

## Comptes rendus

Paulo Farmhouse ALBERTO / Paolo CHIESA / Monique GOULLET (ed.), *Understanding Hagiography: Studies in the Textual Transmission of Early Medieval Saints' Lives*, Firenze, SISMEL / Edizioni del Galluzzo, 2020 (Quaderni di Hagiographica, 17), 24 × 17 cm, VIII-406 p., fig., 58 €, ISBN 978-88-8450-960-4.

L'originalité du colloque organisé en novembre 2018 par l'Université de Lisbonne en collaboration avec la SISMEL devait être d'aborder l'hagiographie des V<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles en tant qu'objet de la philologie et de l'histoire des textes. Ses actes paraissent sous la forme d'un volume en deux parties, soit cinq chapitres qui abordent la question de haut ou de loin (P. Chiesa, M. Goulet, M. Lapidge, A. Nascimento, G. Philippart) puis treize cas pratiques en français, anglais, italien et espagnol. Dans ce qui constitue l'introduction véritable au colloque, les problèmes propres à l'édition des textes hagiographiques sont résumés par Paolo Chiesa dans un précieux bilan d'expérience (« Le 'edizioni scientifiche' di testi agiografici fra teoria e prassi », p. 5-26) : souvent anonymes et rédigés dans une langue simple, les textes hagiographiques ne présentent pas les aspérités qui permettent d'ordinaire au philologue de choisir entre la leçon originelle et les autres. Sauf exceptions, n'ont survécu que ceux qui ont été intégrés dans des collections ; respecter leur lettre dans un manuscrit qui correspond à un projet éditorial médiéval est donc tout autant légitime que de reconstituer une version auctoriale que les lecteurs médiévaux n'ont pas voulu conserver. L'éditeur, confronté à l'abondance des manuscrits, n'est pas sûr que l'établissement final du texte vaille le travail considérable de collation de dizaines, voire de centaines d'exemplaires, d'autant que, s'il résulte de l'acribie d'un humaniste, un témoin moderne peut être plus utile qu'une longue liste de manuscrits médiévaux. Enfin, le texte hagiographique reste vivant au fil du Moyen Âge : après l'ajout d'un miracle ou une réécriture, qui dira s'il s'agit toujours du même texte mouvant ou de textes différents ? L'identification par cote dans la *Bibliotheca Hagiographica* atteint de ce fait ses limites, si elle laisse entendre que certaines versions sont plus canoniques que d'autres et empêche de rendre compte de ce bourgeonnement qui rend la méthode stématique illusoire – sauf à lire l'arbre comme une histoire plus que comme la cartographie des branches mortes à couper. C'est ce qu'a su faire par excellence Gaia Sofia Saiani quand elle a édité la *Passio BHL 1620* sous le titre *La Passio XII fratrum qui e Syria venerunt. Edizione critica e introduzione*, Spoleto, 2019 : elle explique ici en anglais (p. 287-306) l'intérêt pour l'histoire d'un stemma complet de vingt manuscrits, là où Edoardo D'Angelo (*I santi dodici Siri*, in Id., *Terni medievale. La città, la chiesa, i santi, l'agiografia*, Spoleto, 2015, p. 89-225) avait estimé (à raison) que quatre suffisaient pour établir le texte originel. À l'éditeur donc d'adapter sa méthode à son objet, sain principe défendu avec passion par Michael Lapidge dans « Problems in editing the *Passiones martyrum* of Late Antique Rome », p. 27-48 : l'auteur expose les difficultés qu'il rencontre pour établir le texte des quarante *Passions* épiques, désormais traduites dans son *The Roman Martyrs*, Oxford, 2018. La difficulté majeure vient selon lui de la langue : les *Passions* anonymes des V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles sont pour la plupart écrites dans une langue accessible qu'aucun scribe ne se sent tenu de respecter ; au contraire, il est conforme à l'esprit de cette hagiographie qu'on veuille l'adapter aux capacités langagières de son public. Les interventions massives des copistes doivent donc provoquer l'interventionnisme de l'éditeur contemporain : sans jamais se sentir contraint par une

tradition manuscrite pléthorique, qui n'a fait qu'ajouter les erreurs aux choix discutables, il a la responsabilité de rétablir le sens partout où il le pressent. L'éditeur choisit et rectifie bien plus qu'il ne collationne. Dans la deuxième partie, les études pratiques sont regroupées par thèmes. Le premier concerne l'hagiographie en langue grecque et ses traducteurs. Anna Lampadaridi (p. 99-112) compare les deux traductions grecques de la *Vie* d'Hilarion par Jérôme (*BHL* 3879) : réalisée par un latinophone de Palestine (?) au V<sup>e</sup> siècle (?) au moyen d'un glossaire du type de celui du Pseudo-Cyrille, *BHG* 752 est fidèle au latin mais inintelligible pour un hellénophone, qui lui préférera, bien qu'elle n'ait pas toujours compris le latin initial, la version *BHG* 753, antérieure au VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle. Laura Franco (p. 113-126) décrit les changements apportés à la *Vie* d'Euphrosyne du VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle (*BHG* 625) au moment de son intégration dans le *Menologium* de Syméon le Métaphraste (*BHG* 626). Comme c'est le cas général dans cette compilation, le texte originel potentiellement scabreux – Euphrosyne étant l'une de ces saintes byzantines déguisées en moine – est débarrassé de son ironie et Euphrosyne transformée en sainte présentable. François Dolbeau (p. 127-162) donne une simple « édition de travail » de la translation d'Étienne depuis Jérusalem vers Constantinople, d'après la traduction latine (*BHL* 7858) rédigée par Anastase le Bibliothécaire vers 874-875 à l'intention de Landulfe évêque de Capoue. Fondée sur la collation de plus de vingt manuscrits, et la consultation de trois éditions anciennes, elle confirme qu'Anastase suit le grec mot-à-mot. Elle permet surtout d'apprécier le travail d'Arnallus / Arnaldus, *scolasticus* de Ripoll, qui composa une version corrigée du texte d'Anastase sous l'abbatit d'Oliva (1008-1046). François Dolbeau donne les deux textes latins en version synoptique. Arnallus a réécrit Anastase dans une syntaxe bien latine, balancée, en élevant le style sans changer le fond. Carmen Codoñer (p. 163-190) inaugure un deuxième regroupement autour de l'hagiographie de péninsule ibérique. Partant de la *Vie* de saint Fructueux de Braga (*BHL* 3194), elle donne une démonstration de ce qui reste à comprendre d'une source quand on dispose d'un texte bien édité et bien daté (années 670-680) : la tradition manuscrite montre que la *Vie* de l'évêque a circulé tantôt avec la *Vie des Pères de Mérida*, tantôt comme partie de la collection dite de Valère du Bierzo. Dans le premier cas, elle a été réagencée pour faire de Fructueux, fondateur de monastères dans le Bierzo, un évêque *alter ego* de Martin de Tours à l'échelle de la Bétique. Patrick Henriot (p. 191-209) examine à son tour la compilation de Valère, telle qu'elle se présente dans le manuscrit Madrid, BNE 10007, dans le contexte du développement des *Vitae patrum* en Occident. Il plaide pour qu'on interprète le décret pseudo-gélasien comme la preuve qu'existe au début du VI<sup>e</sup> siècle dans le sud de la Gaule une compilation qui associe à l'*Historia monachorum* de Rufin les *Vies* des saints Paul de Thèbes, Antoine et Hilarion, puis d'autres ermites, l'ensemble circulant sous l'autorité de Jérôme. P. Henriot retrace ensuite l'histoire manuscrite de la collection complète, avec apophtegmes, dans les manuscrits carolingiens, et insiste sur sa stabilité jusqu'à Rosweyde. Paulo Farmhouse Alberto (p. 211-238) élucide l'histoire de trois légendiers de *Vies* de saintes qui reproduisent visiblement un modèle commun (A=El Escorial, Real Biblioteca del Monasterio de San Lorenzo, a-II-9, fol. 59-132, daté de 954 ; B=Paris, BnF, NAL, 2178, fol. 1-276+Madrid, BNE, 822, fol. 1, 19-22, 2-18, de la deuxième moitié du X<sup>e</sup> siècle ; C=Madrid, Biblioteca de la Real Academia de la Historia, 13, fol. 1-253 et 286-293, deuxième tiers du X<sup>e</sup> siècle). Les *Vies* qu'ils contiennent dépendent de versions qui circulent au IX<sup>e</sup> siècle dans le royaume de Léon (Mélanie *BHL* 5885, Constantine *BHL* 1927) ou en Francie (Castissima-Euphrosyne *BHL* 1640, Pélagie *BHL* 6607c, Marie l'Égyptienne *BHL* 5417) : le corpus ne porte donc aucune trace d'une tradition wisigothique. La collection s'adresse aux élites du royaume de Léon au moment où ses rois, comme les comtes de Castille, renoncent à marier leurs filles pour en faire des vierges consacrées.

Les chapitres suivants se sont partagé l'hagiographie en prose de Venance Fortunat. Edoardo Ferrarini (p. 239-253) revient sur la problématique attribution au poète de la *Vie* de Médard *BHL* 5864. Bruno Krusch l'a écartée en 1885 (*MGH, Auct. Ant.*, p. 67-73), mais depuis que Richard Collins a promis de démontrer qu'elle était vraisemblable (*Observations on the Form, Language and Public of Prose Biographies of Venantius Fortunatus in the Hagiography of Merovingian Gaul*, in H. B. Clarke / M. Brennan (ed.), *Columbanus and Merovingian Monasticism*, Oxford, 1981, p. 105-131, part. note 26, p. 120), un bruit historiographique s'est répandu sans avoir été démontré. Or E. Ferrarini ajoute aux arguments de Krusch les deux observations suivantes : l'attribution à un *Fortunatus presbyter* apparaît dans quatre manuscrits seulement (Karlsruhe, Badische Landesbibliothek, Aug. Perg. 136 ; Zürich, Zentralbibliothec, C 10i ; Paris, BnF, lat. 3779 ; Paris, BnF, lat. 5323) où *BHL* 5864 forme un *opus geminum* avec le poème de Fortunat *BHL* 5863 ; d'où l'hypothèse que *Fortunatus praesbiter composuit haec uita uel actus sancti Medardi* (sic) soit un paratexte propre à *BHL* 5863, qui aurait été confondu avec un *explicit* de *BHL* 5864. Deuxièmement, l'auteur de la *Vie* en prose utilise *officium sacerdotis* pour désigner un grade clérical et non la plénitude du sacerdoce : il se conformerait ici à un usage apparu au VII<sup>e</sup> siècle seulement. L'auteur n'a pas eu connaissance de l'étude de Cécile Gomez, *L'attribution de la Vita sancti Medardi à Venance Fortunat : une approche narrative de la question*, in C. Bernard-Valette / J. Delmulle / C. Gerzaguët (ed.), *Nihil ueritas erubescit. Mélanges Mattei*, Turnhout, 2017, p. 313-325, qui l'aurait conforté dans son diagnostic – Venance n'est pas l'auteur de *BHL* 5864. Martina Pavoni (p. 255-267) s'attaque pour sa part au dossier d'Hilaire de Poitiers. Contre Krusch cette fois, elle revient à l'hypothèse ancienne qui veut que la *Vita BHL* 3885-3886 soit d'un Fortunat disciple du saint, écrivant juste après la mort d'Ambroise de Milan, et non de Venance Fortunat, auquel ne devraient être attribués que les seuls *Miracles post mortem* (*BHL* 3887) rédigés après 565. En l'absence d'une nouvelle édition, il ne peut s'agir que d'une hypothèse un peu hasardée ; toute discussion ultérieure devrait prendre en compte l'utilisation des *Chroniques* de Sulpice Sévère par l'hagiographe et comprendre que, dans le prologue alternatif *BHL* 3888 avec lequel circule parfois la *Vie* d'Hilaire, Jérôme, cité comme *stipulator* de la biographie de l'évêque de Poitiers (note 48, p. 264), ne l'est pas forcément en tant qu'auteur du *De uiris illustribus* mais probablement comme celui de la *Chronique* qui poursuit celle d'Eusèbe. Œuvre incontestée cette fois de Fortunat, la *Vie* de Germain de Paris est étudiée par Mariangela Lanza (p. 269-286) en tant qu'hypotexte d'une réécriture rythmique du IX<sup>e</sup> siècle (*BHL* 3470-3471) : l'étude conclut que la réécriture n'est pas un exercice scolaire mais correspond à une étape de développement du culte de Germain à Saint-Germain-des-Prés après 888. Restent enfin trois études plus difficiles à classer. Marianna Cerno (p. 307-328) compare la *Passion* rédigée par Adam de Paris à propos du martyr de Druzipara Alexandre (*BHL* 284d, éditée en annexe) à deux réécritures, la *Vita IV<sup>a</sup> s. Domnii* premier évêque de Split / Salone (*BHL* 2270) et la *Vita s. Anastasii* (*BHL* 415), que Bratislav Lučin a rendues au même Adam (*Povratak Adama Parizanina*, in *Splitska Hagiografska baština: povijest, legenda, tekst*, Split, 2014, p. 85-137). Elle entérine de fait la datation basse de *BHL* 2270, qu'elle a éditée mais non attribuée dans E. Colombi (ed.), *Le passioni dei martiri aquileiesi e istriani II*, Roma, 2013, p. 943-952. La comparaison, qui porte sur des clichés hagiographiques ou des tics du XI<sup>e</sup> siècle, ne constitue pas une critique d'attribution parfaite : l'essentiel réside de toute façon dans sa conclusion logique. Si la *Vita IV<sup>a</sup> s. Domnii* (*BHL* 2270) est celle qu'a rédigée Adam de Paris, conformément au témoignage de l'*Historia Salonitana*, alors rien de s'oppose à ce que la *Vita III<sup>a</sup> s. Domnii* (*BHL* 2268), désormais rendue à son anonymat (*contra* en dernier lieu St. Giovanni, *La Vita Domnii d'Adam de Paris (XI<sup>e</sup> siècle). La construction*

*d'un lien hagiographie entre l'Église de Split et le siège de Rome*, in *Hagiographica* 19, 2012, p. 83-126), soit bien antérieure au XI<sup>e</sup> siècle. En l'absence de tradition manuscrite, M. Cerno donne des arguments historiques et idéologiques pour la ramener au VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle. Lidia Buono édite une *Inuentio siue translatio* écrite par Pierre Diacre, archiviste du Mont-Cassin (m. apr. 1159), en complément de la *Vie* qu'il avait imaginée pour un Marc galiléen fondateur du (pseudo-)siège épiscopal d'Atina. Pour finir, Lorenzo Saraceno (p. 367-384) invite à réfléchir une nouvelle fois à ce qu'est l'hagiographie : si la *Vie* de Romuald écrite par Pierre Damien est « hagiographique » puisqu'elle écrit *post mortem* la biographie d'un saint pour le donner en exemple, que dira-t-on de la *Vie des Cinq Frères* où Brun de Querfurt décrit de son vivant un Romuald « d'une vertu admirable et inouïe dans cette province » (*VCF* II, 1) ? L'un et l'autre texte témoignent en vérité de deux étapes d'élaboration d'une mémoire camaldule commune, où l'on se souvient de Romuald comme d'un maître. Marie-Céline ISAÏA.

Bassir AMIRI (ed.), *Migrations et mobilité religieuse. Espaces, contacts, dynamiques et interférences*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2020 (Institut des Sciences et Techniques de l'Antiquité, 1505), 22 × 16 cm, 307 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-84867-834-4.

Parmi les thématiques prisées par la recherche actuelle, celles de « mobilité » et de « migration » occupent incontestablement une place de choix. De nombreux séminaires et publications témoignent de l'intérêt croissant pour ces notions dans l'air du temps depuis le début de ce siècle et la parution de l'ouvrage abondamment commenté de P. Horden et N. Purcell (*The Corrupting Sea*, Oxford, 2000). En appliquant à l'Antiquité les théories des réseaux et des « world-systems », ce courant aboutit à l'image d'une Méditerranée connectée, constituée d'innombrables points de contact entre populations selon la logique du « middle ground ». Incontestablement, la thématique de la mobilité a donc le vent en poupe. Cet aspect dynamique et évolutif du monde antique trouve sa correspondance dans les panthéons locaux et plus largement dans la conception polythéiste du divin, dont la plasticité n'est plus à démontrer. C'est dans ce cadre que s'inscrit la présente publication, dans la lignée d'ouvrages tels que celui édité par C. Bonnet et L. Bricault (*Quand les dieux voyagent*, Genève, 2016). Regroupées en trois ensembles, les interventions s'intéressent aux parcours des partenaires humains et divins, plus particulièrement à l'époque impériale. D. Praet, en revenant sur l'approche de F. Cumont, souligne la nécessité d'une réflexion terminologique préalable, tant le prisme des « religions orientales » a longtemps influencé la question des cultes dans l'Empire romain. À l'instar des dieux qui voyagent, la recherche a elle aussi fait du chemin. Cette première intervention rappelle que tout outil d'interprétation, en ce compris ceux en vogue dans la recherche actuelle, demeure tributaire d'un contexte d'écriture qui risque de fausser notre perception du monde antique. Les trois interventions suivantes proposent de réfléchir à cette idée d'une (dé)construction de la mobilité religieuse. La signification et les enjeux des Jours d'Hérode, fête « étrangère » célébrée à Rome, sont analysés par É. Parmentier en collaboration avec M. Attali. A.-F. Jaccottet, en s'intéressant à l'association dionysiaque des *Asianoï*, montre que l'appellation ne reflète nullement une origine géographique mais fait écho, sur le thème du transfert culturel, à la figure de Dionysos, ce dieu on ne peut plus grec et pourtant présenté comme le dieu étranger et mobile par excellence. Les constructions narratives relatives à la mobilité divine s'avèrent un outil politique et identitaire inestimable dont usa habilement la cité de Sinope : en récupérant un récit relatif à Sarapis, les autorités affirmèrent à la fois leur identité singulière et leur loyauté envers Rome (L. Bricault). Pour que des dieux voyagent,

il faut du reste que des personnes circulent. Le rôle de ces agents et la manière dont ils interagissent font l'objet du second ensemble. La mobilité géographique et sociale des haruspices est discutée par Y. Berthelet, qui revient sur la distinction communément admise entre haruspices-*principes* de l'aristocratie étrusque et haruspices-appariteurs de magistrats romains dont le statut social serait plus modeste. La mobilité religieuse concerne d'ailleurs tous les niveaux de la société, depuis les empereurs Élagabal et Aurélien qui introduisent un culte solaire à Rome (N. Belayche) jusqu'aux commerçants d'Adriatique au sein du circuit maritime méditerranéen (F. Fontana) en passant par le personnel douanier de l'*Illyricum*, dont le rôle dans la diffusion du culte de Mithra doit être relativisé (F. Van Haepelen). Les parcours suivis par les divinités sont quelquefois ponctués d'étapes, comme celle que constitua Antium sur le chemin qui mena Esculape à Rome (A. Bertrand). Le troisième ensemble aborde la question des dialogues et des influences à l'œuvre dans l'implantation des cultes. M. Bianco fournit comme premier exemple la capacité d'intégration et de conceptualisation des Phéniciens en territoire grec, qui parviennent à reformuler leur identité religieuse par l'emprunt de la notion grecque de *theoi patrioi*. L'adoption inattendue par quelques cités d'Asie Mineure du culte de Zeus *Kapitolios*, dont la documentation épigraphique est analysée par G. Frija, s'intègre dans un ensemble plus large d'honneurs envers Rome et la figure impériale. Le panthéon *a priori* extrêmement hétérogène de la colonie de Pisaurum réunit les figures divines jugées les plus appropriées à la conjoncture, au lieu et à l'identité de la communauté naissante (J.-C. Lacam). Enfin, l'article de F. Massa souligne le mouvement d'attraction que suscite le sanctuaire d'Éleusis à l'époque impériale ainsi que, en sens inverse, l'expansion du modèle éleusinien pour penser tout type de mystères et mettre en valeur des pratiques locales. Les notes introductives et conclusives, rédigées respectivement par B. Amiri et B. Poulle, fournissent une vue d'ensemble et permettent de multiplier les angles d'approche, nullement épuisés par le découpage tripartite. Les dieux voyagent en de multiples endroits, en passant par l'Adriatique, Antium ou les cités côtières de Mer Noire. Ces voyages peuvent être fictifs et intervenir dans l'imaginaire collectif, comme les *Asianoï* de Dionysos ou la tradition narrative dont s'emparent les autorités de Sinope. Dans ce monde connecté, Rome n'est en fin de compte qu'un point de contact parmi d'autres, certes important, mais dont la primauté ne doit pas être pré-supposée, comme le montre A. Bertrand dans le cas du culte d'Esculape à Antium. Pour reprendre B. Poulle, « tous les chemins ne mènent pas forcément à Rome, même s'ils y entraînent souvent » (p. 296). De cet ensemble ressort une impression de déplacements et d'influences pluridirectionnels, loin de l'idée d'un flux déferlant en ligne droite d'Orient vers Rome. Pourtant, aussi intense et répandue soit-elle, la mobilité religieuse n'est pas sans limites ni exempte de tout contrôle. La discussion de F. Massa sur la possibilité de célébrer les mystères éleusiniens en dehors d'Éleusis aboutit à une réponse négative, malgré les démarches de certains empereurs. Le traitement antinomique que reçurent Élagabal en 218 et Aurélien en 274 s'avère particulièrement intéressant pour réfléchir aux enjeux des transferts rituels : la différence de réception entre les deux dieux *Sol* s'explique non pas par leur origine ou leur rôle, d'ailleurs similaires, mais par le refus d'Élagabal d'intégrer ce nouveau culte dans des codes romains. Si l'empereur a subi l'ire de ces auteurs préoccupés à défendre le *mos maiorum*, et si plus généralement ces transferts ne sont pas à prendre à la légère, c'est parce qu'ils touchent à l'identité des communautés concernées. La question omniprésente de l'identité, constituée et renouvelée par les choix opérés au sein des panthéons locaux, constitue ainsi une autre grille de lecture sous-tendant l'ouvrage. Tout en montrant une fois encore combien la mobilité (supra)humaine est inhérente au monde méditerranéen, cet ensemble inspirant met en évidence la diversité des accueils que ces mouvements ont rencontrés ainsi que l'importance

qu'ils ont revêtu aux yeux des groupes concernés. Une identité peut être façonnée, adaptée, renouvelée, mais jamais elle ne peut être reniée. Elie PIETTE.

Georgia BANDINI, *Titus Maccius Plautus. Menaechmi*, Urbino, Argalia, 2020 (Editio Plautina Sarsinatis, 10), 24 × 17 cm, 123 p., 25 €, ISBN 978-88-32241-02-0.

The *Menaechmi* is one of Plautus' best-loved comedies. Young Menaechmus accompanied his father on a business trip, but was kidnapped and raised in Epidamnum. His twin, Sosicles, remained in Sicily, but was renamed Menaechmus out of respect for the lost brother. As an adult, he goes on a long journey to find this brother. On arrival in Epidamnum, he is surprised that everybody seems to know him by name. After many hilarious confusions, he is reunited with his twin, and the two decide to travel back to Sicily together. Georgia Bandini's recent edition of this play for the Sarsina series follows the conventions established by Cesare Questa, the late grandmaster of Plautine manuscripts and metre. It will become an indispensable tool for anyone working on this play. I am in awe of the sheer effort that went into this edition, even though I am not entirely happy with the resulting text. This review contains an outline of the structure and principles of the edition, as well as a brief assessment of its merits. However, since this work is a major scholarly achievement, a more detailed discussion of textual problems will follow in the "Notes et discussions" section of the next issue of *Latomus* (80/3). Let us begin with the structure of the work and editorial principles. As with all Sarsina editions, the text is preceded by a very detailed and useful bibliography consisting of two parts: a complete list of previous editions, and an even longer array of any book or article relevant to the Latin text from the sixteenth century to the present. What follows is a list of the *sigla*, which shows how thorough Bandini's manuscript work was, and the critical text. The text is presented in what I would call the 'Sarsina orthography': each word is spelled in accordance with the most archaic manuscript readings, but since the Ambrosian Palimpsest dates back to late antiquity and all other manuscripts are medieval, this means that we find a handful of pre-classical spellings and many more classical, late antique, and medieval spellings side by side. Such juxtapositions can be jarring, especially when some apparent spelling archaisms are actually misleading: thus, the future perfect is written as *reuortereis* by Bandini in 256, but the spelling *-ei-* to indicate a long vowel cannot be Plautine because in this period the future perfect always had a short vowel, and the perfect subjunctive, which did have an originally long vowel, would not have been written as a diphthong because *-ī-* and *-ei-* were still distinct in pronunciation. However, we cannot reconstruct Plautine spelling with a high degree of accuracy because inscriptions from Plautus' era are not uniform and because all manuscripts are so late, and so there simply is no perfect orthography for a Plautine edition. The advantage of the Sarsina orthography is that this faithfulness to manuscript readings occasionally helps us to find emendations to corruptions more easily. On the other hand, the great variation does not aid readability or electronic searches. Bandini's critical apparatus is truly wonderful. It falls into three parts, one for speaker assignment and text layout in the manuscripts, one for line divisions (extremely important for the sung passages), and one for the actual text. The detail and clarity of the apparatus is a huge achievement. No one will have to collate the manuscripts again for a critical edition of the *Menaechmi*. Another extremely useful feature of Bandini's work is the complete collection of testimonia; the entire secondary transmission is presented. And finally, there is a helpful *conspectus metrorum*, telling the reader which metre is used for which line. All of this bodes well, but as I said initially, I am not entirely satisfied with the resulting text. To be more precise, what I do not like about this edition is how textually conservative

it is. Different editions have different aims and goals. My Loeb text (Cambridge MA, 2011) needed to be as readable as possible; this meant choosing conjectures which I would probably avoid in a fully critical edition. Bandini's text is such a critical edition, but it seems to me that she has opted for the other extreme, not daring to go beyond the manuscripts unless forced to do so. This can be very frustrating; Bandini is aware of virtually every piece of scholarship on this play, but her conservatism makes her reject most of it. However, despite this, Bandini's edition of the *Menaechmi* is a major achievement. Her extensive work on the manuscripts, her meticulous care, and her eye for detail are to be admired. Anyone working on this play will now need to consult Bandini's edition, and there will be little point in going through the manuscripts ever again.

Wolfgang DE MELO.

Beate BEER, *Aulus Gellius und die Noctes Atticae. Die literarische Konstruktion einer Sammlung*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2020 (Millenium-Studien, 88), 24,5 × 17,5 cm, VIII-305 p., 99,95 €, ISBN 978-3-11-069500-7.

A lo largo de los dos primeros decenios del siglo XXI, tanto Aulo Gelio como el género de la literatura miscelánea han sido objeto de estudios renovadores. Tenemos que partir de dos obras fundamentales: el *Aulus Gellius: An Antonine Scholar and His Achievement* de Leofranc Holford-Strevens (Oxford, 2003) y *The Worlds of Aulus Gellius*, monografía colectiva editada por el mismo Holford-Strevens y Amiel Vardi (Oxford, 2004). Los nuevos estudios nos presentan las *Noctes Atticae* (*N.A.*) como una obra de naturaleza literaria, dotada tanto de coherencia como de diversas propiedades narrativas. Esta opinión está muy lejos de la idea del mero compendio de datos, como era costumbre considerar las *N.A.* hasta bien entrado el siglo XX. A esta nueva consideración han venido a sumarse luego las monografías de Christine Heusch (*Die Macht der memoria: Die Noctes Atticae des Aulus Gellius im Licht der Erinnerungskultur der 2. Jahrhunderts n. Chr.*, Berlín / Nueva York, 2011), Joseph A. Howley (*Aulus Gellius and Roman Reading Culture*, Cambridge, 2018) o bien, ya desde una perspectiva más general acerca del propio género literario, Angus Vine (*Miscellaneous Order*, Oxford, 2019). Tales estudios abarcan tanto las *N.A.* como la miscelánea desde aspectos diversos (temático, de recepción y de género, respectivamente), si bien consolidan la idea común de considerar la miscelánea en los términos de una "forma narrativa" coherente, y no como una mera acumulación. En este sentido, el *ordo fortuitus* del que nos habla Gelio en su *Praefatio* no parece ser, exactamente, tan casual cuando nos adentramos en la lectura. Holford-Strevens declaraba a este respecto: "In fact, however, signs of deliberate ordering and disordering may be observed" (*Aulus Gellius*, p. 34-36). No hay que ser, por lo demás, un lector muy avezado de las *N.A.* para observar cómo se establecen interesantes relaciones temáticas entre algunos capítulos, lo que constituye un hecho más frecuente de lo que una mera organización aleatoria pudiera sugerir. Asimismo, cuando se define esta obra en calidad de una simple colección de anécdotas y datos nos quedamos, ciertamente, muy lejos de dar cuenta de su verdadero carácter, dado que obviamos aquellos capítulos que nos ofrecen verdaderos relatos literarios, con personajes bien definidos que habitan los espacios de Atenas y Roma. Aunque, como ya hemos indicado, la *communis opinio*, hasta bien entrado el siglo XX, fue considerar la obra de Gelio como una mera acumulación de datos, el latinista Augusto Ronconi ya mostraba en 1952 la conciencia de una trama narrativa en las *N.A.*: "Per avvivare artisticamente il suo repertorio erudito Aulo Gellio ha provveduto a inquadrarlo in una specie di trama narrativa, inscenando incontri e colloqui di dotti, che parte poterono essere desunti dal vero, parte dalla immaginazione" (Augusto Rostagni, *Storia della letteratura latina*, volumen 2,

Roma, 1952, p. 611). Esta nueva consideración de la obra se fue consolidando a lo largo de la segunda mitad del siglo XX y puede considerarse precursora de lo que ahora podemos apreciar como tendencia consolidada en el siglo XXI. El libro que ahora reseñamos, a cargo de la Dra. Beate Beer, supone un decisivo paso adelante que confirma, gracias a una completa y sugerente lectura narratológica, esta nueva consideración de la obra de Gelio. De acuerdo con la tesis principal del estudio, Gelio ofrece en sus *N.A.* una colección de textos breves que obedecen a lo que Beer denomina una “estética de la variación”. De esta forma, no se nos invita a leer de uno en uno los capítulos que componen la obra, en la idea de que la suma crea el conjunto, sino a entender el conjunto como una entidad holística donde la *dispositio*, basada en la oportuna *uariatio*, crea una particular narrativa. Así pues, el trabajo de Beer tiene como propósito el análisis literario de la disposición de una serie de capítulos de la obra, aunque sin perder de vista la colección completa. Para llevar a cabo su análisis, recurre a modernos criterios narratológicos, con especial atención a dos tipos de relaciones: en primer lugar, las relaciones temáticas que permiten asociar unos capítulos con otros y, en segundo lugar, la relación clave entre el narrador y su lector implícito. Antes de proceder a un análisis más detallado de la obra, es oportuno hacer un somero repaso de su estructura para obtener una idea adecuada acerca de la variedad y carácter de los asuntos tratados en ella. A partir de la cita de un texto de San Agustín referente a Aulo Gelio, el estudio comienza trazando un pertinente estado de la cuestión, así como una delimitación del propósito del trabajo (p. 1). Para ello, la autora presenta de manera precisa el asunto que quiere analizar, a partir de la propia experiencia que nos aporta la lectura directa de la obra, y completa su propósito mediante la adecuada formalización del asunto (p. 6). Todo ello conlleva el establecimiento de los fundamentos teóricos pertinentes (p. 25). Tras esta parte introductoria, se abre un nuevo apartado acerca del problema específico de lo que podemos considerar la “narratividad” de la enciclopedia (p. 54), una cuestión clave para poder entender las *N.A.* en calidad de obra literaria. Para ello, la autora indaga en las cualidades narrativas que configuran la trama (p. 62), basadas en la coherencia (p. 70) y la posibilidad de lectura lineal (p. 75) de una obra no concebida exclusivamente para este tipo de lectura. A continuación, se indaga acerca de los roles tanto del narrador como del lector, en la idea de que el texto de las *N.A.* plantea un acto comunicativo y, podríamos añadir, que interactivo (p. 79). La autora se centra primero en la participación del lector (p. 81) como hacedor de sentido, participación que se conjuga con el propio virtuosismo y actuación del narrador en calidad de tal (p. 98). Muy interesante es la parte dedicada a la función narrativa de los personajes históricos que intervienen en la obra y dan lugar a verdaderas narraciones (p. 113), tales como Tauro (p. 116), Favorino (p. 130), Herodes Ático (p. 165), Antonio Juliano (p. 171) y Frontón (p. 175), cuyos roles se analizan luego conjuntamente en un apartado final (p. 184). En el siguiente capítulo se analiza el fenómeno de las múltiples perspectivas y voces que se dan cita dentro de la obra (p. 197). Este asunto da lugar a un exhaustivo análisis que discurre desde la variedad de voces al propio concepto bachtiniano de polifonía (p. 199). A partir de tales presupuestos, se estudia las “señales” que configuran tal polifonía (p. 204), tanto las de carácter genérico (p. 210) como las de carácter figurativo (p. 215). Iniciados ya en este pormenorizado análisis de orientación bachtiniana, se muestra cómo la obra de Gelio (no en vano titulada mediante la hábil juntura de un tiempo – *Noctes* – y un lugar – *Atticae* –), se presta sin problemas al análisis de su cronotopo, de manera que la relación entre “espacio” y “tiempo” ocupa ahora la atención del estudio (p. 233). El análisis de la estancia en el Ática (p. 235), así como del tiempo nocturno que constituye la *elucubratio* (p. 239) ofrece una perfecta conjunción espaciotemporal (p. 243) donde se incardinan los relatos. El siguiente apartado está dedicado a lo que podría denominarse como la “poética del

coleccionismo” (p. 253). Para ello, se establece una pertinente dicotomía entre Plinio el Viejo frente al propio Gelio, entendido el primero como “coleccionista de asuntos” y el segundo como “coleccionista de palabras” (p. 260). Gelio es considerado un “Zettel-poet”, es decir, una suerte de “poeta de la anotación” (p. 266), en lo que podría también definirse como una “poética del fragmento”. Gelio es considerado a continuación dentro del contexto de los posteriores recopiladores de palabras, como Nonio Marcelo (p. 269). Unas precisas y acertadas conclusiones (p. 281), seguidas de la completísima bibliografía citada (p. 284), así como tres útiles índices (p. 291), ponen el broche final a la obra. Tras habernos hecho una idea general acerca de la estructura y los contenidos tratados, vamos a llevar a cabo un repaso de los aspectos fundamentales que se abordan a lo largo de este estudio. Comencemos por lo que es la idea fundamental de este libro, a saber, que el análisis narratológico de las *N.A.* permite descartar definitivamente la idea de mera compilación. Muy al contrario, las *N.A.* presentan una estrategia de lectura que nos permite valorarla como obra literaria; es importante hacer notar que esta estrategia está ligada, asimismo, a un cuidadoso y selectivo uso de los términos en ella utilizados. El hecho clave para entender la compleja narratividad de la obra de Gelio está en la “interacción” de aspectos concretos, tales como la trama, el narrador, el lector o los personajes, sin olvidar el factor ya referido del tiempo y del espacio. Es en este complejo contexto de interacciones donde debemos estudiar las asociaciones temáticas, que se adaptan claramente a un rol narrativo basado en el concepto de virtuosismo y “performance”. Esto quiere decir que la erudición, el verdadero tema de la obra, queda, por tanto, representada mediante diferentes recursos literarios. Tanto la asociación de los asuntos tratados como la aparición de un narrador que se define por su “virtuosismo” hacen posible que el lector se involucre en la lectura, a fin de que pueda encontrar las asociaciones e incluso formularlas por sí mismo. De esta forma, el lector no es tan sólo un mero destinatario o receptor pasivo, sino un agente activo de lo que podemos denominar, sin ambages, “el ocioso juego de la erudición” (la formulación es nuestra). En la miscelánea se espera que el lector encuentre el sentido por medio de una serie de reglas, lo que posibilita, pues, que podamos considerar las *N.A.* en calidad de tal juego erudito. La *delectatio in otio atque in ludo liberalior* (Gell., *Praef.* 16) nos invitaría a ver en Aulo Gelio un perfecto *homo ludens*, retomando el título de una fundamental obra de Johan Huizinga. Así pues, a partir de la selección de su propio acervo textual, las *N.A.* combinan dos procesos que, en caso de quedar separados, darían lugar a diferentes clases de texto: de un lado, un tipo de texto que nos ofrece una ficción (como sería también el caso de la novela) y, de otro, una suerte de canon de literatura especializada (a manera de textos útiles) que, al mismo tiempo, sirve de “provisión” (*penus*). Partiendo, pues, de esta dicotomía entre lo “literario” y lo “útil”, el lector debe ser capaz de reconocer entre las diferentes modalidades de texto a la hora de construir su propio rol, según el juego que él mismo desee desarrollar a partir de la asociación de temas. Cuando acotamos un subconjunto de posibles asociaciones (como es el caso de los diferentes relatos acerca de Tauro o Favorino, por ejemplo), resulta más fácil identificar una trama narrativa. De este modo, según Dennis Pausch (*Biographie und Bildungskultur. Personendarstellungen bei Plinius dem Jüngerem, Gellius und Sueton*, Berlín / Nueva York, 2004), es posible hablar, dentro de las convenciones de la biografía y la cultura educativa del siglo II, de un estilo basado en narraciones complementarias, aún más perceptible en el contexto del supuesto azar creado por la propia obra. Cuando acotamos nuestra lectura en torno a un asunto concreto, observamos que la enseñanza que de ellos recibimos no está determinada por el mero azar. Las coincidencias temáticas, en este sentido, no serían más que un requisito previo, fundamental para desarrollar los roles tanto del narrador como del lector. A ello habría que sumar, por otro lado, la variedad de voces y perspectivas

creadas justamente por la acumulación de citas. Esta perspectiva bachtiniana, aplicada con éxito por el propio Bachtin a autores como Rabelais, nos brinda ahora una herramienta básica para este renovado análisis de las *N.A.* En cualquier caso, lo más destacable de esta perspectiva, en nuestra opinión, es poder observar de qué manera tanto los personajes como las propias y abundantes referencias a otros textos crean una riquísima polifonía narrativa que nos ofrece una nueva mirada acerca de la obra de Gelio. De esta forma, la polifonía brinda una hábil estrategia de lectura, encaminada a trazar las múltiples relaciones internas entre personajes y asuntos tratados. No se trataría, lo repetimos, de una mera conexión azarosa, sino que viene avalada por la propia naturaleza que presenta el texto multiforme. La autora, de hecho, demuestra la validez de este análisis mediante la reinterpretación de capítulos concretos, analizados ahora bajo una perspectiva de conjunto. Este es el caso, por ejemplo, del capítulo 17.10 (en lo que respecta a Favorino), para el que se aplica este criterio de la doble direccionalidad derivada tanto del papel del narrador virtuoso como del principio de la perspectiva múltiple (p. 157-159). Los rasgos narrativos de las *N.A.*, en definitiva, describen un complejo acto de lectura que da cuenta tanto de las partes documentales como narrativas de la obra. Así, por ejemplo, Dennis Pausch ha mostrado cómo el lector recibe “toda” la información sobre la vida de Eurípides una vez asocia los diferentes capítulos relativos al poeta trágico (15.20, 17.4 y 17.21), sin encontrar repeticiones en los datos biográficos ofrecidos en cada uno de tales capítulos. Ya hemos dicho que Pausch describe esta técnica narrativa como “narración complementaria” y encuentra afinidades de lo que ocurre en Gelio con otros autores más o menos contemporáneos, como es el caso de Plinio el Joven o Suetonio, quien no muestra un criterio puramente cronológico cuando describe a sus personajes. Resulta, pues, patente el parecido con la novela antigua, que involucra al lector esencialmente a través de la intertextualidad (como puede ser la de la parodia literaria). Las *N.A.*, por su parte, favorecen una estrategia parecida, aunque, sobre todo, con una orientación intratextual, al crear su propio mundo literario. El carácter intertextual dependería básicamente de sus referencias a la literatura científica. En este completo y complejo análisis narratológico de la obra de Aulo Gelio echamos de menos la función narrativa de los *lemmata*, fundamentales para la comprensión global de las *N.A.* Los *lemmata* no constituyen tan sólo un mero índice, sino un verdadero resumen y catálogo de la obra. Por lo demás, esta versión compendiada de los capítulos no se limita a resumir los contenidos, pues responde a estrategias narrativas, asimismo, diversas. Así lo expone Giorgio Masetti en su trabajo titulado *Osservazioni sui lemmata delle Noctes Atticae*, in *Orpheus* 14, 1993, p. 18–39): “I lemmata delle *Noctes Atticae* di Gellio spesso non sono meri sunti del contenuto dei capitola, ma a volte rivelano il giudizio di Gellio sui singoli capitola; probabilmente da Gellio nasce la prassi medievale di far precedere i differenti brani di un’opera da una “rubrica”. En cualquier caso, la Dra. Beer desarrolla con solidez un estudio narratológico de las *N.A.* y nos permite obtener, gracias a él, resultados realmente sorprendentes.

Francisco GARCÍA JURADO.

Nicole BELAYCHE / Sylvia ESTIENNE (ed.), *Religion et pouvoir dans le monde romain. L'autel et la toge. De la deuxième guerre punique à la fin des Sévères*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2020 (Histoire), 24 × 15,5 cm, 412 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-7535-7868-5.

Mit dem Ziel, die Verflechtungen von Macht und Religion im Imperium Romanum zu entfalten, zeichnet der vorliegende Band ein komplexes Bild, das über das einseitige Verhältnis von Religion als Ressource politischer Interessen hinausgeht. Zwar lässt der Band nicht die innovationstreibende Rolle der Kaiser (N. Tran, R. Lorient, T. Gallopin,

E. Rosso) außer Acht, die sich bis zum Eingreifen der Kaiser selbst (N. Belayche) erstreckt. Doch zielt der Band vielmehr darauf ab, die Dialektik beider Sphären in den Blick zu nehmen – eine Dialektik, die sämtliche soziale Räume, Schichten und Gruppen durchzieht. Im Vordergrund stehen so Prozesse der Exklusion (V. Pont, J. Scheid), aber auch der sozialen Inklusion (N. Tran, B. Amiri, M.-T. Raepsaet-Charlier), der religiösen Vielfalt sowie ihren Adaptionsprozessen, Synkretismen (C. Ando, A. R. Hošek, A. D. Rizakis, T. Gallopin, N. Belayche) und den daraus hervorgehenden Identitäten (A. D. Rizakis, V. Pont) und individuellen Handlungsmöglichkeiten (J. Rüpke, O. De Cazanove, S. Estienne). Dabei stört es nicht, dass einzelne Beiträge schon in anderen, mithin weiter zurückliegenden Werken zu finden sind (C. Ando, J. Scheid). Allein schon, weil der Band international renommierte Spezialist\*innen einlädt, die sich zum Verhältnis von Religion und Macht verdient gemacht haben und sogar auf gemeinsame Kooperationen zurückblicken können, profitieren die Kohärenz des Bandes und somit auch die Leserinnen und Leser. Nicht zuletzt werden auf diese Weise literarische (J. Rüpke, V. Pont), epigraphische (A. R. Hošek, A. D. Rizakis, N. Tran, B. Amiri, M.-T. Raepsaet-Charlier) und archäologische Quellen (O. De Cazanove, S. Estienne, E. Rosso, N. Tran) ausgewogen zusammengebracht, um das Wechselverhältnis zwischen Macht und Religion zu skizzieren. In organisatorischer Hinsicht setzt der Band drei Akzente: (1) Strukturen und Organisation, (2) Räume, Akteure, Praktiken und (3) historische Entwicklung. Sektion (1), *Strukturen und Organisation*, widmet sich der Verflechtung religiöser und ziviler bzw. städtischer Strukturen. Die übergreifende Erkenntnis besteht darin, dass die zivilen Strukturen den religiösen Strukturen vorangingen bzw. der Religion das Potential innewohnte, die städtischen Strukturen überhaupt zusammenzubringen. Hieraus, so die geteilte Wahrnehmung, trieb die zunehmende Vernetzung beider Sphären auch deren Ausdifferenzierung voran. Dies ist nicht nur bei dem steigenden Einfluss der Pontifikal- und Augurenkollegien zu beobachten, den J. Rüpke (S. 37-53) auf den defizitären politischen Modus politischer Entscheidungsfindung zurückführt, der eine priesterliche Expertise notwendig werden ließ. Die epigraphischen und archäologischen Beiträge von A. R. Hošek (S. 119-139) und A. D. Rizakis (S. 93-117) deuten darauf hin, dass neue Kulte bzw. neue Tempelanlagen in Philippi und Berytus als Matrizen für die topographische und soziale Integration dienten. Für Berytus, so Hošek, ließe sich sogar der Versuch attestieren, den Bau eines neuen Tempels und die damit einhergehende Einführung einer neuen Gottheit (Jupiter Heliopolitanus) als Matrize für den Aufbau der Stadt und der Provinzorganisation selbst zu nutzen. In beiden Städten lassen sich Bestrebungen der lokalen Elite feststellen, mithilfe gezielter Kultförderung eine neue römische oder imperiale Identität und Kollektivität zu prägen, was, wie im Falle Berytus<sup>6</sup>, durch ikonographische Annäherungen an römische Modelle beobachtet werden kann. Soweit es die Adaption römischer Modelle betrifft, beobachtet C. Ando (S. 55-74), dass die Römer nicht nur ästhetische Optionen bereitstellten. Sie stellten eine ganze Einteilung der Welt bereit. Denn erst mit dem Erscheinen der Imperialmacht drangen Kategorien wie Sitte, Recht oder Religion in den bis dato nicht-römischen Raum und erlaubten den Menschen vor Ort, die Welt mit diesen Kategorien zu sehen. Die religiöse Vielfalt, die J. Scheid (S. 75-92) am Beispiel vermeintlich fremder Religionen in Rom skizziert, war in dieser postkolonialen Perspektive damit nicht lediglich ein Recht, das das Imperium gewährte. Seine Kategorien brachten die Wahrnehmung einer solchen Vielfalt erst hervor. Mit archäologischen und epigraphischen Quellen nimmt die Sektion (2) *Räume, Akteure und Praktiken* den Menschen in seinem unmittelbaren räumlichen und sozialen Kontext in den Blick. So konzipieren S. Estienne (S. 143-161) und O. De Cazanove (S. 163-189) Ritualräume als multi-sensorielle Erfahrungsräume, die, einem raumtheoretischen Ansatz gleichend, aus einer Dialektik zwischen räumlicher Struktur und menschlichem Handeln

hervorgingen. Auf diese Weise kann Estienne darlegen, dass wir im frühkaiserzeitlichen Rom – anders als es P. Veyne einst darlegte – keiner *nouvelle piété* begegnen, in der Individuen ihren persönlichen Ritualen und Vorlieben Vorzug gaben. Vielmehr, so Estienne, handelte es sich bei den Tempeln um komplexe, historisch und politisch gewachsene Konstellationen an Räumen und Objekten, deren Gebrauch und Erfahrung je nach Ritualkontext variierte. Während sich Estienne hierfür auf die *aedes* und damit auf die *cella*, die Sitzgelegenheiten (*lecti, sellae*) und die *puluinaria* konzentriert, nimmt De Cazanoves „topographische Analyse des Ritualraums“ (S. 167) die räumliche Anordnung des Opfern in den Blick. Er analysiert das Zusammenspiel von Altar, Feuer, *cella*, Statue und Akteur, um die Entwicklung der räumlichen Position und Ausrichtung des Opfernden in Tempeln im Zusammenspiel von Architektur, Performanz und Erfahrung zu erfassen. N. Tran, B. Amiri und M.-T. Raepsaet-Charlier entfalten in einem nächsten Schritt das Partizipations- und Integrationspotenzial ritueller Praxis in regionalen Kulturen. Komplettierend zur Sektion 1 zeigen sie auf, wie die Mitgliedschaft in religiösen Vereinen und in erster Linie die dazugehörigen rituellen Praktiken und Expertisen sozial und rechtlich markierte Grenzen der zivilen Zugehörigkeit überwinden bzw. überformen konnte. Am Beispiel solcher *collegia*, die ihre Loyalität zum Kaiser in die Öffentlichkeit trugen, zeigt Tran (S. 191-207) nicht nur auf, dass die Öffentlichkeit solcher Kulte und ihrer Aufgaben neue Möglichkeiten zur Teilhabe am Gemeinwesen ermöglichte. Auch die rangoffene interne Struktur erlaubte es, Klassengrenzen soweit zu überkommen, dass die Mitgliedschaft einen sozialen Aufstieg erlaubte. Damit waren diese Vereine nicht nur für marginalisierte Gruppen, sondern auch für Zuwanderer interessant, da sie einen raschen Aufstieg und eine schnelle Vernetzung in der Gemeinschaft ermöglichten. Amiri (S. 235-251) und Raepsaet-Charlier (S. 209-233) erweitern dieses Bild durch die Mitgliedschaften von Frauen und Sklaven. Indem etwa Sklaven wesentliche Aufgaben und Pflichten in öffentlichen Kulturen übernahmen, so Amiri, wurde ihnen die Möglichkeit geboten, trotz ihres rechtlichen Status' in der Öffentlichkeit zu partizipieren, ihre Expertise und Loyalität öffentlich zu zeigen und sich dadurch sozial zu distinguieren. Amiri geht hierbei noch weiter als Tran und hebt, ganz im Sinne des *c'est croire c'est faire*-Paradigmas, die gemeinschaftlichen Normen hervor, die die Sklaven auf diesem Weg verinnerlichten. Es wird damit den tendenziell marginalen Personen eine Handlungsmacht zugesprochen, die Raepsaet-Charlier auch bei den Matronen Galliens und Germaniens wiederfindet. In ihrer epigraphischen Studie löst sie sich von der Vorstellung spezifisch weiblicher Gottheiten und Kulte und hebt stattdessen die lokalen und familiären Bedeutungszusammenhänge hervor, in denen diese Frauen eingebettet waren und entsprechend aus eigenem Antrieb heraus (und nicht stellvertretend für die Familie) an diesen teilhatten. Die dritte und letzte Sektion denkt in einem größeren Rahmen. Sie wendet sich dem *historischen Wandel* einzelner religiöser Phänomene zu. So führt Lacam (S. 277-294) die *supplicationes, lectisternia* oder das *uer sacrum* im republikanischen Rom als religiöse Innovationen auf den Bedarf an Bewältigung und sozialer Kohärenz zurück, der in Zeiten größter Not entstand. Dieser Bedarf an sozialer Kohärenz wurde nicht nur durch die vorangehenden politischen und damit kollektiven Entscheidungsmechanismen, sondern auch durch die Theatralisierung der Rituale selbst gedeckt. Aber nicht nur die Reaktionen auf *prodigia* unterlagen einem Wandel. Auch das Prodigienwesen selbst wandelte sich unter Einfluss der Kaiser im 1. und 2. Jh. n. Chr., wie R. Loriau (S. 295-317) herausarbeitet. Denn angesichts der herausragenden Position des Kaisers und der Abhängigkeit des Gemeinwohls von seiner *providentia* gerieten die zuständigen Akteure in einen Zugzwang, die göttlichen Zeichen neu und ggf. möglichst positiv zu deuten. Aus ähnlichen Gründen blieb auch die Magie, verstanden als progressive Innovation religiöser Praktik und lokaler Adaptionen, nicht von der Omnipräsenz des Kaisers

unberührt, wie T. Gallopin (S. 253-273) in der vorigen Sektion herausarbeitet. E. Rosso (S. 319-346) leuchtet eine eher subtile und doppelböde Dialektik zwischen kaiserlichem Impuls und lokaler Initiative aus, die der Entwicklung der Kaiserkulte im provinziellen und kommunalen Raum des römischen Westens beitrug. In vielfacher Hinsicht rundet er das Bild ab, das in vorigen Sektionen gezeichnet wurde. So wertet er die Ambitionen der Augustales und ihre festlichen Rituale als Träger kaiserlicher Präsenz und ihrer Diffusion im städtischen Raum. Freilich waren die Kaiser nicht handlungsunfähig, wie N. Belayche (S. 347-366) im Falle des Egalabalkults erörtert, den sie, nachdem sie die Quellen von ihrem anti-orientalistischen und geschlechter-stereotypen Diskurs („Jupiter Syrius“) bereinigt hat, mit Blick auf die zeitgenössischen philosophischen Diskurse als religio-politisches Programm – als „Pantheistisches Projekt“ – versteht, das zentrale Kulte sowie jüdisch-christliche Einflüsse in einem Synkretismus vereinte. Eine etwaige Konstruktion religiöser Identitäten erörtert auch V. Pont (S. 367-396) in ihrer Studie, die die Juden und Christen im römischen Rechtsdiskurs in den Blick nimmt. Dabei setzt nicht nur der Rechtsdiskurs selbst Akzente. Nicht zuletzt die Reaktion der Christen auf diesen Diskurs löste identitätsfördernde Dynamiken aus. Hier ließe sich die Beobachtung C. Andos anschließen, dass der Rechtsdiskurs Identitäten und Kultgrenzen bereitstellt, die die Betroffenen übernahmen. Zusammenfassend ist erneut festzuhalten, dass der Band, auch wenn er nicht immer mit neuen Erkenntnissen aufwarten kann, eine sehr gute und kohärente Sammlung an Beiträgen zur Dialektik von Macht und Religion bereithält, die neue Nuancen bietet und bestehende Blickwinkel schärft. Dabei erlaubt die Vielfalt der Themen und Zugriffe zahlreiche Anknüpfungen an jüngste Forschungsdebatten und *vice versa*. Wer sich für sensorielle Erfahrungen, *agency*, Raumtheorie oder *localism* in antiken Religionen interessiert, kann aus diesem Band einiges gewinnen. Für nur 25 € ist der Band auch sicherlich keine Anschaffung, die man eines Tages bereuen würde.

Maik PATZELT.

Pierre CHIRON / Benoît SANS (ed.), *Les progymnasmata en pratique, de l'Antiquité à nos jours / Practicing the Progymnasmata, from Ancient Times to Present Days*, Paris, Éditions Rue d'Ulm / Presses de l'École Normale Supérieure, 2020 (Études de littérature ancienne, 27), 24 × 16 cm, 552 p., fig., 30 €, ISBN 978-2-7288-0676-8.

This edited volume brings together twenty-nine contributions on the *progymnasmata*, a set of preliminary school exercises that introduced students to rhetoric from antiquity until the 18<sup>th</sup> century. Over the past decades, these exercises have been put into practice again across educational programmes in Europe and the US. The aim of the volume is to shed new light on the practices behind these exercises, an approach that is particularly welcome in light of the tendency among scholars of rhetoric to concentrate on theory and rhetorical handbooks rather than the educational practices in which they were used. The volume consists of two parts. While the first part traces the practice of *progymnasmata* from antiquity to the 18<sup>th</sup> century (p. 15-282), the second part examines the application and effectiveness of these exercises within a modern educational context (p. 283-456). The scope of the volume is impressive. Its contributions cover nearly 2500 years of history: from Ptolemaic and Roman Egypt, 12<sup>th</sup>-century Byzantium, medieval France and early modern Europe, to the schools of contemporary Belgium, Sweden, France and the US. Since it is impossible to do justice to every contribution within the confines of this review, I will concentrate on the major themes that I found addressed in the volume and discuss for each a selection of chapters. A first theme is the importance of papyri in getting at the *praxis* behind the *progymnasmata*. J. A. Fernández Delgado and F. Pordomingo set up a four-part typology reflecting the different levels of elaboration involved

in the exercises. Type A consists of schematic outlines, type B are the exercises themselves, type C are the sophisticated rhetorical models, and type D are the literary texts informed by progymnastic theory. The first two types are products of an educational environment for which we only have evidence from papyri or similar materials. The authors demonstrate the usefulness of this typology through a case-study on the *encomium*. While the schematic outlines for *encomia* on a papyrus from the 2<sup>nd</sup> or 3<sup>rd</sup> century BC (type A) can rightly be taken as a sign that the beginning of progymnastic teaching preceded the first extant handbooks by centuries, the authors' choice for three *stasima* from Euripides' *Heracles* as examples of type D is perhaps less convenient in mapping out the practices behind the *progymnasmata*, since, as the authors are well aware, these passages do not constitute evidence for the application of an established educational practice but rather suggest that some form of encomiastic theory preceded the development of the *encomium* as an exercise. L. Del Corso examines what he terms 'progymnastic anthologies,' a heterogeneous body of papyri that contain various forms of progymnastic writing. The philological characteristics, physical features and context of discovery of these papyri indicate that they were owned by the elite as well as educated people of a more modest station and suggest that they were also used outside a school environment. R. Criboire combines papyrological evidence, Libanius' works and a 4<sup>th</sup>-century *dipinto* from the Dakhla Oasis to show that the *progymnasmata* are not the artificial and highly repetitive exercises they sometimes appear to be; they were integrated within and gave life to poetical training and more demanding oratorical exercises. A second cluster of contributions examines rhetorical technography as a source for the educational *praxis* behind the exercises. R. Webb analyses the discussions of *enargeia* and *evidentia* in advanced rhetorical handbooks to see how, and to what end, *ekphrasis* was used in the ancient classroom, while M. S. Celentano examines Quintilian's ideas about oratorical exercises as a tool for both beginning and advanced students. Two other contributions draw attention to the lesser-known rhetorical manuscript transmitted under the name of Emporius that contains three chapters on *progymnasmata* and one on deliberative rhetoric. According to L. Pirovano, we should not try to identify one author as the source of the four chapters transmitted but rather look for the origins of the manuscript's various textual layers. He argues that there are at least three, possibly four, authors involved: a Greek author of *progymnasmata*, a Latin translator, a Latin rhetorician who wrote a textbook on rhetoric and a late-antique compiler who selected and modified the material from his two Latin sources. M. Martinho points to the impact of secondary sources, i.e. non-rhetorical material, on progymnastic writing. According to Martinho, three peculiar aspects of Emporius' first chapter on *ēthopoeia* (the reference to the *genera dicendi*, its emphasis on *pathopoeia* and the many allusions to the *Aeneid*) could be explained by the influence of Macrobius' *Saturnalia*. Although the resemblances between these two texts may not be enough to prove a direct link, they do suggest, Martinho argues, that Emporius borrowed material from Virgilian exegesis in general. A third cluster of contributions is devoted to showing how the *progymnasmata* were adapted to contexts that were increasingly different from the ancient world in which they originated. J.-L. Fournet studies the impact of Christianity on the practice of *progymnasmata* by looking at the introduction of Christian themes into the exercise of *ēthopoeia*. In addition to the more well-known *ēthopoeiai* by Cain and Abel in the 5<sup>th</sup>-century codex from the Bodmer collection, he adduces two interesting examples that can be found in the Armenian *Book of Chreia* (second half, 5<sup>th</sup> century AD), which contains fifteen Christianised *progymnasmata* in total. In general, however, evidence for Christianised *progymnasmata* is scarce. According to Fournet, this should not be seen as a sign of the conservatism of ancient teaching but as a pragmatic choice. Christians had abandoned

the idea of Christianising a secular tradition and producing culturally hybrid texts. That this situation changed in the 12<sup>th</sup> century is clear from the contribution of M. Loukaki. Although the *progymnasmata* continued to introduce students to the composition of written and oral discourse in 12<sup>th</sup>-century Constantinople in much the same way as before, the genre was also renewed by the introduction of themes from the Old and New Testament, hagiography and other Christian texts. It would have been interesting, therefore, if Loukaki's article had engaged with the conclusions of Fournet. Turning our attention to 12<sup>th</sup>-century France, J. Loveridge argues for a bigger impact of the *progymnasmata* on medieval rhetoric than is often assumed by pointing out the importance of probability and verisimilitude in Alan of Lille's *Anticlaudianus*. For the early modern period, D. Desrosiers examines Rabelais' use of *thesis* in his *Pantagruel* and A. Pereira argues that, even though Spanish humanism is often set apart from the European mainstream, the Spanish humanists' use of the *progymnasmata* was similar to that of their European counterparts. M. V. Pérez Custodio shows how Spanish *progymnasmata* collections were used in teaching Latin and instilling moral ideas into students. Part one is concluded by M. Kraus who first examines and compares the Latin translations of Aphthonius' exercises that were produced from the 15<sup>th</sup> century onwards. After this, he shows how these exercises were integrated into the humanists' educational programme and outlines their use in the context of the confessional strife that dominated the 17<sup>th</sup> century. He ascribes the decline of the *progymnasmata* in the 18<sup>th</sup> century to the advent of the Enlightenment and the accompanying school reforms. Taken together, the contributions of the volume's first part clearly demonstrate the remarkable resilience of the *progymnasmata* as an educational practice despite the ever-changing socio-political, cultural and institutional contexts in which they were embedded. An explanation for this resilience is offered by the contributions of the second part, which provide empirical evidence for the effectiveness of the exercises in imparting students with language skills and argumentative abilities as well as various 'soft skills.' This link is, however, mostly left implicit, since the contributions in the two parts of the volume rarely engage with each other. That the cross-examination of ancient and modern practices can be fruitful is, nevertheless, shown by R. Webb, who examines the use of *ekphrasis* in the ancient classroom but also outlines the benefits of 'ekphrastic thinking' (i.e. the visualisation of a situation or the act of thinking oneself into a situation) in a modern educational context, and by D. van Mal-Maeder, who connects the use of *progymnasmata* in Latin declamation to her own experience in teaching rhetoric at the University of Lausanne and Swiss secondary schools. According to van Mal-Maeder, the abstract nature of the *progymnasmata*, which allows for exaggeration, imagination and caricature, explains the effectiveness of these exercises in familiarising students, both ancient and modern, with the skills of invention, disposition, elocution, etc. Most of the contributions in the second half of the volume are more strictly concerned with the modern school context and provide insight into a number of fascinating experiments and projects that demonstrate the ongoing educational value of *progymnasmata*. J. Dainville and B. Sans present the results of two experimental programmes that introduced secondary-school students in Brussels to the paradoxical *encomium*, which requires praising a person, animal or abstraction with a negative reputation. Whereas the first programme did not involve any rhetorical training, the students in the second experiment were taught the basic principles of ancient rhetoric. After outlining the details of the two programmes, the authors discuss and compare the results obtained in the fields of *inuentio*, *dispositio* and *elocutio*. With regards to *inuentio*, the students from the first group followed the model more closely, which sometimes resulted in more artificial and less convincing arguments, whereas students from the second group were, in general, more to the point, used more creative arguments and were better

at finding arguments that went against common opinion. Concerning *dispositio*, both groups showed an inability to develop a clear overall argumentative strategy and had difficulties with composing a clear introduction and conclusion. With regards to *elocutio*, the students of the first group, who only submitted their *encomium* in writing, tended to adopt a poetic or flowery style, while students of the second group, who presented their results orally, employed a simple style and were inclined to use more emphatic language. J. Selby outlines perhaps the most extensive application of the *progymnasmata* within a modern school context: a 'Progym curriculum' based on Aphthonius' *progymnasmata* that is taught from the 4<sup>th</sup> to the 10<sup>th</sup> grade (9-16 years old) in Kansas City. Selby concisely shows how this curriculum not only helps students master various language skills but also makes them enjoy writing. He also stresses the internal goods that can be derived from this type of teaching: the experience that language is a capacity for peaceful participation in social life, an openness to different points of view and an awareness of how one's words affect the emotions and thoughts of others. D. Fleming shares his experiences in teaching the *progymnasmata* to future teachers of English in secondary schools in the US. In addition to the much-needed writing and speaking skills, these exercises help students, through exercise and reflection, to develop a conception of the art of language as a socially-embedded and ethical way of being. V. Ferry offers a peer-evaluation form for the exercise of *ēthopoeia* that can be used to measure students' progress in the development of rhetorical skills. The final contribution by P.-S. Grialou, J. Chiron, A. Bouyeure and M. Noulhiane, shows how progymnastic training can increase the students' metacognitive skills, that is, their ability to judge their competence or performance in a specific task. The volume is concluded with a list of abstracts in French and English, an *index nominum* and a very useful *index praeexercitaminum* that shows where a specific exercise is mentioned. To conclude: this volume is a very welcome contribution to the field of rhetorical scholarship and provides a wealth of information for anyone interested in the *progymnasmata*. It successfully traces the practice behind the school exercises in a wide range of radically different societies and clearly demonstrates how these exercises may be used to foster language proficiency, argumentative abilities, metacognition and various 'soft skills.' Scholars of rhetoric as well as teachers willing to experiment with the *progymnasmata* will find much of interest within its pages.

Thierry OPPENEER.

Neil COFFEE / Chris FORSTALL / Lavinia GALLI MILIĆ / Damien NELIS (ed.), *Intertextuality in Flavian Epic Poetry: Contemporary Approaches*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2020 (Trends in Classics. Supplementary Volumes, 64), 23,5 × 15,5 cm, x-476 p., fig., 112,04 €, ISBN 978-3-11-059768-4.

Die Epik der Flavierzeit ist in den letzten Jahren zu einem der großen Gegenstände der Latinistik geworden. Es liegt daher nahe, eine der gegenwärtig wichtigsten Methoden des Faches, nämlich das (Unter)suchen von Intertextualität, gerade an diesem Corpus darzustellen und zu problematisieren; und zwar auch wissenschaftsgeschichtlich: „The Flavian epic poems had always been read as imitative and derivative in nature“ (S. 2). Mit dieser Feststellung sowie einem knappen Überblick über die Bedeutung der Intertextualitätstheorie, der mit ihr verbundenen terminologischen ‚Fuzziness‘ sowie der damit korrespondierenden, in der Klassischen Philologie zum Teil noch nebeneinander bestehenden Forschungsparadigmen wie Imitation, Tod des Autors und Metapoetik eröffnen die Herausgeber den vorliegenden Band, der auf eine Tagung des Jahres 2015 zurückgeht und zwanzig etwa gleichlange Beiträge international führender Experten des Feldes versammelt (siehe das Inhaltsverzeichnis: <<https://www.degruyter.com/document/>

doi/10.1515/9783110602203/html>). Dass sich hier einiges wiederholen muss, was im Allgemeinen schon oft über die vier Gedichte gesagt wurde – ihr gelehrter und virtuoser Umgang mit der literarischen Tradition, ihre Opposition zur augusteischen Teleologie etc. – liegt in der Natur der Sache und ist nicht zuletzt auch wegen derjenigen Kompendien zu erwarten, die, teils im selben Verlag erschienen, das hier zu besprechende gewissermaßen unmittelbar flankieren und zu denen viele der daran beteiligten Autoren ebenfalls beigetragen haben (etwa: L. Ginsberg *et al.*, *After 69 CE – Writing Civil War in Flavian Rome*, Berlin, 2018; A. Augoustakis *et al.*, *Fides in Flavian Literature*, Toronto, 2019; *id. et al.*, *Campania in the Flavian Poetic Imagination*, Oxford, 2019; S. Papaioannou *et al.*, *Elements of Tragedy in Flavian Epic*, Berlin, 2021). Aber die Allgegenwärtigkeit der entsprechenden Diskussionen ist nicht unbedingt ein Nachteil. Denn die Herausgeber können so desto deutlicher zeigen, welche Fragen die *contemporary approaches* noch offenlassen. Neben der Absicht, exemplarisch zu dokumentieren, wie über die Intertextualität flavischer Epik derzeit gesprochen wird (diesem Unterfangen sind etwa drei Viertel der thematisch und stilistisch durchaus unterschiedlichen Aufsätze gewidmet), hat der Band zwei weitere Ziele: einerseits die digitalen Werkzeuge vorzustellen und zu diskutieren, die zunehmend zur Generierung philologischen Materials, aber auch zur literaturwissenschaftlichen Theoriebildung herangezogen werden und andererseits zu zeigen, dass noch viel zu tun ist. Das zweite und dritte Ziel gehören eng zusammen; in der Tat ist das Reflektieren über Digitalität und Digitalisierung für uns alle unumgänglich. Darum möchte ich diesem Thema, auch wenn ihm nur eine Minderheit der Beiträge explizit gewidmet ist, im Folgenden auch besondere Aufmerksamkeit zuwenden. Es geht hier letztlich um die Frage, was die schnelle Analysierbarkeit von Texten bedeutet: Wie wirkt sich der Umstand, dass lexikalische, metrische oder auch strukturelle Parallelen ohne größeren Aufwand zur Hand sind, auf unser Verständnis von Intertextualität aus? Die Herausgeber weisen in ihrer Einleitung hierauf direkt hin: „Aristarchus, were he alive today and studying intertextual resonances, would surely check his interpretations against the results provided by digital tools, just as he would consult any relevant commentaries. If we assume most living scholars already do the same, then we must wonder if the use of computational methods is affecting how they view their texts“ (S. 13). Keiner der Aufsätze unterfängt sich, diese große Frage im Allgemeinen zu beantworten. Es geht vor allem um die Präliminarien, um Fallstudien und um Aspekte von Intertextualität, die wegen der Fülle des Materials und der Kompliziertheit der Berechnungen bisher nicht ermittelt werden konnten. Neil Coffee und James Gawley demonstrieren, dass viele Wendungen, die wir als Anspielungen klassifizieren, tendenziell und im Einklang mit allgemeiner Intuition sowie dem Zipfschen Gesetz (wonach es in einer Sprache nur eine kleine Anzahl häufiger, aber eine große Anzahl seltener Wörter gibt), aus lexikalisch ‚seltenen‘ Worten bestehen. Andererseits können sie anhand eines Vergleichs von Apollonios und Lucan auch zeigen, dass der Kategorie Seltenheit noch weitere Forschung zu widmen ist, womöglich mit Blick auf die je spezifischen sprachlichen und kulturellen Kontexte. Dass die beiden Autoren (wie auch die anderen, die sich den digitalen Werkzeugen widmen) nicht den heiklen Punkt der immensen Fragmentierung der antiken Literatur ansprechen, wird man bedauern. Andererseits handelt es sich hierbei einerseits um einen Gemeinplatz und andererseits dürfte das daraus herzuleitende Caveat wohl schwer zu operationalisieren sein. Schwer zu operationalisieren ist auch eine Verbindung aus verbaler und struktureller Intertextualität, wie Helen Lovatt anhand von durchaus nicht seltenen Übergangsformeln wie *at* und *interea* zeigt. Was jeweils einen Bezug begründet (und wie solche Bezüge interpretativ typologisiert werden können), kann man noch nicht zufriedenstellend ausrechnen. Freilich ist das Konkordanzprinzip – wenn man so will: seit den antiken Grammatikern – der

philologische *state of the art*. Neil Bernstein stellt die durch das Programm *Tesserae* (<<https://tesserae.caset.buffalo.edu/>>) gegebene Möglichkeit vor, die auf bestimmten Junktoren oder Wortgruppen beruhende Übereinstimmung zwischen zwei Texten zu ermitteln. Silius' Vergilianismus wird hier mathematisch bestätigt. Das Ergebnis ist, wenn auch kaum überraschend, durchaus bedeutend. Denn der Grad der Übereinstimmung zwischen den *Punica* und der *Aeneis* gleicht in etwa dem zwischen den *Metamorphosen* und den *Georgica* (ist aber nur etwa halb so groß wie der zwischen den *Metamorphosen* und Ausonius' *Mosella*). Bernstein legt weite Teile seiner Berechnungen offen. Allerdings wäre wohl angesichts seines innovativen Zugriffs noch mehr Explikation wünschenswert gewesen. Die Gewichtungskoeffizienten, zum Beispiel, die in seiner Formel zum Einsatz kommen, dürften für die meisten Leser nicht nachvollziehbar sein. Peter Heslin, der ebenfalls nach der Ähnlichkeit zwischen zwei Texten fragt, allerdings mit Blick auf den lexikalischen Gesamtbestand, argumentiert demgegenüber etwas anschaulicher. Besonders erhellend sind seine Ausführungen zur Technik und die Kontingenz des Lemmatisierens: Wie lernt ein Computer, dass *caelo* meist ein Ablativ und nicht etwa eine finite Verbform ist? Was die ‚Verwandschaft‘ von Texten betrifft, greift Heslin mit der Cosinus-Ähnlichkeit auf ein bereits etabliertes Maß zurück, über das man sich in einschlägigen Lexika leicht informieren kann; er betrachtet damit an einer Stelle dasselbe Textverhältnis wie Bernstein, nämlich das zwischen *Thebais* und *Aeneis*. Es wäre im Rahmen des Sammelbandes sicher nützlich gewesen, wenn beide Aufsätze systematisch dieselben Verhältnisse berechnet und diese Berechnungen literaturwissenschaftlich ausgewertet hätten. Aber indem offenbleibt, welche Mathematik für welche Art von Intertextualitätsanalyse (oder Quellenforschung) besonders vielversprechend sind, ist das Interesse der Leser geweckt und die Entwicklung möglicher Forschungsfragen immerhin vorbereitet. Was aus den statistischen Beiträgen spricht (und was auch die meisten anderen wenigstens andeuten), ist, vielleicht paradoxerweise, eine gewissermaßen humanistische Skepsis gegenüber der statistischen Rhetorik und einer diskretisierenden Technik. Bernstein formuliert als Konsequenz seines Beitrags eine Beobachtung, die die Herausgeber in ihrer Einleitung auch noch einmal wiederholen: „The ease of assembling instances of text reuse and other poetic features through tools such as Tesserae now shifts the bulk of the scholar's intertextual work from discovery to interpretation“ (S. 387, S. 14). Die fundamentale Frage, was Interpretation sei, wird zwar im Band nirgendwo grundsätzlich thematisiert, dennoch ist es eine seiner Stärken, verschiedene Zugriffe auf dieses Problem abzubilden. Federica Bessone erinnert daran, dass solche Phänomene wie Antiphrasis oder Perversion (Begriffe, die leider oft zu holzschnittartigen Deutungen geführt haben), nur auf der Grundlage einer sensiblen sowohl systematisch-technischen als auch traditionell-hermeneutischen Analyse beschrieben werden können. Hier geht es um das *close reading* abgeschlossener Passagen. Ob sich im Fall von Statius aus den Befunden dann so etwas wie eine ‚anti-vergilische‘ Tendenz der *Thebais* ableiten lässt, mag im Ganzen zwar strittig bleiben. Aber unstrittig ist nach wie vor: Je feiner und komplexer die philologische Analyse einzelner Stellen, desto überzeugender deren interpretatives Potential. Damien Nelis begnügt sich demgegenüber nicht mit einem Potential. Am Schluss seines Aufsatzes, in dem er sorgfältig die von der *Aeneis* inspirierte Struktur des fünften Buches der *Argonautica* nachweist, konstatiert er, dass er einstweilen auf eine Auswertung seines Befundes verzichten müsse: „If challenged on this matter, I would have to reply that for the moment I do not know what it all means. I would add that it would probably be rash to assume that one can attempt to make a claim about any overall meaning on the basis of such a small selection of text. Before basing arguments on individual allusions, one is best advised to contextualize that allusion as carefully as possible. And that means attempting to come to grips

with the grand allusive strategy that underpins the composition of Valerius' whole poem" (S. 83). Dieser Anspruch ist überzeugend und wichtig. Wie er eingelöst werden kann, ohne durch technisch unterstützte „hunt for parallels“ (so Augoustakis, S. 184, durchaus affirmativ am Schluss seines Beitrags) eine riesige Datenmenge zu generieren, die dann notgedrungen wieder vereinfacht werden muss, ist eine Frage, die uns alle zu beschäftigen hat. Es besteht freilich kein Anlass abgeschreckt zu sein. Denn die individuelle Lektüre und die tiefsinnige Ausweitung der Leseerfahrung auf das große Ganze ist, so vorläufig einzelne philologische Vermutungen auch sein mögen, kein geringer Effekt des systematischen Textvergleichs. Dies zeigt sich vor allem an dem knizsen und äußerst anregenden Beitrag von Gianpiero Rosati über die ‚Erlösung des epischen Schurken‘, der einen Bogen von Homers Polyphem über Vergils Mezentius zu Statius' Amphiaras spannt und herausstellt, dass das antike Epos das schlechthin Abstoßende, aber auch das objektiv Wahre nicht erzählen kann oder will. Hieraus ist ein wichtiges Ergebnis des Sammelbandes abzuleiten: Mit welcher Technik und auf welchem Wege Interpretation auch immer zu erreichen ist, *Lesen* geht uns als Menschen mit unseren menschlichen Empfindungen an. Die mögliche Diagnose, dass ein Text bisweilen in anderen Texten wiederverwertet wird, kann hingegen nie der wahre Grund sein, ein lateinisches oder sonst ein Epos zur Hand zu nehmen. Am Schluss des Bandes erinnert Stephen Hinds daran, dass Intertextualität aus verschiedenen, potentiell gleichzeitig wirkenden Phänomenen konstituiert ist, neben Wörtern und metrischen oder narrativen Strukturen auch aus Klängen und aus Ambiguitäten, die auf Formen von sprachlichem code-switching beruhen (griechische Namens- und Wortspiele in der römischen Literatur!). Hinds formuliert seine Punkte, in Anerkennung des bisher Geleisteten, als eine Wunschliste für künftige rechnergestützte Analysen und gibt zu bedenken, dass man hier weder vernachlässigen darf, was (noch) nicht technisch umsetzbar ist, noch alle Daten auswerten sollte, die man Maschinen erheben lassen könnte: Mit Blick auf das Mesostichon *SCRIPSI* der *Ilias Latina* (1-7) erklärt er pointiert: „Penthemimeral acrostics ...: a dangerous enticement to the digital programmer; too dangerous perhaps“ (S. 443). Aus dem Aufsatz des Autors von *Allusion and Intertext* ergibt sich so eine wichtige und wohl künftig neu zu gewichtende Dimension des Anspielungsbegriffs: Gleichviel, ob nun eher Autoren und Leser eine geistreiche Parallele verantworten, das Phänomen des literarischen *Spiels* ist nicht vollständig mess- oder abzählbar. Rechner können nur rechnen. Der Band wird beschlossen durch einen Index Locorum, aber leider fehlt eine Gesamtbibliographie.

Markus KERSTEN.

Edward DĄBROWA, *Camps, campaigns, colonies: Roman Military Presence in Anatolia, Mesopotamia, and the Near East. Selected Studies*, Wiesbaden, Harrassowitz, 2020 (Philippika, 138), 24 × 17 cm, 215 p., 54 €, ISBN 978-3-447-11381-6.

Edward Dąbrowa gehört zur kleinen, aber wachsenden Gruppe von Althistorikern, die sich mit dem Nahen Osten in römisch-parthischer Zeit befassen. Er ist Verfasser einer Reihe von bedeutenden Studien zur Region, zur Militärgeschichte und zur Geschichte der flavischen Epoche, aber auch zum Hellenismus. Frucht einer über 40-jährigen regen Publikationstätigkeit sind zahlreiche Monographien aus seiner Feder: eine Untersuchung zu Kleinasien in flavischer Zeit (1980), eine Arbeit über die parthische Rompolitik im 1. Jahrhundert n. Chr. (1983), eine Prosopographie der Legio X Fretensis (1993), ein Werk über die Statthalter der römischen Provinz Syria (1998) und ein Band über die Hasmonäer und das Priesterkönigtum in Judäa (2010). Daneben liegen von Dąbrowa Dutzende von Aufsätzen, Rezensionen und sonstigen kleinen Schriften vor. 15 davon sind sich in dem hier anzuzeigenden Band versammelt. Er schreitet nacheinander die

drei im Titel genannten Felder ab, die in Dąbrowas Oeuvre eine besondere Rolle spielen: Militärlager, Feldzüge und römische Kolonien. Der chronologische Schwerpunkt liegt im 1., 2. und 3. Jahrhundert n. Chr., der regionale im Nahen Osten. Dennoch reicht der Horizont des Bandes bis zu Julians Perserkrieg und stellenweise weit nach Westen, etwa nach Germanien, wenn von M. Ulpius Traianus, dem Vater des Kaisers, die Rede ist. Im ersten Aufsatz („The Roman army in Syria under Augustus and Tiberius“, zuerst 2009) behandelt Dąbrowa den Zerfall des augusteischen Systems indirekter Herrschaft in und um Syrien, das Fergus Millar einmal als römischen „Brückenkopf“ im Nahen Osten bezeichnet hat. Dąbrowa zufolge war die Beherrschung dieses Raumes über autonome Klientelstaaten kein zukunftstaugliches Modell und wurde daher ab Tiberius durch ein Dislozierungssystem abgelöst, das Garnisonen dort vorsah, wo sich die Einsatzgebiete für die Legionen befanden. Unter dem Titel „La garnison romaine à Doura-Europos“ (zuerst 1981) behandelt die Umwandlung der mesopotamischen Grenzstadt Dura-Europos in eine römische Garnison in severischer Zeit. Dąbrowa untersucht, welche Truppenteile nach Dura-Europos gelangten und welche Spuren die Neuankömmlinge im Stadtbild und in der Gesellschaft der Stadt hinterließen. Unter dem Stichwort „Campaigns“ wendet sich Dąbrowa zunächst den römisch-parthischen Beziehungen unter Augustus und Tiberius zu („... *ostentasse Romana arma satis*. The military factor in Roman-Parthian relations under Augustus and Tiberius“, zuerst 2002), von der friedlichen Beilegung des Konflikts mit Rückgabe der Feldzeichen 20 v. Chr. bis zur Kampagne des L. Vitellius 36 n. Chr. Beide Kaiser seien bereit gewesen, die Armee als politisches Instrument einzusetzen, um gegenüber Armenien und den Parthern den Druck erhöhen zu können. Es folgt eine Studie über die römische Armee in Judäa in den Jahrzehnten vor Ausbruch des Jüdischen Krieges („The Roman army in action in Judea, 4 BCE–66 CE“, zuerst 2015). Dąbrowa schildert vor dem Hintergrund der komplizierten politischen Geschichte die kleinen Militäreinsätze wie Vergeltungsmaßnahmen nach Protesten, die sich nach der Plünderung des Tempelschatzes durch Gessius Florus regten. In die Zeit des Jüdischen Kriegs führt der Aufsatz „The ‚Camp of the Assyrians‘ and the third wall of Jerusalem“ (zuerst 2015), der einen Passus bei Josephus (bell. Iud. 5,147f.) mit archäologischen Befunden aus Jerusalem abgleicht und zu dem Ergebnis kommt, dass sich die von Josephus beschriebene Örtlichkeit identifizieren lässt. Der kleine Aufsatz „The *Bellum Commagenicum* and the *ornamenta triumphalia* of M. Ulpius Traianus“ (zuerst 1994) rekonstruiert die Chronologie der Annexion Kommagenes unter Vespasian und den darauffolgenden kurzen Partherkrieg. Dąbrowa zufolge ereignete sich die Annexion 73 n. Chr. und der Krieg 74 n. Chr. Er fand sein Ende durch die Entsendung des Traianus nach Syria und seine Verhandlungen mit den Parthern. „Naval operations during Persian expedition of emperor Julian (363 AD)“ hat den katastrophal gescheiterten Perserkrieg des Kaisers Julian zum Gegenstand. Auf der Grundlage von Ammianus Marcellinus und Libanius gelangt Dąbrowa zu einem anerkennenden Urteil über die maritime Kriegsführung des Kaisers: Die Operationen seien wohl vorbereitet gewesen und hätten einen maßgeblichen Beitrag zum Gelingen der ersten Kriegsphase geleistet. Im umfassendsten dritten Abschnitt „Colonies“ wendet Dąbrowa sich zunächst den Münzmissionen zweier römischer Kolonien zu („Colonial coinage and religious life of Roman colonies“, zuerst 2009): denen von Antiocheia in Pisidien und von Aelia Capitolina (Jerusalem). Der überraschende Befund lautet, dass der Status dieser Städte als Veteranenkolonien zumindest der Numismatik nach keine Spuren im Kultleben hinterließ. Weder sind Militärgottheiten besonders prominent repräsentiert, noch sind Gemeinsamkeiten zwischen den Kolonien zu erkennen. Ebenfalls den Münzmissionen römischer Kolonien im Osten gilt der folgende Beitrag: „Les colonies honoraires ou les colonies de vétérans ?“ (zuerst 2003). Am Beispiel sogenannter Titularkolonien wie Tyros,

Sidon, Rhesaina, Caesarea-Arka und Damaskus zeigt Dąbrowa, dass die Gründung von Veteranenkolonien durch das Auftreten des neuen Kolonientypus ab dem späten 1. Jahrhundert n. Chr. keineswegs außer Mode kam. Dieser Beobachtung geht Dąbrowa weiter nach in dem Aufsatz „Le vexillum sur les monnaies coloniales (II<sup>e</sup>–III<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)“ (zuerst 2004). Das Vexillum trat gehäuft auf dem Revers kolonialer Münzprägungen zwischen Septimius Severus und Valerian auf. Dąbrowa sieht in diesem Befund ein starkes Argument für seine Hypothese, dass auch die sogenannten Titularkolonien des 2. und 3. Jahrhunderts im Wesentlichen Veteranenkolonien waren. Auf erheblich breiterer numismatischer Basis verifiziert er diese Annahme in der Studie „Roman military colonization in Anatolia and the Near East (2nd-3rd c. AD“ (zuerst 2004). Hier untersucht Dąbrowa verschiedene Revers-Typen (Roma, Marsyas, Dioskuren, Wölfin, „Gründertypus“ für die Kolonien Rhesaina, Caesarea-Arka, Tyros, Sidon, Damaskus, Tyana, Aelia Capitolina. Dąbrowas These, dass Veteranenkolonien auch nach Hadrian gegründet wurden, ist plausibel, weniger überzeugt seine Behauptung, ihre Funktion habe sich gewandelt: Später, so meint er, sei nicht mehr der Wille ausschlaggebend gewesen, die Peripherie zu romanisieren, sondern das innenpolitische Kalkül der Kaiser, sich eine Machtbasis in den Provinzen zu schaffen. Dass die Gründung von Veteranenkolonien vor allem unter den Severern und den frühen Soldatenkaisern ein „innenpolitisches Instrument“ gewesen sei, ist auch das die Kernthese der den Band abschließenden vier Aufsätze („Les colonies et la colonisation romaine en Anatolie et au Proche-Orient“, zuerst 2003; „La legio III Gallica, la colonisation militaire et les Sévères“, zuerst 2005; „Military colonization in the Near East and Mesopotamia under the Severi“, zuerst 2017; „Veterans and the urban policy of Roman emperors“, Originalbeitrag). Bei Philippus Arabs etwa sieht Dąbrowa als Motiv, „to create in Syria and Arabia a social, political and ideological base to support the dynasty he had founded“ (S. 167). Dass die Kaiser loyale Städte belohnten und die bestrafte, die in Bürgerkriegen aufs falsche Pferd gesetzt hatten, steht außer Zweifel. Dafür, dass sie ihre „Kolonisationspolitik“, so es eine solche „Politik“ im Sinne einer kohärenten Strategie denn gab, der Überlegung unterordneten, die Basis ihrer Dynastie zu festigen, sind die Belege allerdings doch eher dünn. Dass die Herausgeber der Philippika Dąbrowas kleine Schriften in ihre Reihe aufgenommen haben, verdient Dank und Respekt. Die Beiträge wurden neu gesetzt und um eine einheitliche Bibliographie für den gesamten Band sowie ein Namens-, ein Orts- und ein Quellenregister ergänzt. Leider wurde darauf verzichtet, die englischen Beiträge einer Korrektur zu unterziehen. Die 15 Aufsätze, die etliche Jahrzehnte überbrücken, enthalten viel zeitlose Weisheit. Hermeneutischer Scharfsinn übersteht alle möglichen politischen Umbrüche und Zäsuren. Gerade Forscher, die vielleicht eher dem Verstehen den Vorzug vor dem Erklären geben, werden Dąbrowas Aufsätze mit Gewinn zur Hand nehmen, sich durch seine Thesen anregen lassen und sich vielleicht auch hier und da an ihnen reiben.

Michael SOMMER.

Caroline DÄNZER, *Der Schlüssel zur Tragödie. Der senecanische Chor in Jakob Baldes dramatischem Werk*, Tübingen, G. Narr, 2020 (NeoLatina, 35), 22,5 × 15,5 cm, 247 p., 98 €, ISBN 978-3-8233-8383-3.

Cet ouvrage est la publication d'une thèse soutenue en 2019 à la Julius-Maximilian-Universität de Würzburg, sous la direction du Pr. Thomas Baier. Elle est consacrée à l'auteur jésuite du XVII<sup>e</sup> siècle Jacob Balde, bien connu et étudié en Allemagne, hélas beaucoup moins en France, à part les travaux de Jean-Marie Valentin et Andrée Thill, et notre récente traduction de *Jephtias* en français (Paris, 2020). C'est d'ailleurs à J.-M. Valentin que C. Dänzer emprunte l'expression de *Seneca christianus* (p. 163) qui

sert de soubassement à sa démonstration. Balde en effet, dans les *Prolusiones* à l'édition de sa tragédie *Jephtias* [1654], affirme puissamment sa dette à l'égard de Sénèque le Tragique, qu'avait redécouvert la Renaissance, et dont s'est largement inspiré le théâtre jésuite ; chez lui, cette influence ne se limite pas à la thématique, à la philosophie stoïcienne, à la citation sénéquienne, à l'usage de la *sententia*, elle va jusqu'à l'imitation des vers sénéquiens les plus complexes, *versibus intercisis, heteroclitis, anomalis, quandoque inversis* (*Prolusiones, ad finem*), prouvant son extraordinaire virtuosité dans l'usage du latin. C'est là justement le sujet du travail de Mme Dänzer, qui met en parallèle chœurs sénéquiens et chœurs baldiens, dans l'ensemble de l'œuvre dramatique de ce dernier et plus particulièrement dans la tragédie scolaire consacrée à l'histoire biblique de la Fille de Jephthé (Juges, XI), d'abord jouée à Ingolstadt en 1637 (nous n'en avons que la *periochê*, la présentation), puis imprimée, dans une version modifiée, à Amberg en 1654. Le livre se présente en deux grandes parties, la première consacrée au chœur dans les tragédies de Sénèque, la seconde au chœur sénéquien dans l'œuvre dramatique de Balde. Le fil directeur de la réflexion est que le chœur, chez l'un comme chez l'autre auteur, fonctionne comme mise-en-abyme de la tragédie, offrant, à travers une forme littéraire très soignée, un reflet en condensé de la signification de la pièce (p. 24). Les deux tragédies retenues pour l'analyse du chœur sénéquien sont *Les Troyennes* et *Œdipe*, jugées apparentées par leur thématique de la justice divine et de la Providence, justement mise en lumière par les chœurs. Que ces pièces aient été conçues pour la scène ou la *recitatio* (la question n'est pas résolue) ne change rien à la démonstration : les chœurs forment une sorte de reflet en réduction de la tragédie, exactement comme le miroir convexe que Dällenbach utilise comme métaphore de sa théorie de la mise-en-abyme. Ainsi dans *Œdipe* sont-ce les thèmes de la faute et de la responsabilité que portent les parties lyriques, notamment l'éloge de Bacchus, dieu protecteur de la ville de Thèbes, au second acte (v. 403-508) : à travers le *nefas* (v. 444) qui accompagne le cortège de Bacchus, c'est toute l'impiété sacrilège du crime d'Œdipe qui est, dans un système de vers complexes et polymétriques, latéralement exprimée. Ou encore, au troisième acte, le chœur évoquant la fondation de Thèbes fait-il allusion, à travers les *noua monstra* (v. 724) à la culpabilité d'Œdipe : ainsi le spectateur ou l'auditeur est-il averti, poétiquement, avant le protagoniste lui-même. Dans *Les Troyennes*, l'auteure se livre au même type d'analyse autour du choix de la mort comme seule réponse à la douleur. Une brève conclusion souligne la mise en exergue, par les chœurs sénéquiens, de la pression du *fatum* sur l'homme et de la réponse qu'il peut y apporter dans la perspective stoïcienne d'un progrès spirituel. Point de vue qui, christianisé, se retrouvera, tant esthétiquement que moralement, dans les chœurs de Jacob Balde. La seconde partie du livre, qui lui est consacrée, se divise à son tour en deux : l'auteure passe d'abord en revue les œuvres dramatiques de Balde que l'on pourrait qualifier de « mineures », et qui ne sont point des tragédies, avant de consacrer l'essentiel de sa réflexion au grand drame tragique de la Fille de Jephthé. Le premier chapitre a l'avantage de présenter, dans l'ordre chronologique de leur composition, des textes peu connus et très divers : en premier la déclamation scolaire intitulée *Regnum poetarum* (1628, texte inédit que Mme Dänzer cite d'après le manuscrit de la Staatsbibliothek de Munich), variations sur les thèmes *bella, funera, triumpho*, dans le contexte de la Guerre de Trente Ans ; le passage cité (p. 121-122) inclut lui-même une strophe sapphique inspirée d'*Hercule sur l'Œta* qui y inscrit le motif de la modération. Dans le *Iocus serius* (1629, inédit lui aussi), inspiré de l'histoire de la conversion de saint Genet, le chœur reflète le mélange des genres ici pratiqué par Balde. Vient ensuite le *Magnus Tillius redivivus* (1632), célébration du grand stratège Johann von Tilly ; il s'agit d'un prosimètre, dont le chœur *Tillium flemus* rappelle le *Hectora flemus* des *Troyennes* et annonce sans doute le *Flevimus omnes* de *Jephtias*. Les chœurs de Tilly

offrent une stylisation de la stature morale chrétienne du protagoniste (p. 139) qui se retrouvera elle aussi dans *Jephtias*. Seul le chœur relève ici du tragique, le reste reposant sur le mélange des genres. Le troisième texte étudié est la paraphrase lyrique *Philomela*, à partir d'une œuvre attribuée autrefois à saint Bonaventure, et maintenant à John Peckham son disciple. L'Âme (la bien-aimée, *Philomena*) emprunte la voix du rossignol (*Philomela*) pour dire son amour au Christ-amant, selon le modèle du Cantique des Cantiques et le schéma des Heures liturgiques. On ne saurait parler ici de mise-en-abyme, ni même de chœurs au sens dramatique du terme, mais de passages en mètres lyriques qui introduisent une émotion particulière. Le *Drama georgicum*, fantaisie reposant sur l'hypothétique restauration de la langue osque, ne comporte pas de chœur. En revanche *Arion Scaldicus* (1649), célébrant la prise d'Anvers par Alexandre Farnèse et considéré comme un *drama hydraulicum* imité des Jeux isthmiques, est interprété comme un « cas limite », où le chœur aurait fonction de contrepoint tonal et se ferait lui-même le reflet du mélange de genres à l'œuvre dans l'ensemble du texte. La conclusion de ce passage en revue parfois un peu hétéroclite est que c'est dans les œuvres les plus tragiques que le chœur joue vraiment ce rôle de miroir convexe qu'implique la mise-en-abyme. C'est dans *Jephtias Tragœdia* que nous allons retrouver à plein cette fonction sénèqueenne. L'auteure rappelle d'abord qu'il existe deux versions de la pièce, l'une, intitulée *Jephte*, qui fut jouée en 1637 au collège jésuite d'Ingolstadt, et qui contenait déjà des chœurs, comme l'indique la *periochê*, et celle qui fut revue, allongée et imprimée en 1654, et dont le titre met l'accent sur la Fille aux dépens du Père. Utilisant les *Prolusiones*, elle présente, peut-être un peu longuement, les différences entre les deux versions, notamment l'introduction d'un fiancé extra-biblique, et le sens typologique qui apparaît avec la résolution du double anagramme *Menulema / Aripphanasso = Emmanuel / Pharaonissa* qui fait du couple de la jeune fille sacrifiée par son père et de son fiancé des figures annonçant le Christ et son Église. La suite de la démonstration montrera que, justement, les chœurs ont pour fonction d'annoncer latéralement ce sens caché, qui ne sera révélé qu'à l'extrême fin de la pièce. Le texte est suivi de *Melodramatica*, pièces lyriques dont on sait, par les travaux de N. Tschulik, que c'étaient des sortes d'intermèdes destinés à être chantés sur des mélodies connues. Reprenant les études de W. Stroh et E. Lefèvre, Mme Dänzer montre que le *Jephté* de 1637 comportait déjà des chœurs, mais que ces derniers, augmentés en nombre, prennent aussi une importance beaucoup plus grande dans *Jephtias* du fait de leur rôle d'annonce du sens typologique. Présentant ensuite d'une manière systématique (peut-être un peu longue et parfois paraphrastique) le texte de 1654, elle analyse au fil de leurs occurrences les différents chœurs : – À l'acte premier, celui des lieutenants de Jephté sur l'ambition, en vers saphiques, constellé de termes sénèqueens, « senecanische Affektvokabeln » (*Vrit, cupido, vis, furit*, etc.), suivi d'un éloge en anapestes de Jephté qui se dresse par son seul mérite : manière, selon l'auteure, de le disculper d'emblée de toute faute morale et de préparer le terrain pour l'interprétation typologique (p. 180). – Il faut attendre la fin de l'acte II pour rencontrer les chœurs suivants, mais Mme Dänzer a raison de signaler auparavant, à la scène VI, les passages lyriques (« Ständchen ») où le fiancé Aripphanasso loue sa bien-aimée à grand renfort d'images empruntées au Cantique des Cantiques : manière d'annoncer le dévoilement final des anagrammes, mais aussi naïveté de l'expression topique qui induit une légère ironie à l'égard de celui que nous avons appelé ailleurs le rôle de ténor de cette histoire. Vient alors le chœur de la septième scène, qui fait suite à la prière de Jephté, incluant son célèbre vœu de sacrifier, s'il est vainqueur, le premier être qui viendra à sa rencontre. Le chœur est un nouvel éloge de Jephté, dans lequel l'auteure discerne des allusions (p. 186) à la survie chrétienne de l'âme, à travers les exemples antiques rapportés à Jephté, comme Sénèque le faisait pour Œdipe dans sa

tragédie. Enfin, un dialogue entre le chœur et le devin, inspiré de celui entre Cassandre et le chœur dans *Agamemnon*, superpose habilement références antiques et bibliques et justifie également le vœu. – Au troisième Acte, Mme Dänzer voit dans le chœur du peuple de Galaad, à la scène III, une justification du *bellum iustum*, adossée à la description de la paix en termes bucoliques. Il est à noter qu'à la fin le chœur invite Menulema à aller à la rencontre de son père vainqueur, ce qui contribue encore à disculper ce dernier. La scène suivante sera la fatale rencontre du père et de la fille, beaucoup plus développée ici que dans la Bible. Suit un bref passage lyrique des compagnes de Menulema, reprenant le premier chœur des *Troyennes*, mais annonçant surtout, en creux, le destin figuratif de Menulema. Puis c'est un chœur de soldats à trois voix, les miséricordieux, les défenseurs et les accusateurs, dans lequel Mme Dänzer lit un tournant dans la fonction chorale chez Balde : le chœur introduit les diverses interprétations possibles de l'action. – Le premier chœur de l'acte IV commente en anapestes l'*agôn* de Jephthé qui a précédé, puis appelle sur lui la douceur du sommeil dans un jolie cantilène, à la fonction à la fois esthétique et apaisante. Suit alors la grande scène de la montagne, la plus belle à notre avis, entrecoupée de mètres lyriques mais aussi de chœurs qui ont fonction d'amplificateur émotionnel des mises en garde de Thamar et Rachel contre l'horreur de la mort. – Dans le cinquième et dernier acte enfin, après trois très longues et énigmatiques relations du sacrifice (qui a eu lieu) à Ariphanasso, l'essentielle dernière scène, feu d'artifice final, riche en mètres lyriques, met face à face ce dernier et les jeunes filles constituées en chœur de pleureuses dirigé par Thamar et Rachel ; elle contient deux beaux épisodes, ponctués de commentaires lyriques d'Ariphanasso, où les jeunes filles comparent le triste sort de Menulema à l'heureuse métamorphose de héros antiques devenus immortels, puis où elles remettent au fiancé, telles des reliques, les vêtements et parures de la jeune morte assimilés aux instruments de la Passion : la typologie s'affirme, pour éclater triomphalement dans le tout dernier chœur, bref, en anapestes, qui explicite les anagrammes et établit le rôle pré-chrétien de la Fille de Jephthé, ainsi que l'union figurative, à travers les deux protagonistes, du Christ et de son Église. L'ouvrage conclut sur le rôle émotionnel des *Melodramatica*, sorte de concession au public, et le caractère de synthèse de *Jephtias Tragædia*, à la fois du point de vue du mélange des genres, et, pour reprendre une formule de J.-M. Valentin, « somme théâtrale de la pensée théologique de J. Balde ». On pourrait reprocher à l'auteure de ne pas utiliser les intéressantes suggestions de Jacqueline Dangel sur les vers polymétriques sénéquiens ; et que soit complètement laissé de côté *Hercule sur l'Æta*, certes peut-être pas de Sénèque, mais revendiqué comme modèle de *Jephtias* par Balde. On regrettera, enfin, que l'index du texte ne couvre pas les notes. Le livre de Mme Dänzer n'en reste pas moins un apport précieux aux études baldiennes sur un point qui n'avait jamais été traité de façon systématique.

Dominique MILLET-GÉRARD.

Anita DI STEFANO / Marco ONORATO (ed.), *Lo specchio del modello. Orizzonti intertestuali e Fortleben di Sidonio Apollinare*, Napoli, Paolo Loffredo, 2020 (Studi latini, 94), 21 × 15 cm, 486 p., 38,5 €, ISBN 978-88-32193-33-6.

L'ouvrage, issu des actes d'un colloque international tenu les 4 et 5 octobre 2018 à Messine, est en lien avec le regain d'intérêt pour l'œuvre de Sidoine (cf. G. Kelly / J. van Waarden (ed.), *The Edinburgh Companion to Sidonius Apollinaris*, Edinburgh, 2020, et le site élaboré par J. van Waarden <<https://sidonapol.org>>). Il a pour but d'investiguer des champs encore inexplorés de l'œuvre de l'écrivain auvergnat dans deux sections, chacune précédée d'une introduction spécifique. La première section, qui se distribue en deux parties, porte sur l'étude des modèles classiques et de leur réutilisation par Sidoine.

Dans les quatre premiers articles, centrés sur la poésie de Sidoine, les auteurs proposent un examen de la réutilisation des mythes classiques pour mettre en évidence comment le poète auvergnat, à l'instar de écrivains de l'antiquité tardive, propose une *renouatio* esthétique des paradigmes hérités de la littérature classique. Les articles suivants confrontent la pratique de l'intertextualité en lien avec la réalité idéologique et culturelle de la Gaule du V<sup>e</sup> siècle : comment l'écrivain, aussi bien dans ses lettres que dans sa poésie, actualise les modèles classiques à destination de son public cible, les lettrés de l'aristocratie galloromaine, qu'ils soient païens (s'il en reste encore) ou surtout chrétiens. La seconde section porte sur le *Fortleben* de Sidoine : comment l'auteur, qui a su renouveler les modèles classiques, à son tour devient lui-même un modèle et ce non seulement pour la génération qui le suit, mais encore pour la littérature médiévale puis humaniste – ce renom étant souligné par l'importante tradition manuscrite de ses écrits. Une longue introduction de M. Onorato fait un état de la question détaillé sur la notion d'intertextualité depuis l'*arte allusiva* définie par Pasquali en 1942 et développée pour ce qui concerne l'œuvre de Sidoine par l'étude fondatrice de I. Gualandri (*Furtiva lectio. Studi su Sidonio Apollinare*, Milano, 1979) jusqu'aux derniers apports dus à la linguistique structurale. Cette introduction permet de mettre en évidence les deux axes d'analyse des articles de la première partie. D'une part, l'*usus* auctorial de Sidoine fondé sur l'érudition et sur un maniérisme stylistique défini comme le triomphe de la variation et de l'hybridation des matériaux traditionnels ; se profile alors l'analyse de l'*aemulatio* sidonienne conçue comme une *furtiva aemulatio*, un jeu d'allusions et d'emprunts aux grands auteurs classiques. D'autre part, le problème de la réception d'une telle œuvre exigeant un public apte à déchiffrer les mécanismes et les implications de cet *ars* ; se pose ainsi la question de la réalité historique de cette *nobilitas* cultivée telle que la construit l'auteur au travers de son œuvre. Parmi les articles de cette première partie, on relèvera celui de F. E. Consolino qui réfléchit à la réutilisation du mythe comme élément constitutif de la tradition poétique de Sidoine, notamment en tant que cadre structurant les poèmes officiels. Par l'analyse précise et rigoureuse des deux panégyriques (*carm.* 5 et 7) puis des deux épithalames (*carm.* 11 et 15), F. E. Consolino montre que l'utilisation du mythe dépasse la topique attendue dans ces genres poétiques afin de prendre une très large place dans la narration et de s'adapter, très précisément, non seulement aux destinataires premiers de ces poèmes, mais aussi, plus largement, à l'attente du public cultivé qui en constitue le lectorat ciblé. Elle souligne ainsi l'importance du mythe qui, de façon plus inattendue, sous-tend l'architecture des préfaces des poèmes officiels dans une lecture littéraire dont les enjeux sont d'attirer l'attention aussi bien sur l'*usus* auctorial que sur la juste compréhension attendue des différents types de lecteurs. Les articles de M. J. Falcone et de J. Hernández Lobato se concentrent sur l'enjeu du mythe dans des poèmes particuliers : la première analyse tous les aspects de la réutilisation du personnage de Médée tandis que le second propose une étude métalittéraire du Phénix et de l'Aurore, symboles de la *renouatio* esthétique et culturelle proposée par Sidoine. R. Santoro montre que les allusions de Sidoine aux repas monstrueux de la mythologie prennent une dimension métapoétique pour exprimer le rapport entre l'auteur et son écriture, en particulier dans *carm.* 9. S. Santelia examine pour sa part les jeux intertextuels dans *carm.* 12, offrant ainsi au lecteur une vision des Burgondes mêlant éléments de réalité, travestissements littéraires et expérience autobiographique. A. Peltarri propose un des deux articles consacrés, dans cette partie, à la prose de Sidoine. Il étudie le réseau épistolaire liant les intellectuels contemporains : le rhéteur Sapaudus est le destinataire de la lettre 5,10 de Sidoine et de la lettre 2 du philosophe Claudien Mamert. Par l'analyse comparative de ces deux lettres, Peltarri arrive à une conclusion qui remet en question la chronologie habituelle de ces deux lettres : il pense que, selon toute vraisemblance, la lettre de

Claudien à Sapaudus est une réponse à celle que Sidoine adresse au même destinataire, et donc, que, contrairement à l'opinion défendue par les philologues précédents, elle lui est postérieure. Par ailleurs la comparaison de ces lettres pointe la divergence de jugement entre Claudien et Sidoine sur la valeur de l'éloquence contemporaine par rapport à l'éloquence classique. Dans un long article, M. Onorato revient sur un type particulier d'intertextualité sidonienne dans le *carm.* 15 : il montre l'arrière-plan philosophique de ce poème qui, outre les hypotextes poétiques d'Ovide et de Properce déjà identifiés par la critique, joue aussi avec des allusions au poème de Martianus Capella, *De nuptiis philologiae et Mercurii*, faisant ainsi de l'épithalame un lieu poétique d'échange expérimental entre différents genres. La lecture néoplatonicienne sous-jacente ainsi proposée permet de dégager deux niveaux de lecture différents adressés à deux publics : un premier niveau littéraire pour un public sensible au renouvellement de l'esthétique épithalamique et un niveau philosophique au sens crypté destiné aux amis néoplatoniciens du marié. La première partie se termine par une analyse succincte de *epist.* 8,11 : dans cette lettre adressée au rhéteur Lupus, Sidoine célèbre un autre rhéteur, Lampridius, dont il décrit la mort avec force détails. M. Zoeter pose la question de la finalité d'une telle lettre en fonction des différents cercles de lecteurs : le destinataire spécifique de la lettre à travers lequel Sidoine s'adresse à une audience plus large, ses pairs de l'aristocratie gauloise écartelés entre leur idéal de préservation de la *Romanitas* et la réalité des périls induits par la réalité sociale de l'époque. Les articles de cette première partie proposent, grâce à une analyse littéraire de l'*usus* auctorial, notamment dans sa réappropriation de l'usage des mythes traditionnels, une réflexion sur les différents types de lectures proposées par Sidoine à son public cible, l'aristocratie sénatoriale galloromaine : tout d'abord une lecture littéraire qui se déploie autour d'une érudition et d'une esthétique empreintes de la nostalgie de ces lettrés se définissant comme les derniers héritiers de la culture classique ; ensuite une lecture politique sous-jacente destinée à cette aristocratie menacée par les mutations liées à la nouvelle domination barbare ; enfin, parfois aussi une lecture plus philosophique qui propose une réflexion sur la possibilité d'une *renouatio* de cet héritage classique. La seconde partie de l'ouvrage, un peu plus courte, se concentre sur la réalité historique de la réception de l'œuvre de Sidoine à travers les siècles. Dans son introduction, A. di Stefano met en évidence les difficultés liées à l'analyse de ce *Fortleben*, laquelle doit nécessairement croiser des approches différentes : philologique à travers l'étude des étapes de la tradition manuscrite, littéraire par l'analyse des citations et liens intertextuels entre les écrivains postérieurs et Sidoine, et socioculturelle par l'examen de l'évolution intellectuelle des publics successifs. L. Furbetta s'intéresse à la présence de Sidoine dans l'œuvre d'auteurs immédiatement postérieurs : elle montre l'importance de l'héritage de Sidoine dans l'œuvre poétique et épistolaire de son neveu, Avit de Vienne. L'intertextualité entre Avit et Sidoine se mêlant souvent à d'autres intertextualités provenant des modèles classiques qui irriguent la culture de l'un et l'autre, il devient difficile de déterminer avec certitude l'influence qu'a pu exercer Sidoine sur l'évêque viennois. S. Condorelli étudie, paradoxalement, l'absence de Sidoine dans l'œuvre de Venance Fortunat : en effet, alors que la production de Venance est riche de citations et d'intertextualités renvoyant aux poètes classiques, on ne trouve ni mention explicite de Sidoine (au contraire de citations d'autres modèles tardifs qu'admire Venance) ni traces indubitables d'une intertextualité sidonienne. Toutefois, en se consacrant aux *carmina*, S. Condorelli cherche à trouver une influence possible du poète auvergnat sur le poète poitevin. Cette tâche est d'autant plus ardue qu'au maniérisme de Sidoine s'oppose la simplicité du style de Venance, marquant ainsi un point de rupture important dans le paradigme esthétique des deux poètes, lié à un changement de public : à la caste culturelle de l'aristocratie galloromaine succède le public de la cour des rois

mérovingiens dont la culture latine est plus limitée. Avec l'article de A. Di Stefano, on avance dans le temps pour s'intéresser à l'engouement des humanistes pour Sidoine : il étudie le commentaire de Sidoine fait par Pio en 1498 ; dans cette exégèse écrite à la hâte, sans organisation claire, les notes essentiellement lexicales soulignent les archaïsmes de Sidoine même si souvent Pio force la compréhension du texte qu'il essaie d'éclaircir de ses remarques. Ce commentaire, peu valorisé par la critique moderne, mérite toutefois l'attention du fait de conjectures et de remarques prosodiques intéressantes. É. Wolff étudie la notice que Pietro Crinito écrit sur Sidoine dans son *De poetis latinis* en 1505. Dans les 95 notices biographiques qui vont de Livius Andronicus à Venance Fortunat règne un certain flou chronologique puisque Crinito considère Sidoine comme le dernier poète latin (après Venance Fortunat). Dans une brève notice, l'humaniste condamne la corruption de la langue latine due à Sidoine et aux autres poètes gaulois tout en faisant d'intéressantes remarques sur le style de la prose de Sidoine, considéré comme un continuateur de Cicéron. Ce jugement est à comprendre dans le contexte de la querelle stylistique déclenchée par Politien entre les cicéroniens et les apuléens auxquels les humanistes associent habituellement Sidoine. Enfin, J. van Waarden clôt ce survol de la réception en faisant un état de la question des études sidoniennes actuelles : durant ces cinquante dernières années, l'abandon de la *Quellenforschung* pour le *New Criticism* a donné un élan nouveau à l'étude littéraire de l'antiquité tardive dont ont bénéficié les recherches sur Sidoine. Il propose ensuite une réflexion sur les directions dans lesquelles il serait possible d'orienter ces études dans l'avenir : elles pourraient, par exemple, devenir un point de départ pour revisiter le concept d'intertextualité ou amener à une réflexion sur d'autres méthodes d'analyse littéraire en lien avec les études socioculturelles. La complémentarité des deux parties de l'ouvrage en fait un excellent état de la question des études sidoniennes : l'organisation interne en deux parties donne une grande cohérence à l'ensemble des articles qui offrent un apport intéressant et neuf à la compréhension de l'œuvre de Sidoine : en mettant en avant la variété des niveaux de lecture, ces différentes analyses montrent comment l'auteur, de manière subtile, en jouant notamment sur l'intertextualité et les codes génériques hérités de la littérature classique, différencie les compétences de réception de son lectorat. On regrettera peut-être le choix de bibliographies indépendantes pour chaque article au détriment d'une bibliographie générale, qui faciliterait la recherche du lecteur et éviterait les inévitables répétitions d'ouvrages essentiels souvent référencés. Nicole HECQUET-NOTI.

R. Malcolm ERRINGTON / Isabelle MOSSONG, *Die Staatsverträge des Altertums. Vierter Band. Die Verträge der griechisch-römischen Welt von ca. 200 v.Chr. bis zum Beginn der Kaiserzeit*. Bearbeitet von R. M. E. unter redaktioneller Mitarbeit von I. M., München, C. H. Beck, 2020, 24 × 17 cm, xxii-663 p., 86 €, ISBN 978-3-406-02696-6.

C'est là le quatrième volume des traités du monde de l'antiquité gréco-romaine qui s'étendent sur une période allant d'environ 200 av. J.-C. jusqu'au début de l'époque impériale que proposent les éditions munichoises C. H. Beck. Ce quatrième volume comprend une série de traités allant du numéro 601 au numéro 816. Il a été travaillé par R. Malcolm Errington qui présente son travail dans une courte, mais instructive introduction. Une telle collection est d'autant plus importante qu'elle entend rassembler au fil du temps un *corpus* quasi-complet des traités repris tant aux œuvres littéraires qu'à la pratique à travers les documents épigraphiques disponibles et montrer ainsi que, quoi qu'aient pu en dire de nombreux auteurs souvent eux-mêmes non-historiens, il existait bel et bien une pratique du droit international, quand bien même les nations au sens moderne du terme n'étaient pas encore nées. Certes, ce défaut des nations qui interdirait

alors tout emploi justifié des termes « droit international » se révèle finalement totalement factice, car, qu'il s'agisse des différentes *poleis* grecques ou de l'état dans lequel se trouvait avant la période impériale la République romaine, ces entités politiques n'en avaient pas moins entretenu entre elles à divers niveaux des relations que l'on ne peut que qualifier d'internationales tant en matière de diplomatie, d'alliances diverses ou de traités, quitte à faire hurler d'effroi les modernistes qui s'y refusent obstinément, et donc, désormais ainsi illustrées par cette importante et fort bienvenue collection. Les quelque 215 documents qui sont proposés dans ce volume sont tous donnés dans les versions originales dont ils sont tirés, donc soit en grec, soit en latin, mais jointes à de nouvelles traductions qui en ont été faites en langue allemande. Le collecteur de cet ensemble de textes précise dans sa préface qu'il y a ici deux grands groupes de textes : le premier concerne les cités de Crète dont il ressort, à travers les traités qu'elles passent, qu'elles semblent vouloir constamment garantir leurs forces militaires par des relations contractuelles durables, la pression de Rome ne devenant plus forte qu'à partir du second siècle avant notre ère. Le second groupe concerne Rome qui, à partir de ce même second siècle av. J.-C. et cela jusqu'à la première guerre contre Mithridate, passe divers traités d'alliance avec les cités grecques, comme cela avait pu se faire avec les cités de l'Italie antérieurement, qui laissent apparaître un système de domination romaine de plus en plus présent. Ce volume présente donc ainsi divers traités d'alliance, selon certains types qui ont pu exister entre cités grecques, notamment avec reconnaissance réciproque de citoyenneté (*isopoliteia*), en formant une confédération entre cités (*sympoliteia*) ou encore en offrant des garanties aux marchands venus dans des ports étrangers (*symbola*), ainsi que quelques traités de paix tant entre cités grecques qu'entre Rome et des princes ou des cités étrangers, tel celui fait entre Marc-Antoine et Antiochos de Commagène en 38 av. J.-C. Redisons-le, c'est là un travail tout à fait remarquable qui mérite d'être mieux connu de la part des internationalistes, fussent-ils seulement attachés à la période moderne, dès lors que ces divers textes mis à leur disposition peuvent leur permettre de changer les idées préconçues qu'ils ont pu se forger sur l'antiquité en leur montrant à l'envi que ces époques anciennes avaient parfaitement su exploiter les instruments de la diplomatie qui étaient à leur disposition et qu'il existait bel et bien une vie internationale entre les différentes entités politiques existantes.

Dominique GAURIER.

María Pilar GONZÁLEZ-CONDE PUENTE, *Las provincias de Hispania en los años de Adriano*, Zaragoza, Pórtico librerías, 2019, 24 × 17 cm, 415 p., fig., ISBN 978-84-7956-185-7.

El reinado del emperador Adriano (117-138) constituye una verdadera encrucijada en la historia del Imperio Romano. La concepción de la figura del príncipe y de su relación con los súbditos adquirió una nueva forma que marcó el desarrollo del Imperio, al menos, durante los dos siglos siguientes. El *Epitome de Caesaribus* 14.11 afirma que la organización de las oficinas públicas y palatinas, así como la del ejército, se mantenía en su tiempo tal y como Adriano las diseñó, salvo por algunos cambios introducidos por Constantino. No es necesario discutir la justeza de tal apreciación. La traigo a colación para hacer ver que en la propia Antigüedad el reinado de Adriano fue considerado un momento de cambio y reorganización del Imperio. El reinado de Adriano estuvo marcado por tres grandes líneas de acción que fueron novedosas: la comunicación con los súbditos, la liberalidad hacia los súbditos y la potenciación de los instrumentos de gobierno imperial. La primera de estas líneas maestras tiene al viaje como acto fundamental de gobierno. El viaje constante por las provincias le permitió tomar la iniciativa en la relación con los habitantes de las provincias, fueran o no ciudadanos. El emperador

se convirtió en promotor del diálogo con los provinciales en lugar de esperar en Roma la llegada de las embajadas desde provincias y ciudades con sus peticiones. La segunda de las líneas maestras del reinado fue la liberalidad del emperador hacia los súbditos de las provincias. Los emperadores no habían necesitado ninguna justificación ni petición para emplear las riquezas del Imperio en engrandecer y embellecer la ciudad de Roma. En cambio, las ciudades de las provincias, para disfrutar de una parte de los beneficios del Imperio, debían hacer una petición formal al emperador por medio de una embajada. Las desgracias naturales o las crisis sociales o políticas eran los motivos de tales peticiones. Con Adriano, las ciudades de las provincias comenzaron a beneficiarse del Imperio tal y como lo había hecho hasta el momento sólo Roma. Un tercer elemento cierra el triángulo de actitudes del emperador hacia los provinciales: la reforma de los instrumentos del gobierno, de la administración. La necesidad de comunicación constante con los súbditos llevó al reforzamiento de dos servicios: los del *ab epistulis* y del *a libellis*. Las consecuencias de esta reforma de la administración, que se atestigua en el aumento gigantesco de la documentación adrianea, fueron al menos dos. Por un lado, la concentración de todo el poder en manos del emperador; por otro, la deslocalización del poder imperial. Adriano sentó las bases para que la ciudad de Roma dejara de ser, de manera efectiva, aunque no simbólica, la capital del Imperio. En palabras de Herodiano (1.6.5) para Cómodo: “Roma está allí donde se encuentre el Emperador”. González-Conde ha realizado un estudio exhaustivo de lo ocurrido durante el reinado de Adriano en Hispania. Con un despliegue de erudición envidiable, la autora ha reunido toda la información, fundamentalmente epigráfica y también arqueológica, disponible para Hispania y la ha ordenado en siete extensos capítulos con los que cubre aspectos políticos y administrativos, tanto provinciales como locales, así como ámbitos sociales y económicos. En su obra, González-Conde ha cubierto esas tres líneas del gobierno de Adriano. Obviamente, el viaje entre el año 122 y 123 por Occidente, con destino final en Hispania, es parte fundamental de su estudio. La liberalidad del emperador está presente a lo largo de todas las páginas del volumen, pero se hace especialmente visible en Itálica, muestra del modelo urbano y cívico que Adriano concibió y difundió por todo el Imperio. La abundante documentación salida de manos de la administración adrianea es, en buena medida, la razón misma de la obra. Posiblemente, para el reinado de ningún otro emperador se habría podido concebir una obra dedicada exclusivamente a las provincias hispanas. A un primer capítulo dedicado a la Península Ibérica en los planes imperiales, sobre el que volveré más tarde, sigue el titulado “La vida provincial”. Se estudian aquí los gobernadores, los legados y los procuradores de cada una de las tres provincias, para terminar con la recopilación de la información sobre los *concilia prouinciarum*. El método utilizado ha sido, fundamentalmente, el estudio prosopográfico de los gobernantes. El mismo principio metodológico ha conformado otros dos capítulos. En el capítulo 4, “Sociedad y promoción social de los Hispanos”, se hace un estudio de las carreras ecuestres y senatoriales de los hispanos organizados por provincias. En el capítulo sexto González-Conde estudia “El Ejército de Hispania”, centrado en la *Legio VII*. Analiza quiénes fueron, durante estos veinte años de reinado, los legados, los tribunos y otros mandos de la legión, así como los soldados de esta unidad. Le añade el estudio de las unidades auxiliares hispanas y los oficiales legionarios hispanos que prestaron servicio fuera de la Península. La prosopografía es un procedimiento acertado y, asimismo, limitado para el estudio del gobierno y la sociedad romanas en tiempos del Imperio. El análisis de cada uno de los individuos que desempeñaron durante algún tiempo alguna tarea de responsabilidad en los gobiernos provinciales o en el ejército puede ofrecer resultados interesantes sobre la oligarquía imperial y sobre las relaciones entre esta oligarquía y el príncipe de turno. Sin embargo, es un método incapaz de revelar tanto las tendencias en el gobierno

del Imperio como las líneas de transformación social. La prosopografía no permite reconocer las continuidades o las inconsistencias de las decisiones imperiales porque presupone que los emperadores no eran capaces de desarrollar políticas coherentes. La prosopografía de las oligarquías dirigentes es una ventana estrecha para el estudio de la sociedad romana, aún más cuando se cruza con el marco geográfico. Al fin y al cabo, el Imperio permitió la creación de lazos personales, sociales, políticos, religiosos e ideológicos por encima de las fronteras de las provincias. El Capítulo 3 está dedicado a “La Vida Local”. No se trata de un estudio sistemático de la situación de las ciudades y de otras comunidades no urbanas en las provincias hispanas, sino de un análisis concienzudo de documentos particulares que se sitúan en el reinado de Adriano. Pactos de hospitalidad, el censo de Vascones y Várdulos, el establecimiento de los límites (*trifinium*) entre las ciudades de Solia, Epora y Sacili Martiale son estudiados con especial detalle y con el buen hacer que caracteriza la obra de González-Conde. Acompañan al estudio de estos documentos de carácter político y jurídico la reunión de las dedicatorias honoríficas al emperador y la de las imágenes repartidas por las ciudades de las provincias. El caso del *trifinium* entre ciudades de la Bética merece una reseña más extensa porque refleja bien las virtudes y debilidades de la obra. Una sola inscripción habla del litigio y de la solución (*CIL* 2.2349). La frontera se estableció por sentencia del *iudex Iulius Proculus* y fue confirmada por el emperador. La discusión que plantea González-Conde gira en torno a la identificación de este *Proculus* y el significado del término *iudex*. *Proculus* fue cónsul en el 109, lo que le invalida para ser procónsul de la Bética en el gobierno de Adriano. Es evidente, entonces, que, si se trató de la misma persona, desempeñaba un mando extraordinario. La cuestión podría aclararse si se mirara a otras regiones del Imperio y a la manera que el emperador recurría a hombres ilustres para misiones extraordinarias. Los casos de *Mettius Modestus* en Asia y de *Aemilius Iuncus* en Acaya, entre otros, apuntan a una preocupación por la ordenación del territorio propia del gobierno adrianeo. Una inscripción macedónica, más explícita, podría arrojar luz sobre el *trifinium* de la Bética. Se trata del decreto de Q. Gellius Sentius Augurinus, gobernador de Macedonia (*CIL* 3.586). El gobernador dice allí que fue el propio emperador quien le ordenó conocer la disputa (*cognita causa*) entre Lammia e Hypata y que recurriera a un ingeniero imperial (*euocato Augusti mensore*) para resolver la cuestión. Delfos (J.-L. Ferrary / D. Rousset, *Un lotissement de terres à Delphes au II<sup>e</sup> siècle après J.-C.*, in *BCH* 122, 1998, p. 278-342) y las cartas imperiales vinculadas a la desecación del lago Copais ofrecen también buenos paralelos (J. H. Oliver, *Greek Constitutions of Early Roman Emperors from Inscriptions and Papyri*, Philadelphia, 1989, n° 108-118). Entender el gobierno de Adriano exige tener la vista puesta en la totalidad del Imperio. De alguna manera, los capítulos anteriores podrían haber figurado en un libro sobre otros emperadores. Sin embargo, el Capítulo 5 “La vida de las comunidades hispanas: legislación y transformaciones económicas” es, propiamente, un capítulo adrianeo. El viaje, la liberalidad imperial y la transformación de la administración del Imperio dieron como resultado una extraordinaria abundancia de regulaciones repartidas por todas las regiones. Cartas, reglamentos, rescriptos, leyes aparecen por doquier regulando aspectos de las vidas y de las actividades de los súbditos en multitud de aspectos: organización cívica, vida religiosa, uso y disfrute de los recursos naturales. Hispania es pródiga en estos documentos adrianeos y haberlos estudiado reunidos en un capítulo es un acierto. Las leyes mineras de Vipasca o la *Lex riui Hiberiensis* no son documentos locales, sino expresión de cómo la legislación imperial era capaz de recoger las prácticas locales y regionales para incluirlas y adaptarlas a un marco común. Son ellas expresión no sólo del interés de Adriano por la prosperidad de sus súbditos sino también de su modo de afrontar la enorme diversidad del Imperio. Se trata de un proceso

consciente de armonización legal del imperio, respetuoso con las costumbres locales pero capaz de integrarlas en la totalidad. Sin duda, es este esfuerzo de armonización el que está en la raíz de esta proliferación legislativa del reinado de Adriano (J. M. Cortés Copete, *Koinoi nomoi: Hadrian and the Harmonization of Local Laws*, in O. Hekster *et al.* (ed.), *The Impact of Justice on the Roman Empire*, Leiden, 2019, p. 105-121). El libro termina con el capítulo 7, el más breve de todos, dedicado a “Los testimonios religiosos”. González-Conde se enfrenta en él a la limitación del método utilizado a lo largo de toda su obra. Reconoce la autora que los testimonios posiblemente son más abundantes que aquellos que ha estudiado pero que la ausencia de datación, vinculada normalmente al poder imperial, impiden ubicarlos con certeza en los veinte años de reinado. Sin embargo, los documentos reunidos marcan claramente las tendencias religiosas del reinado: el auge de los cultos místéricos, por su capacidad de expandirse libres de ataduras locales, y la importancia del culto imperial. Sin duda, con Adriano el culto imperial avanzó hacia su conversión en uno de los soportes ideológicos de la unidad del Imperio. Si Roma estaba donde estuviera el emperador, el emperador podía estar en todas partes gracias a su condición divina. Es por eso especialmente interesante que los dos focos de la política adrianea en Hispania sean Tarraco, sede del *Aedes Augusti* más antiguo del Occidente, e Itálica, donde Adriano promovió la construcción de un gran conjunto dedicado al culto imperial en torno al impresionante templo, cuya denominación como *Traianeum* es absolutamente inadecuada. A lo largo de todo el libro late, a mi modo de ver, una tensión intelectual entre el principio conformador del libro – Hispania bajo Adriano – y los métodos utilizados. A veces, el libro parece ser una colección de todo aquello que pasó, y está documentado, en la Península Ibérica entre el 117 y el 138. Sin embargo, González-Conde acierta cuando afronta la cuestión desde Hispania, como categoría romana, tal y como hace en el capítulo primero. Hispania, como equivalente a la Iberia griega, podía ser una unidad geográfica carente de unidad cultural política. Hispania, como realidad administrativa y gubernativa romana no existía, puesto que eran tres las provincias que organizaban el territorio peninsular. Sin embargo, con Adriano podemos percibir un fenómeno extraordinario y de escala imperial: el reconocimiento por parte del poder imperial de las “personalidades”, quizás “identidades”, regionales. Las monedas con el lema *Restitutor Hispaniae*, con paralelos para otras regiones del Imperio, y la convocatoria a todos los hispanos para reunirse con el emperador en Tarraco (HA, *Hadr.* 12.4: *ominibus Hispanis uocatis*) son la prueba de esta nueva concepción del Imperio.

Juan Manuel CORTÉS COPETE.

Nikolas HÄCHLER / Beat NÄF / Peter-Andrew SCHWARZ, *Mauern gegen Migration? Spätromische Strategie, der Hochrhein-Limes und die Fortifikationen der Provinz Maxima Sequanorum – eine Auswertung der Quellenzeugnisse*, Regensburg, Schnell und Steiner, 2020, 24,5 × 17 cm, 382 p., fig., 45 €, ISBN 978-3-7954-3511-0.

Der Titel des Buches spielt auf den gesellschaftspolitischen Diskurs über das Verhalten von Einzelstaaten und Staatengemeinschaften gegenüber Flüchtlingen und Einwanderern unterschiedlichster Völkerschaften und ethnischen Gruppen an und auf ähnliche Verhaltensmuster, die es zu alle Zeiten gegeben hat. In der „Einleitung“ (S. 11-65) scheidet dies an manchen Stellen durch, eingebettet in die hier unvermittelt ineinandergreifende Mischung von Darstellungen der mit dem Band bezweckten Absichten, persönlicher Statements der Autoren und der Forschungsgeschichte des behandelten Raumes. Dieser umfasst das Gebiet der aus der Germania superior hervorgegangenen spätromischen Provinz Maxima Sequanorum (S. 10 Abb. 1). Die Forschungsgeschichte beginnt mit dem Abschnitt „Römische Mauern als historische Monumente – moderne Wahrnehmungen“

(S. 21 ff.), wobei das Erscheinungsbild der Denkmäler im Gelände dargestellt und gefordert wird, dass die „anschauliche Präsentationen archäologischer Grabungsstätten nachvollziehbar sein und die Grenzen zu mythischen Geschichtsbeschwörungen“ eingehalten (S. 23) werden sollten. Dieser Vermittlungsaspekt wird am Ende des Kapitels unter der Überschrift „Zur modernen Präsenz der spätrömischen Befestigungen“ (S. 56-65) mit Belegen konservierter Anlagen und ihrer didaktischen Ausstattung dokumentiert. Die Ausführungen „Zur Wissenschaftsgeschichte“ (S. 26 ff.) spannen den Boden von den Bemühungen humanistischer Gelehrter zur Erschließung der antiken Geschichte der Schweiz über die das Fach bis zur Gegenwart prägenden Personen. Die ideologische Ausrichtung des Forschungsgangs wird an Beispielen aufgeführt, die das schweizerische Selbstverständnis bis heute prägen. Das Buch ist nach der Einleitung in elf Hauptkapitel unterteilt, deren erste beiden die „Römische Strategie“ (S. 66-94) und „Limites, Strategie und Kriegsschauplätze in der Kaiserzeit“ (S. 95-116) behandeln. Die eingangs getroffenen Aussagen changieren zwischen philosophischen Ansätzen und Allgemeinplätzen (S. 66). Die Autoren erläutern, dass ihre Arbeit auf den als „Testimonien“ bezeichneten schriftlichen Überlieferungen antiker Quellen basiert. Im Kapitel zur Limesgeschichte orientiert einleitend wie bei fast jedem Kapitelanfang eine Zeittabelle über die wichtigsten Ereignisse. Nach Ausführungen über die Bedeutung des Limes für das Umland, werden seine Ausbauphasen angedeutet, um in dem zweiten Unterkapitel auf „Die Alemannen und die Rheingrenze“ (S. 101-103) einzugehen. Der Kriegszug Caracallas gegen die Alemannen im Jahr 213 n. Chr. findet Erwähnung, das Jahr 233 mit seinem großen Germaneneinfall nach Obergermanien und Raetien als Epocheneinschnitt gesehen, mit den bekannten Folgen für Severus Alexander. Mit Maximinus Thrax wird erstmals ein dem Ritterstand entstammender Herrscher auf den Schild gehoben, der als der Erste der Soldatenkaiser gilt, die in der Geschichtsschreibung meist übel beleumdet, dennoch tüchtige Heerführer und Reichsadministratoren waren. Die Autoren betonen das eingangs des Abschnitts über „Kaiser Gallienus und der Alemannensturm“ (S. 104-108), der zur Räumung des rechtsrheinischen obergermanischen Limesgebiet führte. An die Stelle der Zentralverwaltung trat im Westen das Gallische Sonderreich mit Postumus als erstem Regenten und der Hauptstadt Köln. Anhand archäologische Quellen, wie etwa dem Münzschatz aus der Villa von Neftenbach bei Zürich, werden die Auswirkungen ökonomischer Bedingungen auf das Geschehen an den Grenzen und in den Provinzen in dieser Zeit gezeigt, in der auch Plätze wie Breisach und Basel, das Kastelenplateau von Augusta Raurica oder der Refugien auf dem Wittnauer Horn ummauert werden. In Kapitel „Die Erneuerung des Kaisertums durch die Tetrarchie“ (S. 117-149) wird die Errichtung des neuen Systems durch Diokletian und Maximian beschrieben, deren Machtteilung im Reich und die Auseinandersetzungen zwischen Constantius und Maximian geschildert und gezeigt, wie sich die Vorgänge auf die Maxima Sequanorum auswirkten. Ein Blick auf die Überlieferung der Notitia dignitatum und die Aussagen der epigrafischen Zeugnisse lässt erkennen, dass sich bei den neuen Organisationsstrukturen Überlappungen und Dopplungen ergaben, die mit neuen Hierarchien und Zuständigkeiten einer regionalen Aufsplitterung der Macht künftig Tür und Tor öffneten. Allerdings war man sich der Bedeutung des Hoch- und Oberheingebietes für die Sicherung der Alpenregion und Norditaliens einerseits und der Abriegelung der Burgundischen Pforte und des Rhonetals andererseits bewusst, was zu den Festungsbauten des Jahres 294 n. Chr. in Oberwinterthur und Stein am Rhein und zur Stationierung der legio I Martia in Kaiseraugst geführt hat. Constantin führen die Autoren als „Revolutionär“ (S. 143) ein, der nach Erreichen der Alleinherrschaft das System von Kaiserkollegium und dynastischem Prinzip (K. Bringmann) begründete. Er war derjenige, der das Christentum als Staatsreligion legitimierte und sich der Möglichkeiten

des christlichen Monotheismus souverän bediente, indem er etwa die Fides Dei in die Fides Constantini, ja weiter in die Fides exercitum ummünzte und dem Heeresid sakralen Charakter gegenüber dem Einen Gott, damit zugleich dem Kaiser unterlegte (S. 145-147). Zu Beginn des Kapitels „Strategie, Verwaltung, Versorgung und Militär-, Provinz- und Truppenorganisation“ (S. 150-178) werden die nun obwaltenden Organisationsprinzipien treffend dargestellt und die diokletianischen und constantinischen Reformen in deren Niederschlag in verkleinerten Provinzen und der Heeres- und Verwaltungsorganisation beschrieben. Der Abschnitt „Verwaltung und Logistik“ (S. 163 f.) beschreibt die Unterteilung von zivilen und militärischen Aufgaben bei der Truppenversorgung und der Steuererhebung. Die „Folgen für das Operative“ (S. 164-175) werden durch Beschreibung der technischen Bauweisen von Befestigungen aufgezeigt. In diesen dienten germanische Truppen, was Einzelfunde militärischer Ausrüstung und Gebrauchsgegenstände zu erkennen geben (S. 173 Abb. 101). Im Abschnitt über „Das Verhältnis zu den ‚Barbaren‘“ (S. 175 f.) erfährt der Leser, wie sich germanische Verbände in das römische Heer integrieren ließen und durch Abschluss von Verträgen die friedliche Kooperation mit den Germanen jenseits der Grenze angestrebt wurde. Die von Constantin eingeführte dynastische Erneuerung der Tetrarchie konnte Bürgerkriege unter Familienmitgliedern nicht verhindern, wie die nächsten beiden Kapitel „Neue Bürgerkriege nach dem Tode Constantins: Der Silberschatz von Kaiseraugst und das Ringen um legitime Herrschaft“ (S. 179-182) und „Die Usurpation des Magnentius und das geplünderte Kaiseraugst“ (S. 183-186) zeigen. Eine Stammtafel der constantinischen Familie (S. 180 Abb. 106) veranschaulicht die Darstellung mit ihren vielen Namen, Ereignissen und Themen. An dieser Stelle wird der Silberschatz von Kaiseraugst aufgeführt. Der Ansicht, dass dessen Vergrabung im Zuge eines Alemanneneinfalles erfolgte, wird die These entgegengesetzt, es handle sich um eine im Rahmen der Auseinandersetzungen von Anhängern unterschiedlicher Herrscher erfolgte Deponierung eines kaiserlichen Donativs. Das Kapitel „Constantius II.“ (S. 187-201) bringt eine Vielzahl an Quellenausügen, die Julian und dem Hauptzeugen der Ereignisse Ammianus Marcellinus verdankt werden. Die religionspolitischen Auseinandersetzungen zwischen Orthodoxen und Arianern scheinen auf. Man erfährt, dass der Kaiser die arianische Richtung in der Kirche unterstützte und welcher Bischof dabei in die Verbannung getrieben wurde. Vorgänge, wie etwa die Beseitigung des Caesars Gallus werden angerissen. Hervorgehoben wird der Friedensschluss des Constantius II. mit den Alemannen bei Kaiseraugst im Jahr 354, in dessen Zusammenhang auch der Herrschaftssitz der Alemannenfürsten Vadomar und Gundomad auf dem Hertenberg gegenüber diesem Ort erwähnt wird, und der Feldzug gegen die Lentienser ein Jahr später an Bodensee und Rhein. Es folgt eine Liste der Heermeister und Prätorianerpräfekten unter Constantius II. und Julian. In Kapitel „Julian“ (S. 202-230) wird rückblickend darauf verwiesen, dass Constantius II. bei seiner Herrschaftsausübung gegenüber den germanischen Stämmen als „verhältnismässig breites und flexibles Instrumentarium [auf] Diplomatie, Kooperation mit den Germanen und Friedensschlüsse“ (S. 202) setzte. So wird einmal deutlich, welche Maßnahmen zu einer Integration fremder Völkerschaften in das römische Reichsgebiet ins Auge gefasst wurden: die gezielte Aufnahme in und die Beteiligung an römischen Machtstrukturen. Allerdings gerieten die Germanen dabei in die innenpolitischen Querelen, die durch die am Kaiserhof herrschenden Rivalitäten ausgelöst wurden. Die Beurteilung der Herrschaftsvorstellungen Julians sehen die Autoren von dem topologischen Bild des „guten Kaisers“ geprägt. Es zeigt sich, dass der zunächst in opportunistischer Weise dem Christengott zugewandte Herrscher zur Erreichung einer eigenständigen Position in zunehmenden Widerspruch zu Constantius II. nach dessen Tod wieder die Karte des Heidentums spielte. Die Autoren betonen: „Religionspolitik verknüpfte sich mit politischen Zielen...“

(S. 223). Die Betrachtung der trotz seiner Unterwerfung und Verbannung fortgesetzten Militärkarriere des Alemannenkönigs Vadomar im römischen Heer lässt deutlich werden, wie eng die Herrschaftseliten auf beiden Seiten miteinander verbunden waren. Das Kapitel „Valentinian und die Fortsetzung und Verfestigung der Alemannenpolitik (364-375)“ gibt erneut die Thematik „Migration und Integration“ in ihren Auswirkungen zu erkennen. War schon bei der Ausrufung des nur kurz regierenden Augustus Jovian (S. 230 f.) der Einfluss germanischer Heermeister ausschlaggebend, so stellte erst der Auftritt des „kecken Germanen“ Dagaleifus (Seeck) die Amtserhebung Valentinians I. sicher – eine Parallele zu der sechzig Jahre zuvor von dem Alemannenkönig Crocus betriebenen Thronerhebung Constantins I. Die überlieferte Rede Valentinians vom 25. Februar 364 liest sich – wie die Autoren richtig darstellen – „wie ein erster Schritt auf dem Weg zur Etablierung einer neuen Kaiserdynastie“ (S. 232, Abb. 114 Stammtafel). Die Überlieferung durch Ammian lässt es im Falle den neuen Augustus zu, die dynastischen Beweggründe seines Handelns auszuleuchten: einerseits die Erhebung seines Bruders Valens zum Mitkaiser, andererseits die Aufnahme seines Sohnes Gratian „in die kaiserliche Gemeinschaft“, wodurch das auf die Kontinuität des Kaiserhauses zielende Kinderkaisertum begründet wurde. Der Politikwechsel gegenüber den Alemannen führte jedoch zu Spannungen und kriegerischen Auseinandersetzungen mit dem Stamm. Der nun verstärkte Ausbau der Grenzfestungen am Rhein verdeutlicht das Bemühen, den gesamten Flusslauf durch Festungen und Brückenköpfe abzusichern. Die Orte, Aussehen, Architektur und Bauweise der einzelnen Anlagen, ihre durch Inschriften belegte Datierung und die in ihnen stationierten Truppen werden ausführlich beschrieben (S. 246-261). Aus Sicht dieser Quellen (vgl. die Pläne S. 249 Abb. 117; S. 252 Abb. 119) zeigt sich die Bedeutung des valentinianischen Festungsbauprogramms für die Sicherung des Hochrheins als Teil des Rhein-Ille-Donaulimes im Sinne des Buchtitels. Der Heermeister Merobaudus, ein Franke, war bei der Erhebung des vierjährigen Kinderkaisers Valentinian II. maßgebend, wie zu Beginn des Kapitels „Von Gratian zu Theodosius“ (S. 267-280) ausgeführt wird. Hintergründe der Kaisererhebung werden in ihrem Ergebnis dargestellt. Die Hunnen als Auslöser der Völkerwanderung treten erstmals auf. Der Leser wird mit den „Priszillianisten“, einer herätischen Sekte, konfrontiert. Die regionale Komponente liefern die Darstellungen der Auseinandersetzungen mit den alemannischen Lentiensern, deren Aufstand ausgelöst wurde durch die Informationen über das in den Osten abziehende Heer des Gratian. Ein Stammesmitglied, das sich als römischer Soldat auf Urlaub in seiner Heimat befand, hatte die Informationen überbracht – ein beredtes Beispiel des Heeresdienstes „über die Grenzen“ hinweg. In diesen Zusammenhang gehört die Schlacht bei Argentaria, nach neuen Forschungen der heute abgegangene Kastellort Oedenburg-Altkirch, Gemeinde Biesheim bei Colmar. Die Erhebung des Theodosius zum Mitkaiser in Sirmium, die Schlacht von Adrianopel im Jahr 378 – Untergang Gratians mit seinem Heermeister Sebastianus – führt die Darstellung wieder auf die überregionale Bühne. Die Autoren stellen dann einprägsam den zunehmenden institutionellen Einfluss der Kirche und deren Wandel von einer ideellen hin zu einer materiellen Organisation dar. Die in diesem Zusammenhang bedeutende Auseinandersetzung um die Entfernung des Victoria-Altars aus dem Senatsgebäude wird nur erwähnt und lapidar betont: „Das niceanische Christentum stieg zur Staatsreligion auf“ (S. 274). Es folgt die Ereignisbeschreibung um die Usurpation des Magnus Maximus, die erkennen lässt, dass innenpolitische Auseinandersetzungen um den Thron der westlichen Reichshälfte die „außenpolitischen“ Entscheidungen unterliefen. Die Übernahme des erfolgreichen Integrationsmodells Constantius II. wird von den Usurpatoren Eugenius und Arbogast berichtet; die in dieser Phase bestehenden strategischen Grundprobleme benannt (S. 277 f.): u. a. mangelnde Präsenz des Kaisertums in Gallien, fehlende

Loyalitäten in Kaiserhaus und Militär, folgenreiche Auswahl der Heermeister. „Als Antwort auf die Probleme der Zeit“ wird die Entstehung der *Passio Acaunensium martyrum* am Ende des Abschnitts (S. 278) behandelt. Dabei wird auf „Christusnachfolge und militia Christi“ als Schlagworte jener Zeit hingewiesen und auf die Legende der Thebäischen Legion. Hagiographischen Berichte stehen auch am Ende des letzten Kapitels „Der Fall Roms und die Folgen: Vom Kinderkaiser Honorius zu den Burgundern“ (S. 281-311) im Zusammenhang mit der Ausprägung der militia Dei, wobei jedoch unerwähnt bleibt, dass durch die sakrale Überhöhung versucht wurde, das mörderische Tun des Christen als Soldat in der Schlacht mit dem Gebot der Nächstenliebe in Einklang zu bringen. Zuvor wird in einem Parforceritt die Endphase des weströmischen Reiches dargestellt. Als bedeutend für die weitere Entwicklung wird dabei die Ansiedlung der Burgunder in der Sapaudia eingestuft, die sich gebietsmäßig etwa mit dem südlichen Teil der früheren Provinz Maxima Sequanorum deckt. Die geschichtlichen Ereignisse unter Nennung der Beteiligten sowie die räumliche Entwicklung von der Maxima Sequanorum zur Burgundia lassen sich mithilfe der Abbildung anschaulicher Karten gut nachvollziehen. In dem Endkapitel „Schluss / Ausblick“ (S. 312-316) finden die Autoren nochmals zu wortreichen Aussagen über den Begriff „Strategie“ (S. 312) und vertreten die Ansicht: „Vor allem hat der Limes der Stabilisierung und Steuerung der Migration durch Ansiedlung und Vertragspolitik gedient“ (S. 312 f.). Aus diesem Blickwinkel wird die spätrömische Maxima Sequanorum zu einer „Drehscheibe innerhalb des Imperiums und am Rande Galliens“ (S. 313). Dabei erhalten für den Übergang zum Mittelalter unter Verweis auf den Universalhistoriker Orosius die „Limesbefestigungen als Ergebnis der Taten bedeutender Kaiser [...] in spätrömischer christlicher Geschichtsauffassung [...] dann einen Sinn, wenn sie die Ausbreitung christlicher Lebensweise gefördert haben“ – und tatsächlich sind aus den Grenzorten Städte und Stätten christlichen Lebens geworden. Das „Verzeichnis der Karten und Abbildungen“ (S. 317-320), die nützliche Zusammenstellung der Quellen im Abschnitt „Wichtigste Testimonia im Überblick“ (S. 321-324) sowie die ausführliche „Bibliographie“ (S. 325-347) beschließen den Band. Will man ein Fazit des Werks ziehen, so wird man die außerordentlich umfangreiche und ausführlich mit Testimonien unterlegte Vielfalt der dargestellten Einzelheiten zu würdigen haben, die den sich gezielt mit den hier an einem Ort gebündelten Quellen der spätantiken Provinz beschäftigenden Forscher gerne zu dem Buch greifen lässt. Wenngleich die Autoren eingangs des Werks (S. 13) betonen, die Auswertung der Testimonien und ihr historischer Zusammenhang in einem „durchgehenden lesbaren Gesamttext“ bieten zu wollen, sind die Schwierigkeiten zu bemerken, die sie bei der Bändigung der Fülle an Informationen bei ihrer fortlaufenden Darstellung hatten. Dies äußert sich darin, dass zwischen den inhaltlichen Ebenen von Geschichtsschreibung, hermeneutischer Auslegung und Erläuterung der Quellen, Darstellung der archäologischen Orte und Befunde, Erwähnung prosopografischer Details und Anführen religiöser Sachverhalte sowie Mitteilungen zu politischen und gesellschaftlichen Gegebenheiten mehrfach, auch im Hinblick auf regionale und reichsweite Ereignisse und Zustände immer wieder gesprungen wird. Dem Leser wird es dadurch erschwert, einem durchgängigen Erzählfaden zu folgen. Hinzu kommt, dass er auch öfter mit Namen und Begriffen konfrontiert wird, die unvermittelt eingeführt werden und unkommentiert bleiben. Zur Einordnung der vielen Einzelheiten in den historischen Gesamtrahmen empfiehlt es sich an manchen Stellen daher, parallel zur Lektüre des Buches eine spätantike Kaisergeschichte zu lesen oder eine der vielen dem Thema „Die Römer in der Schweiz“ verpflichtete Darstellung. Überflüssig erscheinen die zu Beginn der Kapitel vorangestellten Allgemeinplätze in Form von fast „geschichtsphilosophischen Betrachtungen“ und die zahlreichen – mit Worthülsen auf Wichtigkeit pochenden – Doppelungen von bereits

Gesagtem an mehreren Stellen im Text. Dessen ungeachtet lässt sich das Werk als Handbuch verwenden, das sich durch die Menge an angeschnittenen Themen, die enorme Vielzahl an antiken Textstellen, umfangreichen Quellen- und Literaturbelegen sowie den guten Karten und Plänen in Text und Katalog aller wichtigen Fundorte des behandelten Raumes auszeichnet. Auch die Ausstattung, das Layout, die Text- und Bildgestaltung sind als besonders ansprechend zu werten. Der Titel des Buches scheint in Zeiten einer kontrovers geführten Migrationsdebatte offenbar mit Blick auf den Buchmarkt formuliert. Bei der Lektüre des Werks wird deutlich, dass das wohl im Sinne von „Mauern“ gedeutete System der Anlagen des Hoch- und Oberrheinlimes Migration nicht verhindert, sondern durch die mit ihm verbundene Aufnahme von Germanen in Heer und Verwaltung geradezu befördert hat. Am Ende stand dann die Integration auf römischem Reichsboden, die zu einem wesentlichen Ausgangspunkt eines sich späterhin entwickelnden vielfältigen Europa werden sollte.

Egon SCHALLMAYER.

Richard HILLIER, *Arator. Historia Apostolica. Translated with introduction and notes*, Liverpool, Liverpool University Press, 2020 (Translated Texts for Historians, 73), 21 × 15 cm, xiv-347 p., 29,95 €, ISBN 978-1-78962-152-5.

Après un livre remarqué sur la catéchèse baptismale dans le poème d'Arator, publié en 1993, l'auteur publie ici une traduction annotée de l'*Historia apostolica*, augmentée d'une riche introduction qui recoupe, en bien des points, celle que nous avons proposée dans notre édition de la CUF (B. Bureau / P. A. Deproost, 2017), en particulier sur la vie et l'œuvre du poète, la technique exégétique de son épopée, les sources classiques et chrétiennes du poème ou encore la dimension polémique dirigée contre les christologies hétérodoxes. Sans entrer ici dans les détails de l'argumentation, on notera cependant que Richard Hillier apporte des réflexions nouvelles et intéressantes sur des points moins connus de la biographie d'Arator, tels que, par exemple, la précoce vocation ascétique du poète ou les années de formation qui ont suivi les études d'Arator dans l'*auditorium* milanais de Deutérius. Dans un chapitre novateur et excellent sur la postérité médiévale de l'*Historia apostolica*, l'auteur exploite et prolonge les analyses et conclusions codicologiques que nous avons apportées dans notre édition, confirmant ainsi l'extraordinaire diffusion de cette œuvre tout au long du Moyen Âge nonobstant la virtuosité de son langage poétique et la complexité de ses commentaires exégétiques. L'auteur annonce que sa traduction anglaise repose sur le texte du poème et des trois lettres adventices tel que nous l'avons édité et dans l'ordre des pièces que nous avons retenu (la lettre à Vigile, les deux livres de l'*HA*, la lettre à Florian, la lettre à Parthénus), moyennant quelques modifications dans la ponctuation. En réalité, le traducteur s'éloigne de notre texte en une vingtaine d'endroits délicats où il a préféré revenir aux lectures plus consensuelles des éditions antérieures (A. P. McKinlay [CSEL 72, 1951] et A. P. Orbán [CCL 130, 2006]), en dépit du témoignage, certes parfois controversé sinon clairement fautif et donc sujet à conjectures, des manuscrits les plus anciens, moins touchés par les révisions des usages scolaires. La présentation de la traduction respecte la continuité du texte poétique, tout en incluant, dans des encadrés italiques et de petite taille, la traduction de la version longue des *tituli* qui introduisent chaque « partie » des deux livres du poème. Comme on le sait, ces résumés en prose, certainement apocryphes, posent des problèmes éditoriaux spécifiques, mais leur présence, sous des formes diverses, dans un grand nombre de manuscrits mérite une attention particulière à la fois pour l'étude de la réception du poème et pour l'histoire des versions bibliques des *Actes des apôtres* qu'ils supposent. Dans notre édition, nous avons choisi de reporter le texte critique et la traduction de ces pièces après l'ensemble poétique du dossier. La traduction anglaise, élégante, claire

et précise pour autant que je puisse en juger dans le détail, offre un texte nettement plus satisfaisant que celle de Richard J. Schrader (1987), dans la mesure où elle a profité des travaux textuels et commentaires qui se sont multipliés à propos d'Arator dans les trente dernières années. Cette traduction est accompagnée d'un important appareil de notes en bas de pages ; à côté de références bibliographiques utiles, de *realia*, de sources bibliques, classiques et patristiques, nouvelles ou déjà évoquées par ailleurs, l'auteur y justifie ses écarts par rapport à notre édition dans la CUF. Plusieurs appendices complètent l'ouvrage. L'appendice A propose la traduction de la *relatio* officielle de la récitation d'Arator devant le pape Vigile. Parmi les versions de ce texte présent dans de nombreux manuscrits, Richard Hillier a choisi de traduire une recension actuellement inédite, mais incomplète de mon point de vue, attestée par un des plus anciens témoins du dossier. Pour notre part, nous avons préféré éditer une version plus conforme à la nomenclature et au style officiels des chancelleries pontificales ou impériales, non-obstant la formule trinitaire qui l'introduit et qui est plus habituelle dans les diplômes carolingiens ; de surcroît, cette version est présente dans les deux seuls manuscrits qui attestent la totalité du dossier aratorien, en ce compris la lettre à Parthénus. L'appendice B présente cinq analyses poétiques et quelques réflexions sur la métrique d'Arator. L'appendice C compile une liste de *testimonia* médiévaux du poème et des lettres d'Arator avec la référence précise des éditions consultées. L'appendice D étudie plus précisément la présence massive d'Arator dans l'œuvre de Bède le Vénérable en contextualisant chaque citation. Les appendices E, F et G analysent respectivement l'intertextualité aratorienne dans le poème hagiographique *Vita sancti Germani* composé par Heiric d'Auxerre à la demande de Lothaire, et les références à Arator dans deux poèmes de l'époque carolingienne : le *Carmen* 21a de Sédulius Scottus et une courte élégie de 30 vers composée par un certain Jean de Fulda, inconnu par ailleurs, qui revendique la supériorité de l'*Historia apostolica* sur l'*Énéide* de Virgile. L'appendice H liste les écarts du texte traduit par l'auteur par rapport à notre édition. Après une abondante bibliographie, le lecteur découvre enfin plusieurs index : manuscrits cités dans le livre, références bibliques, références à des inscriptions, des textes légaux et conciliaires, références aux auteurs anciens non chrétiens, références aux auteurs chrétiens, index des noms propres. Au total, Richard Hillier livre ici un travail imposant, richement documenté et bienvenu dans l'érudition anglophone sur un poète dont la renommée médiévale et la complexité littéraire ne sont plus à démontrer et qui mérite donc d'être de mieux en mieux traduit et commenté pour révéler les saveurs de son propos.

Paul-Augustin DEPROOST.

Paulina KOMAR, *Eastern Wines on Western Tables: Consumption, Trade and Economy in Ancient Italy*, Leiden / Boston, E. J. Brill, 2020 (Mnemosyne Supplements, 435), 24 x 16 cm, XIV-376 p., fig., 112 €, ISBN 978-90-04-43370-0.

P. Komar's work offers a complete overview of Eastern wines in Ancient Italy, especially drawing on the examination of two main sources, namely the ancient literature and the record relating to amphoras (sherds and painted inscriptions). The book is edited by Brill, a well-positioned publishing house in the *SPI* rankings (*Scholarly Publishers Indicators in Humanities and Social Sciences*), both in the categories of History and Archaeology. The book includes 16 tables and 30 colour illustrations, most of which are graphics showing the composition of the analysed sample of amphoras. Other useful tools are the three appendices on Greek and Latin texts and authors, as well as on the typology of amphoras involved in the trade of Eastern wines. The indexes of the book give quick access to ancient sources, names, and subjects. The book is well structured

with an introduction, six chapters, and a final conclusion. The introduction (p. 1-31) summarizes historiography and the state of the art concerning the research on the main sources. It includes a synopsis of every chapter. The first and sixth chapters chronologically frame the intervening chapters, which explore different aspects of the wine economy during the Republic and Early Roman Empire. The first chapter (p. 32-75) concerns the Eastern influences on the origins of viticulture and winemaking in Italy, the beginnings of consumption, and the changes that occurred during the 5<sup>th</sup> and 4<sup>th</sup> centuries. The sixth chapter (p. 254-278), which deals with the change of the previous paradigm of the Early Roman Empire, is based on scarce literary sources and the persistence of the use of amphoras compared to that of other containers, such as barrels. In geographic terms, the situations of the *Vrbs* and Adriatic Italy are contrasted with one another. P. Komar states that the predominance of Aegean wines was replaced by that of wines coming from Cyprus, Cilicia, and Levant. The second (p. 76-127) and third (p. 128-185) chapters are dedicated to the topics of the quality and quantity of the imported wines respectively. The importation of prestigious wines for the elite during the Republican period is contrasted with the mass importation of poorer quality wine for the common people during the Imperial period. P. Komar points out the preferences of the elite and the focus of the Italian production in high quality wines, as well as the advantageous conditions of trade, generally, for the massive transportation of wine. In the third chapter, early imperial assemblages of amphoras are analysed. This involves assemblages from Rome, the Vesuvian area, *Portus* and its neighbourhood, and Adriatic Italy (see Fig. 2 in the book), the observed evidence from the *Vrbs* contrasting with that coming from other towns. The fourth and fifth chapters are dedicated to the human factor: consumers and traders respectively. In the fourth chapter (p. 186-210), the matter of the quality of wine is reassessed, highlighting the strong link between literary and archaeological sources. Literary references to the prestige of wines such as those from Thasos, Lesbos and Chios are coincident with the scarcity of related amphoras and their contexts. The Cretan, Rhodian and Coan wines, not highly regarded by ancient authors, are related to amphoras more commonly found in non-aristocratic contexts. The fifth chapter (p. 211-253) deals with the role of the wine trade in wealth and social position. The *tituli picti* from amphoras found in the Vesuvian area are particularly examined in this respect. Considerations are made regarding free Romans and local elites, Italian freedmen, free Greeks, slaves and Greeks with Roman citizenship. The conclusions of the book (p. 279-285) consist of a reflection on 'The Economics of the Wine Trade'. The author is concerned with different factors, such as nutrition and demography. Her position clearly points out the modern aspects of the Roman economy, including growth and market economy. P. Komar has chosen a considerably well-defined subject and scale for her research, concerning a relevant group of wine imports to the Italian markets. This book enables the reader to visualize a framework that delves into a complex matter. However, inevitably some questions can be raised about the author's theoretical perspective on the ancient economy, as well as about some details of her analysis of sources. Regarding the treatment of sources, P. Komar deals with the matter of the *tituli picti*, particularly those inscribed on the amphoras from the Vesuvian area. She points out the main problems arising, such as (p. 26) the fact "that *dipinti* are often poorly preserved and are largely composed of cryptic abbreviations, or they are simply incomplete, hence their interpretation sometimes resembles pure guesswork rather than scientific investigation". Later, she adds (p. 30): "*Tituli picti* on wine containers from the Eastern Mediterranean (besides Cretan) have not yet been thoroughly analysed". Two contrasting points can be made in this respect. Firstly, *tituli picti* have in fact been "thoroughly analysed" when possible, as shown by recent works that do delve into this matter (D. J. Martín-Arroyo,

*Los tituli picti gilvi de las ánforas Pompeii 8 – Crétoise 2*, in *Epigraphica* 81, 2019, p. 443-469; ΑΥΤΤΙΟC. *Epigrafía anfórica y contexto económico de un vino de la Creta romana*, in *Latomus* 79, 2020, p. 126-157). Secondly, to avoid “pure guesswork”, systematic and innovative approaches are required. This is not the case in P. Komar’s research, maybe because the focus of her work is concentrated on a very restricted set of the Vesuvian inscriptions. In this respect, Komar’s work is limited by a traditional approach that does not include a more critical and exhaustive use of databases such as the *Lexicon of Greek Personal Names* (for instance, in p. 232-238). Based on new technologies, such as network and similarity analyses, some advances have been made that can be implemented in such a type of study (D. J. Martín-Arroyo *et al.*, *The Wine Trade of Roman Crete: Construction of Onomastic and Geographical Networks*, in J. Velaza (ed.), *Insularity, Identity and Epigraphy in the Roman World*, Newcastle upon Tyne, 2017, p. 177-196; D. J. Martín-Arroyo / I. Romanowska, *Similarity Analysis in Epigraphy. Syntactic Clustering of Tituli Picti on the PO8 Amphoras*, in J. Remesal (ed.), *Production and Distribution of Food during the Roman Empire. Economic and Political Dynamics*, Barcelona, in press). As a consequence of this lack of a wider perspective, the onomastic analysis yields a multiplicity of hypotheses for every single case, almost all of them similarly plausible, and hence it is quite difficult to reach any satisfactory conclusion. A more detailed examination of archaeological contexts can be suggested, even when it is quite a challenge within the approach and scale of P. Komar’s research, for instance concerning the rest of the epigraphic record in *Pompeii*, beyond the *tituli picti* from the amphoras. Besides *Pompeii*, the other researched Italian contexts of amphoras in P. Komar’s book should be thoroughly examined, paying more attention to quantitative aspects, and considering statistical methods to overcome the bias generated by the different sizes of the samples. Finally, regarding the contribution of this book to the theoretical framework of the wine research, some caution should be taken even if one can agree with some of the conclusions reached. For example, the author probably links too tightly differences in transportation and trade patterns between the Early Empire and Late Antiquity, maybe because of the excessive weight given to the results of the analyses carried out with the help of *ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World* (p. 176-179, 270-271, 283). The *ORBIS Model* is a powerful tool to enhance our possibilities of understanding the Roman trade, but maybe a deeper examination of its accuracy and a more detailed display of the results would be required. More generally, while it is sensible to make our assumptions explicit concerning the Roman economy, we must be cautious in examining the evidence that supports or refutes those assumptions. To sum up, despite the objections raised to P. Komar’s work, this multifaceted study can be considered a useful tool to understand the available evidence in relation to Eastern wines and to encourage new research in connection with major questions about the Roman economy.

Daniel J. MARTÍN-ARROYO SÁNCHEZ.

Alice KÖNIG / Rebecca LANGLANDS / James UDEN, *Literature and Culture in the Roman Empire, 96-235: Cross-Cultural Interactions*, Cambridge, Cambridge University Press, 2020, 23,5 × 15,5 cm, XVIII-407 p., fig., 90 €, ISBN 978-1-108-49393-2.

Le deuxième siècle de notre ère, qui fut fort long (on peut le faire débiter en 96, avec l’avènement de Nerva, et finir en 235, lors de l’assassinat de Sévère Alexandre, c’est-à-dire deux dynasties d’empereurs romains, les Antonins et les Sévères), constitue une période d’une richesse exceptionnelle, en particulier dans les domaines religieux et littéraire. Malgré cette importance, peu d’ouvrages tentent de rechercher les fils conducteurs sous-tendant les différents courants religieux et culturels qui traversent l’Empire durant

cette période. Aucune étude n'a exploré les méthodologies nécessaires pour suivre à la piste les interactions entre les divers groupes linguistiques et culturels. Le règne de Trajan vit l'extension maximale de l'Empire, ce qui favorisa les contacts entre soldats et citoyens avec des cultures et des communautés situées au-delà des frontières de l'Empire. En même temps, des interactions et des tensions à l'intérieur même de provinces bien établies continuèrent de se développer : tension entre les premières communautés chrétiennes et d'autres groupes sociaux, conflits entre populations juives, grecques et romaines. La dynastie antonine correspond à une période de stabilité politique, de paix relative et de prospérité à l'intérieur de l'Empire, au moins jusqu'au règne de Commode. L'époque des Sévères vit un développement plus intense du christianisme, qui devint une force reconnue dans la sphère religieuse, sociale et intellectuelle. Un phénomène très caractéristique de cette époque est la tendance de beaucoup d'auteurs à écrire tant en grec qu'en latin pour marquer leur origine provinciale et pour souligner leur identité gréco-romaine : Fronton se définit comme Libyen, Appien comme Égyptien et Lucien comme Syrien. Dans le présent ouvrage, le voyage se déroule à travers un large éventail de perspectives et de paradigmes : chronologiques, géographiques, culturels et méthodologiques. Après une introduction qui décrit clairement le cadre dans lequel les interactions prennent place, la première partie (*Refiguring Roman and Greek Interactions*) s'ouvre avec la contribution de Myles Lavan (*Beyond Romans and Others: Identities in the Long Second Century*), qui étudie la dénomination « Romain » en tant que marqueur d'identité à l'époque impériale, comme l'avait été le terme « Hellène » au cours des siècles précédents. Le label « Romain » n'est peut-être pas aussi important aux yeux des anciens que nous le disons aujourd'hui pour la compréhension de la complexité du II<sup>e</sup> s. James Uden (*The Noise-Lovers: Cultures of Speech and Sound in Second-Century Rome*) montre comment les locuteurs de grec et de latin ont utilisé l'idée du son du discours – l'aspect le plus éphémère de la communication – comme moyen d'inclusion ou d'exclusion. Il compare la manière dont deux auteurs, l'orateur chrétien syrien Tatien et le rhéteur latin Fronton, affichent une conscience de soi semblable au sujet du discours, même si leurs idées linguistiques sont configurées plutôt différemment. Rebecca Langlands (*Plutarch and Roman Exemplary Ethics: Cultural Interactions*) étudie le programme éthique de Plutarque. Le traité *Comment s'apercevoir qu'on progresse dans la vertu* (Πῶς ἂν τις ἀσθοιτο ἑαυτοῦ προκόπτοντος ἐπ' ἀρετῇ – *Quomodo quis suos in uirtute sentiat profectus*), *Moralia* 75 A – 86 A, qui est un texte de vive polémique anti-stoïcienne, se révèle être un nœud d'interactions culturelles. En particulier, le traitement par Plutarque de l'idée de *mimesis* synthétise un modèle platonicien traditionnel avec les structures éthiques des *exempla* romains, avec lesquels Plutarque devait être familier à travers ses relations quotidiennes avec ses contemporains romains. Ainsi, sous la pression de l'éthique pratique romaine, les concepts grecs de *mimesis* et de *zelos* ont connu des adaptations. Cette contribution illustre un thème central dans ce volume, à savoir la manière dont des idées et des usages de la langue peuvent être clarifiés en les regardant à travers le prisme d'une autre culture. Le chapitre de Dana Fields (*Patronage, Cultural Difference and Literary Interactivity: The Case of Pliny and Plutarch*) s'intéresse à la représentation du patronage chez Plutarque et chez Pline le Jeune et explore la manière dont la réponse de chacun de ces deux auteurs à cette réalité sociale a été façonnée par la tradition littéraire particulière à laquelle ils prennent part. Pour ces deux auteurs, la littérature grecque (en particulier Homère) et les structures sociales romaines sont des thèmes importants. Adam M. Kemezis (*The Romance of Republican History: Narrative Tension and Resolution in Florus, Appian and Chariton*) compare comment deux auteurs de l'époque des Antonins, Florus et Appien, traitent les mêmes matériaux historiques, à savoir l'histoire de la République romaine. Bien que l'un écrive en latin et

l'autre en grec et qu'ils aient des fondements idéologiques et rhétoriques très différents, leur approche du passé est fort semblable et est spécifique à l'époque durant laquelle ils écrivent en partageant des liens linguistiques et culturels. En outre, ces œuvres ont des points communs inattendus avec une autre forme littéraire contemporaine, à savoir le roman, un genre littéraire qui trouve des échos à la fois auprès d'un public grec et romain. Des caractéristiques structurelles communes peuvent être décelées avec le roman de Chariton, *Chairéas et Callirhoé*, publié à la fin du I<sup>er</sup> s. ou au début du II<sup>e</sup> s. Pour terminer cette partie, Alice König (*Tactical Interactions: Dialogues between Greece and Rome in the Military Manuals of Aelian and Arrian*) compare deux écrivains grecs, Élien le Tacticien et Arrien de Nicomédie, qui, traitant le même sujet, la stratégie militaire, engagent un dialogue avec les mêmes traditions de la théorie et la pratique militaires romaines, mais interagissent avec les textes latins d'une manière différente. Élien, qui compose ses *Taktika* sous Trajan, opère une nette distinction entre « nous » (Grecs) et « vous » (Romains) et renforce la dichotomie stéréotypée « théorie grecque » vs. « pratique romaine ». En revanche, l'*Art tactique* d'Arrien, composé sous Hadrien, souligne la continuité entre les traditions grecque et romaine de la théorie et de la pratique militaires. L'ouvrage d'Arrien, qui apparaît comme un pont entre deux cultures, provoque une transformation de chacune d'entre elles. La première contribution de la deuxième partie du volume (*Imperial Infrastructure: Documents and Monuments*), est due à Kelly E. Shannon-Henderson : *Constructing a New Imperial Paradoxography: Phlegon of Tralles and His Sources*. Elle porte sur un auteur qui, tout en évitant de reconnaître toute influence de textes romains, est clairement influencé par des sources littéraires latines et par la culture contemporaine de la bureaucratie impériale : il s'agit de l'affranchi d'Hadrien Phlégon de Tralles, auteur d'une chronique en langue grecque, divisée en olympiades, dont il ne reste que quelques chapitres, et de deux ouvrages, l'un sur la longévité et l'autre sur les phénomènes surnaturels. Ce dernier reflète une fascination des Romains de l'époque pour les *paradoxa* humains. Cette tendance donne à cette œuvre une place à part dans la tradition paradoxographique grecque, car Phlégon pratique l'autopsie et met en évidence des *mirabilia* que le lecteur peut encore observer. L'étude de Laura Salah Nasrallah (*A Formation of a Christian Archive? The Case of Justin Martyr and an Imperial Rescript*) porte sur Justin Martyr, lequel a préservé un rescrit d'Hadrien sur le traitement des chrétiens devant les tribunaux en appendice à ce que l'on appelle aujourd'hui la *Première Apologie* (chap. 68). Le sujet est moins l'authenticité de ce texte que les stratégies déployées par Justin pour le faire apparaître comme authentique et comme faisant partie de son projet de création d'une archive chrétienne. Le rescrit, adressé à Minucius Gaius Fundanus, proconsul d'Asie, est précédé par une courte introduction où Justin explique pourquoi il ajoute ce document. Le rescrit d'Hadrien trahit la volonté de l'empereur de faire respecter, dans les procès engagés contre les chrétiens, les formes de la procédure accusatoire romaine. La visibilité et la matérialité des documents d'archive au sein de l'espace urbain et de la vie quotidienne des auteurs et des lecteurs sont illustrées par le « mur des archives » du théâtre d'Aphrodisias, lequel comporte des décrets, des lettres, des copies de sources et des lois, datant de différentes périodes, relatifs au statut de la ville sous l'Empire. Ce « mur des archives » témoigne du souci de publicité entretenu pendant des siècles et de l'importance de la dimension visuelle pour rendre le message puissant. La présence matérielle et la signification culturelle des documents impériaux ainsi que leur influence sur la production littéraire sont aussi au cœur de la contribution de Tom Geue (*Keeping / Losing Records, Keeping / Losing Faith: Suetonius and Justin Do the Document*), qui compare l'utilisation des documents officiels par Suétone avec celui que nous trouvons dans les écrits de Justin Martyr. Ces deux auteurs placent les documents officiels en opposition à la

tradition orale et montrent l'un et l'autre que le document écrit est inférieur à l'oral. Geue avance une nouvelle explication convaincante de l'utilisation décroissante que fait Suétone des preuves documentaires tout au long de ses *Vies*. Cette attitude représenterait une crise de confiance dans le document durant le II<sup>e</sup> s., laquelle aurait pour source la prise de conscience progressive qu'il ne s'agit pas d'une forme fiable de preuve, d'autant plus susceptible de faux que l'envahissement de la bureaucratie la place de plus en plus loin de l'empereur. J. Albert Harrill (*Shaping Buildings into Stories: Architectural Ekphrasis and the Epistle to the Ephesians in Roman Literary Culture*) explore la manière dont le premier christianisme est entré en interaction avec l'environnement matériel comme une expression du pouvoir romain et examine l'influence que les écrits romains sur l'architecture ont pu avoir sur l'expression de la pensée chrétienne. On peut par ce moyen résoudre une énigme dans la lettre aux Éphésiens : la métaphore du « Corpus du Christ » utilisée pour décrire l'*ekklesia*, avec son étrange mélange de motifs biologiques et architecturaux, comparable à celui que l'on trouve dans le projet de Vitruve. Cette métaphore réutilise une puissante imagerie impériale pour forger une idéologie chrétienne dans des termes qui résonnent auprès des lecteurs contemporains. C'est dans une perspective différente que Christopher Siwicky (*Architectural Criticism in the Roman World and the Limits of Literary Interaction*) explore l'interaction entre littérature et environnement architectural. Il constate que, malgré la floraison de constructions durant cette période, les auteurs écrivant en latin décrivent peu la manière dont les bâtiments se présentent réellement dans le détail, tandis que des auteurs écrivant en grec le font. Ce constat refléterait moins un manque d'intérêt de la part des auteurs latins pour les détails architecturaux qu'une volonté délibérée d'éviter une pratique qui, dans un environnement romain, apparaît comme indigne et étrangère, adaptée seulement pour des étrangers comme les Grecs ou les Égyptiens. La dernière contribution de cette section (*Dying for Justice: Narratives of Roman Judicial Authority in the High Empire*), due à Caillan Davenport, explore comment un schéma narratif commun durant cette période – le procès en justice – est repris et développé dans trois contextes littéraires différents : les *Acta Alexandrinorum* de Grecs à Alexandrie, la littérature chrétienne primitive et la littérature juive. La relation d'un procès représente l'imposition du contrôle impérial à travers l'Empire et, comme les rescrits et d'autres procédures de la bureaucratie, le procès en justice constitue l'exécution du pouvoir de l'empereur, car il affecte la vie des individus. Les *acta* grecs et chrétiens écrits à Alexandrie seraient influencés par des récits de martyre juifs qui ont longtemps circulé sous forme orale avant de connaître une version écrite. Ces récits oraux ont utilisé la forme du procès à la fois pour s'authentifier eux-mêmes et pour contester l'autorité romaine. La troisième partie du volume (*Cultural Translation and Transformation*) envisage les moyens par lesquels les groupes ethniques et religieux éloignés du centre du pouvoir romain se définissaient, en relation avec Rome et avec d'autres groupes ethniques. Nathanael Andrade (*Bardaisan's Disciples and Ethnographic Knowledge in the Roman Empire*) étudie deux fragments conservés par Porphyre des écrits de Bardesane d'Édesse (Bar Daisan), dit « le Babylonien », philosophe et poète chrétien de Syrie (154-222) auteur du *Livre des Lois des Pays*. Dans le fragment 7 du traité *Sur le Styx*, conservé grâce à Stobée (I, 3, 56), Porphyre cite deux passages tirés de Bardesane, qui aurait eu un contact avec la mission indienne de Dandamis (?) se rendant en ambassade à Émèse, vers 220, auprès de l'empereur Antonius Elagabalus (218-222). Dans le *De Abstinencia* (IV, 17-18), Porphyre consacre une longue notice à la philosophie de ceux que les Grecs nommaient « gymnosophistes », dont il vante l'ascétisme, le végétarisme et l'organisation sociale et politique fondée sur une répartition des tâches entre castes. On remarque que les détails relatifs aux Indiens dans la présentation de Bardesane sont très semblables à ceux que l'on trouve dans des textes grecs

antérieurs. Il est donc probable que les auteurs mésopotamiens aient tiré leurs idées sur l'Inde de la tradition gréco-romaine plutôt que de la tradition orale orientale, comme ils le prétendent. Bardesane et ses disciples auraient interagi avec la tradition gréco-romaine non à travers des contacts textuels directs, mais par le biais d'une tradition ethnographique diffusée dans la culture orale. Johannes Haubold (*Chaldean Interactions*) examine la dynamique d'interaction entre les traditions littéraires chaldéennes et gréco-latines. Il montre que la littérature chaldéenne durant cette période s'approprie le langage et les idées platoniciennes pour remodeler la philosophie chaldéenne selon les tendances philosophiques de l'époque des Antonins. Steven D. Smith (*Gilgames in Rome: Aelian NA 12.21*) explore les interactions entre la Mésopotamie et la culture gréco-romaine à travers une analyse du mythe mésopotamien de Gilgames (Gilgamesh) et son intégration dans la *Personnalité des animaux* d'Élien (XII, 21). L'histoire de l'enfant Gilgamesh sauvé par un aigle illustre le principe selon lequel les animaux auraient une affection naturelle pour les êtres humains. Mais on peut trouver d'autres raisons qui ont poussé Élien à insérer cette histoire orientale dans son œuvre. Élien aurait adapté ce mythe mésopotamien sous une forme gréco-romaine comme une nouvelle version du mythe de Persée, à travers la mention d'Acrisios, le grand-père de Persée. La convergence des histoires de Gilgames et de Persée implique que le premier récit peut être à l'origine du second. C'est le mythe grec qui, en définitive, est secondaire. Le volume se termine par un *Afterword* dû à Natalie B. Dohrmann : *Not There: Empire, Intertextuality, and Absence*. Ce chapitre illustre les difficultés que représente l'intégration d'une discussion sur l'activité littéraire juive du deuxième siècle dans le cadre d'une étude des autres communautés littéraires contemporaines autour de l'Empire. Le volume tient certainement ses promesses en montrant la richesse et la complexité de ce long deuxième siècle, caractérisé par un important brassage de cultures et d'idées. Bruno ROCHETTE.

Hermann KRÜSSEL, *Napoleo Latinitate vestitus. Napoleon Bonaparte in lateinischen Dichtungen vom Ende des 18. Jahrhunderts bis zum Beginn des 20. Jahrhunderts. Band III: Vom Frieden von Tilsit bis zu Marie-Louises Schwangerschaft (1807-1811)*, Hildesheim / Zürich / New York, G. Olms, 2020 (Noctes Neolatinae. Neo-Latin Texts and Studies, 37), 21,5 × 15 cm, XII-621 p., fig., 98 €, ISBN 978-3-487-15880-8.

Ce volume est le troisième d'une série consacrée à l'édition commentée et à la traduction allemande de poèmes latins prenant Napoléon pour objet. Il s'intéresse avant tout à la période allant de la signature de la paix de Tilsit (7 et 9 juillet 1807) à la grossesse de Marie-Louise (1810-1811), mais édite également deux poèmes antérieurs à cette période qui, à eux seuls, occupent un bon quart de l'ouvrage : une traduction latine que Francesco Bottazzi a donnée en 1807 d'un poème italien de Vincenzo Monti, et une prosopopée publiée par Pierre Crouzet en 1806 qui fait dialoguer Charlemagne et le sénateur Tronchet au sujet de « l'état actuel de la France » et du « rétablissement de l'Université ». Le travail effectué par Hermann Krüssel ne manque pas d'impressionner. Au total, 52 textes, plus de 5500 vers, mis à la disposition des historiens de la période et des spécialistes de la littérature néo-latine. Ces textes proviennent de 19 bibliothèques et fonds d'archives disséminés entre l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Italie, le Royaume-Uni, la France et l'Autriche. Ils sont précédés d'une biographie de leur auteur, d'une mise en contexte et d'autres indications variées. Ils sont édités, traduits en allemand dans la métrique de l'original et accompagnés de précieux et abondants commentaires philologiques. « Work in progress » (ou, comme l'écrit l'auteur, « Werk in statu procedendi »), le projet s'est élargi depuis 2011, année de parution du premier volume : H. Krüssel dit avoir désormais à sa disposition environ 30000 vers latins, ce qui laisse

espérer encore quelques volumes. L'ouvrage est agrémenté d'illustrations et pourvu d'un *index nominum*. On notera la variété des textes édités : une épopée ossianesque, différents types d'odes, des inscriptions, des poèmes de circonstance, mais aussi des textes plus ludiques tels que des acrostiches (l'un d'entre eux combinant acrostiche, mésostiche et téléstiche), des logoglyphes, des chronogrammes, des poèmes macaroniques ou encore un centon. À côté des traditionnels hexamètres, distiques élégiaques, strophes alcaïques, strophes asclépiades A et strophes sapphiques, on trouve aussi un poème composé en trimètres iambiques et un autre en *Vierheber* (vers à quatre accents) trochaïques, dans lequel les vers pairs sont catalectiques. La longueur des textes varie considérablement elle aussi, dans des proportions qui vont du simple distique au poème de 1747 vers. H. Krüssel réussit avec brio le pari de donner des traductions précises et fidèles à la lettre des originaux tout en imitant la métrique latine. On y perd, certes, la concision et les sonorités du latin, de même que la perception de la longueur syllabique ; mais l'utilisation des mètres antiques en langue allemande a le mérite de donner au lecteur peu familier du latin une idée de la structure du texte original, qui échappe d'ordinaire aux apprentis latinistes francophones, contraints de dénombrer tant bien que mal syllabes longues et syllabes brèves sans pouvoir « sentir » leur organisation. On pourra déplorer que l'auteur ne maîtrise pas le français aussi bien que le latin (les erreurs sont assez nombreuses dans les titres et extraits recopiés du français), et s'étonner de l'absence de traduction et de notes – laissée sans justification – pour deux des trois poèmes macaroniques de Michele Caffi (p. 270-274). L'ensemble du travail n'en est pas moins remarquable. Il constitue une nouvelle étape dans la redécouverte des usages du latin au XIX<sup>e</sup> siècle, encore largement méconnus des chercheurs. Espérons que le travail pourra être mené à son terme et inspirer des recherches sur la latinité des derniers siècles.

Christophe BERTIAU.

Umberto LAFFI, *Nuovi studi di storia romana e di diritto*. Con una nota di lettura di Luigi CAPOGROSSI COLOGNESI, Napoli, Jovene, 2020 (Antiqua, 109), 24 × 16,5 cm, xxx-397 p., 45 €, ISBN 978-88-243-2637-7.

Umberto Laffi est un éminent historien italien qui, durant de nombreuses années, a enseigné l'histoire romaine, l'histoire grecque et l'épigraphie latine à l'université de Pise. Pour cet auteur, la recherche historique est étroitement liée à la philologie, au même titre que l'histoire de Rome est indissociable du droit romain. Dans le même temps, il exploite avec une maîtrise remarquable tous les documents historiques disponibles, entre autres les sources épigraphiques, papyrologiques et numismatiques. Son centre d'intérêt principal est l'organisation politico-administrative de l'État romain, thématique ressortissant à la sphère du droit public romain. *Homo unius libri*, tel le présente Luigi Capogrossi Colognesi, dans la belle note de lecture qui tient lieu de préface à l'ouvrage, parce qu'il lit dans la totalité du parcours scientifique de Laffi « un ensemble de variations particulières et savantes sur le grand thème tracé par Mommsen dans le troisième volume de son *Staatsrecht* ». Faisant suite aux *Studi* (2001 ; voir *Latomus* 63, 2004, p. 259) et à *Colonie e municipi nello stato romano* (2007), et dans le même esprit, ces *Nuovi studi* colligent des textes jusqu'ici publiés de manière éparse entre 2006 et 2019, soit onze études, auxquelles s'ajoutent quatre recensions et deux portraits de maîtres disparus (Emilio Gabba et Albino Garzetti). Mais, au contraire de la méthode des sections thématiques utilisée pour les *Studi*, les *Nuovi Studi* sont présentés dans l'ordre chronologique de leur publication, ce qui permet de suivre l'évolution de la pensée scientifique de l'auteur et également d'éviter l'épineux problème de répartir en sections thématiques des contributions dont les interactions sont patentées. La concession de

privilèges fiscaux aux enseignants, sophistes et médecins (savante analyse d'un texte épigraphique particulièrement difficile, assortie de 8 pages d'illustration), l'administration de la justice dans les provinces, les lois agraires et coloniales, les magistratures locales, les compétences du sénat et des assemblées populaires en matière de politique extérieure, les expulsions de la ville de Rome d'émigrés latins et italiques, les flux migratoires italiques et latins, l'acquisition de la citoyenneté romaine, la perte de cette dernière, les procédures utilisées pour fonder une colonie, les clauses d'autoprotection et d'autolimitation contenues dans certains sénatus-consultes, tels sont les divers sujets traités dans les études reproduites ici de manière anastatique, à une unique petite rectification près. Index des sources (manuscrites, épigraphiques et papyrologiques, numismatiques), des noms (personnes et lieux) et des termes (latins et grecs) complètent utilement l'ouvrage.

Huguette JONES.

Marie LEDENTU / Romain LORIOL (ed.), *Penser en listes dans les mondes grec et romain*, Bordeaux, Ausonius, 2020 (Scripta Antiqua, 122), 24 × 17 cm, 332 p., fig., 25 €, ISBN 978-2-35613-323-6.

Dans leur avant-propos, les éditeurs du volume précisent que si l'intérêt porté à la liste n'est pas nouveau, le projet de recherche mené depuis 2015 à Lyon, et qui trouve ici son aboutissement, a tenté de valoriser une double approche : « une approche par la structure » et une approche « épistémologique » dont témoigne le titre de l'ouvrage. Ils prennent la précaution de rappeler la difficulté d'organiser de façon non artificielle les dix-sept contributions réunies dans le volume (voir le sommaire en ligne : <[https://www.academia.edu/41594376/Penser\\_en\\_listes\\_dans\\_les\\_mondes\\_grec\\_et\\_romain](https://www.academia.edu/41594376/Penser_en_listes_dans_les_mondes_grec_et_romain)>) : si dans leur présentation ils parviennent, en effet, non sans talent, à nous diriger dans le labyrinthe d'études de textes appartenant aux époques et aux domaines les plus variés (littérature, philosophie, histoire, religion, grammaire, géographie), la composition du volume n'échappe pas néanmoins à une certaine « artificialité », dont témoigne la disparition, dans le cours de l'ouvrage, des trois chapitres distincts annoncés. Dans un article liminaire (« La liste comme forme-savoir. Ou comment lire une liste antique »), Romain Loriol relève avec brio un défi courageux : dégager, dans les méandres de la diversité des listes écrites ou orales, les caractéristiques de la « forme-liste » et mettre en évidence ses rapports complexes et multiformes avec l'*épistémé* des Anciens. Après avoir examiné les « potentialités de la liste antique », il livre des pistes de réflexion sur « comment lire une liste antique ? » : pour ce faire, il passe en revue différents critères permettant de définir la liste comme une séquence d'éléments discontinue, dotée d'une certaine homogénéité, qui entretient un rapport d'hétérogénéité formelle avec son environnement. Il examine ensuite la structure de la liste, dans son double aspect unificateur (un regroupement d'items semblables) et différenciateur (incongruité d'un item, logique combinatoire). Viennent ensuite les questions de l'ordre suivi par une liste (alphabétique vs spatial ou visuel), de sa dynamique (clôture vs allongement), de sa « raison » mémorielle, cognitive ou ontologique fondée sur le rendu de la multiplicité des choses, des interprétations, des situations dont peuvent rendre compte les concepts de *poikilia*, ou de *uarietas*, mais aussi de mosaïque ou de puzzle. Ce tour d'horizon riche et stimulant aurait encore gagné en épaisseur à mettre en relation la structure combinatoire des listes avec le concept d'*harmonia*, qui constitue pour les Anciens l'une des clefs des diverses pratiques répertoriées par l'auteur (voir en particulier A. G. Wersinger, *La Sphère et l'intervalle. Le schème de l'harmonie dans la pensée des anciens Grecs d'Homère à Platon*, Grenoble, 2008, où l'on trouve aussi une étude des listes particulières que sont les *sustoikhiaî*). Certaines contributions se concentrent sur des exemples précis d'organisation / manipulation d'une liste

afin d'en comprendre le fonctionnement : la portée politique du choix d'Horace d'intégrer la figure du Prince dans les listes de héros qu'il emprunte à Cicéron (Maryse Schilling), comment Sédulius réorganise les récits de miracles évangéliques dans une « composition catéchétique » (Bruno Bureau), ou encore pourquoi les anachronismes relevés dans les Régionnaires contribuent à la fonction de ces listes qui est de « faire l'éloge de Rome plus que de l'administrer » (Clément Chillet). Mais s'interroger sur ce fonctionnement des listes implique déjà, comme le remarque Bruno Bureau, « l'idée d'une multiplicité des régimes de lecture auxquels peut être soumis le texte », et l'organisation du volume montre ici ses limites comme le confirme la contribution de Pascale Brillet-Dubois dont l'impact se mesurerait mieux encore en regard des contributions regroupées en fin de volume autour du problème de la réception. Dans une étude très serrée, en effet, l'autrice montre comment Euripide, dans la *parodos* des *Troyennes*, exploite le modèle pindarique du catalogue de lieux pour s'adresser aux spectateurs athéniens à la veille de l'expédition de Sicile : les spectateurs sont poussés à « s'identifier, dans le drame, à la fois à Troie et à ses vainqueurs (...), amenés à comprendre la leçon des Troyennes : la roue tourne ». Comme l'avait brillamment montré Nicole Loraux (dont les analyses dans *La Voix endeuillée*, Paris, 1999, auraient pu être utilement convoquées ici par l'autrice, en particulier les pages consacrées précisément à la multiple réception des parties chorales), c'est l'identification qui permet aux spectateurs athéniens, s'ils sont attentifs et de bonne foi, de comprendre qu'à la fonction dramatique de cette liste dont l'étrangeté n'est qu'apparente, s'ajoute une mise en garde contre *l'hubris* qui risque de conduire Athènes au désastre. Cette implication active du récepteur des listes est particulièrement bien mise en évidence aussi par Maud Pfaff-Reydellet dans son étude consacrée aux listes d'Ovide : ces listes, dont on a souvent pu dire qu'elles fonctionnaient comme des labyrinthes où se perd le lecteur, l'autrice propose de les lire comme des « parcours d'investigation » dont l'orientation est décelable pour qui prend la peine de « s'engager dans ce parcours interprétatif ». À partir d'une étude minutieuse de trois exemples (liste d'étiologies des *Parilia*, liste des surnoms honorifiques dans la séquence des *Fastes* consacrée au nom d'Auguste, et liste de listes du discours de Pythagore dans les *Métamorphoses*), elle montre comment assembler les éléments foisonnants qui se présentent pour le récepteur comme une sorte de puzzle dont il doit co-construire le sens. L'œuvre d'Ovide se prêtant parfaitement à l'étude des listes, deux autres contributions lui sont consacrées. Hélène Vial renouvelle la lecture de la liste des tortures dans le *Contre Ibis* en montrant de façon convaincante comment cette liste « boule de neige » constitue une « mosaïque d'énigmes » qui déroute le lecteur par son caractère à la fois cérébral et outrancier et qu'il faut comprendre cet « atroce catalogue » de châtements comme l'exécution d'une « justice poétique immanente » inventée par le poète pour calmer sa colère contre son adversaire : au terme de son analyse, l'autrice a ainsi pu montrer que cette liste (qu'elle appelle aussi indifféremment « inventaire » ou « catalogue » sans jamais justifier ses choix) souvent décriée par la critique ovidienne réalise en réalité à merveille le projet d'Ovide de raconter en « accéléré » (d'où sa traduction de *subito libello* par « ce petit livre précipité », malheureusement abandonnée p. 166 où réapparaît la traduction de Jacques André, pourtant jugée impropre à la p. 163 : « un petit livre impromptu »...) un « parcours de poète et d'homme » et de vaincre la douleur grâce au pouvoir cathartique de la poésie. De son côté Anne Maugier-Sinha compare, pour en réhabiliter et en interroger la dimension épique, des catalogues d'animaux présents dans les *Métamorphoses* d'Ovide et le *Bellum Ciuile* de Lucain. Si les analyses de détail sont souvent intéressantes, la conclusion proposée sur les « potentialités non-épiques » des catalogues (« dire l'éclatement et non plus l'unité ») n'est guère convaincante : car dans l'épopée homérique les animaux sont volontiers présentés

comme miroirs des guerriers, et la forme catalogale est loin d'y être signe d'unité ou d'ordre (voir S. Perceau, *La Parole vive. Communiquer en catalogue dans l'épopée homérique*, Louvain / Paris / Dudley, 2002). L'étude de la réception des listes s'avère donc inséparable de celle de leurs fonctions dont divers aspects sont ici explorés dans les contextes les plus variés. D'abord est questionné l'usage pédagogique de la liste, par exemple chez Donat qui fait des listes grammaticales à la fois des « outils terminologiques incontournables » fondés sur la mémorisation et des « modèles analogiques » propédeutiques (Christian Nicolas), chez Quintilien qui transforme les listes des auteurs et des œuvres fondamentales transmises par la tradition en un argumentaire destiné à améliorer la formation des futurs orateurs (Amedeo Raschieri) ou dans les listes de géographie associées à la mise en carte de l'espace (Delphine Acolat). Mathilde Cambron-Goulet rapproche l'*Éthique à Nicomaque* où figure une liste de vertus (grammaticalement caractérisée par une série de nominatifs, p. 133) et l'*Éthique à Eudème* (où l'on trouve un tableau suivi d'une liste brève et désordonnée, p. 135) pour montrer que la liste possède une finalité heuristique (identifier les « indicibles »), pédagogique et protreptique (persuader par l'accumulation des exemples, de la justesse de la théorie des médiétés, p. 134-135), et pragmatique (comme instrument de travail sur soi). Mais son usage des mots *catalogue* (illustré chez Aristote, p. 131, par la liste de citoyens, *Politiques*, 3.1303b8-10), liste ou tableau (*hupographè, diagraphè*), n'est pas toujours très cohérent (p. 136 : le tableau n'est pas une véritable liste, et p. 138-139 : le tableau comprend un « triple catalogue ») et l'autrice aurait eu avantage à mettre ce qui se présente somme toute comme des « listes » de contraires en relation avec les *sustoikhiiai*, listes en colonnes de contraires dont A. Jaulin a montré le rôle considérable dans la métaphysique d'Aristote (Eidos et Ousia. *De l'unité théorique de la Métaphysique d'Aristote*, Paris, 1999). Diverses fonctions de la liste peuvent ainsi se combiner comme dans les inventaires déliens, conçus pour témoigner à la fois de la bonne administration des hiéropes, de la bienveillance des dieux et de la générosité des donateurs (Clarisse Prêtre), dans les listes d'outillage agricole des textes agronomiques latins dont la visée dépasse la simple prescription (Maëlys Blandenet), ou encore dans les listes mythographiques ou généalogiques d'Hellanicos de Lesbos qui s'accordent à sa vision « encyclopédique » de l'histoire (Théo Polychronis). Une étude s'intéresse d'un peu plus près à l'énonciation des listes, celle de Benoît Louyest et Sylvie Rougier-Blanc qui examinent la façon dont Athénée exploite les diverses potentialités de la forme-liste (mal désignée ici comme « catalogique ») qui permet, dans une polyphonie énonciative qui préserve la dimension orale de l'œuvre, à la fois de « mettre en scène le savoir » et d'en faire l'inventaire foisonnant et dynamique sous une forme volontiers ludique dont l'originalité tient à la dimension subversive et parodique. Dans un tout autre registre et au terme d'une démonstration stimulante, Charles Delattre explique qu'une table des matières n'est pas seulement un objet textuel qui fonctionne hors d'un texte mais qu'elle peut à la fois « définir l'architecture d'un texte » et lui servir de « commentaire », ce pourquoi il est important de repérer les « listes cachées » dans les papyrus et manuscrits antiques où elles peuvent exister dans les marges de l'énoncé mais aussi « à l'état d'extraction temporaire » offerte à une lecture mémorielle. On peut regretter que le domaine grec ne soit pas davantage représenté ici, mais cet ouvrage à la présentation impeccable (subsistent quelques coquilles comme un « Aristote » égaré dans une phrase p. 11 ou un « Stace » venu malencontreusement remplacer Ovide p. 174), à défaut de répondre vraiment au projet d'éclairer ce que serait « penser en listes », confirme que la liste (sous ses diverses formes) n'est pas réductible à une fonction mais qu'elle constitue un véritable procédé littéraire dont cette série d'études illustre de façon très utile les domaines d'application les plus variés.

Sylvie PERCEAU.

Jesús LÓPEZ ZAMORA, *Nicolaus de Valle*. Hesiodi Ascræi Opera et dies, Genève, Droz, 2020 (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 607), 25 × 17,5 cm, xviii-246 p., 48 fr. s., ISBN 978-2-600-06029-5.

Inter poetas saeculi XV parum cognitos numerandus est Nicolaus de Valle. Natus est Romae die St.i Nicolai anni 1444 matre Brigida di Cencio de Rustici, patre Laelio de Valle, iuris consulto librorumque collectore, cuius inter clientes Theodorus Gaza, inter amicos erant Pomponius Laetus Aeneasque Siluius Piccolomini, papa futurus Pius II. Studuerat Nicolaus legibus, cuius disciplinae magister in Studio Urbis anno 1473 erat, cum Kal. Oct. eiusdem anni praematura mors canonicum ecclesiae St.i Petri annos 29 natum patri lugenti eripuit; legas epitaphium in ecclesiae St.ae Mariae in Aracoeli (p. 6). Quae praeterea de uita nota sunt, eorum testimonia exhibet editor p. 7 in adnotatione 23 – non sunt multa. At quantus potea erat, quantus futurus fuisset, si modo uita suffecisset! Iam adulescentuli quaedam opuscula inter annos 1460 et 1465 scripta nota sunt (uide catalogum p. 9-10); Hesiodum uertit anno 1462, annos 16 natus (de quo uide p. 28); *Iliadis* uersionis fragmenta post mortem 1474 impressa sunt praefante Theodoro Gaza (quam praefationem inuenies p. 200). Carminum minorum exempla duo dat editor p. 11-13, at in arte critica, ut ita dicam, paululum claudicat: 1) *Ad paedagogum Graecis litteris detrahentem* u. 439-468. Habet MS u. 439 *poetum* loco genitiui pluralis, quam formam, ut mihi uidetur, ausus est Nicolaus in analogiam uocis *deum* (a posteritate *deûm* scriptae quasi ex Graeco θεῶν mutuata); ita Nicolaus *poetûm* ex ποιητῶν: mutat editor in *poetarum* contra metrum. V. 441 *lussises* debuit *lusisses* cum MS. V. 442 pro *primus* (ed. cum MS) malim *primum*. V. 456 *addidisse*: quod MS exhibet, non cum editore legendum esse censeo *addi[[di]]<sup>ci</sup>sse* (expuncto *di*), sed potius *addidi<sup>ci</sup>sse* (addito *ci* ab eadem manu), quod et metro et sensui satisfacit. In toto carmine desiderat editor p. 13 mentionem Hesiodi, ad quem u. 443-448 *quid facias letas segetes, nec dicere posses / sidere uel sub quo* etc. satis allusum esse mihi uidetur. 2) In altero carmine *Lidia formosas inter praeclara puellas*, cuius MS non uidi, u. 1 et 8 pro *decente* lege *decent*, u. 9 pro *purpurae purpure*, u. 20 pro *potest potes*. NB quamquam, ut editor iudicat, “un mero ejercicio literario” (p. 13) ante oculos habemus, tamen ex uerbis *fige columbatim basia crebra mihi* (u. 12) poetam magna ausurum diuinare potes! Maximam curam adhibuit editor in edenda uersione ipsa *Operum et dierum*. Quamuis enim nihil noui ad textus Hesiodici ipsius historiam conferat – quo enim Graeco exemplari usus fuerit Nicolaus, numquam cognitum iri uidetur (p. 23-26) –, satis superque laboris critico reliquit auctor uersionis. Deest MS autographum, exstant libri MSS numero 18 saeculi XV et XVI, impressi 11 incunabula, 21 postincunabula, 16 editiones saeculi XVI, una saeculi XX, quam Konrat Ziegler ex codice Wratislaviensi imprimendam curauit (cf. catalogum p. 145-150). Quorum librorum omnium non solum collationem, sed etiam unius cuiusque historiam, editores, paratextualia recenset editor p. 45-153. Longum est hic singula describere, licet multa adferant ad philologiae historiam (praeter Zieglerum solos Jodocum Badium Ascensium Frobeniumque nomino); summa autem est recensiois et quod ad constituendum textum maximi est momenti, quod traditio totius textus ex duobus tantum testibus pendet: 1. Codex Cesenas, in Biblioteca Malatestiana, ms. S.XX.4 (C) anni 1465 (cf. p. 47) (<http://catalogoaperto.malatestiana.it/elenco-libri/libro/?saggioid=SX.20.04>); uidi 20.06.2021), 2. Editio princeps (r) una cum Silio, Calpurnio, Nemesianoque Romae apud Conradum Sweynheym et Arnoldum Pannartz ca. 1471 impressa (uide p. 69-76) (accedit 3. fragmentum Vaticanum uersuum 316-320 [Biblioteca Apostolica Vaticana ms. Vat. lat. 1656], cf. p. 74). Ceteri libri, tam MSS quam impressi, descripti sunt ex editione principe, ut mirum mihi quidem uideatur, quare editor omnes omnium librorum lectiones non solum in capitulo de traditione textus supra dicto (p. 44-153), sed etiam in

apparatu critico sub textu posito citauerit. Equidem mallet marginalia, quae in exilium Appendicis (p. 206-215) misit, iuxta textum exhibuisset – at ad suum quisque gustum. De textu ipso apparatuque critico pauca admoneam. V. 103 (= Hes. Op.86-87), quem non habent testes, editor e libris recentioribus supplet; de quo agit p. 78s., quod in apparatu non indicat. *Astraea* (u. 215) in Indicibus desideratur; de quo nomine ex traditione Vergiliana sumpto uide p. 37. *Philomela* (u. 223): lectionem in textum receptam exhibent recentiores, at testes *philomena*, quod quamquam ex falsa etymologia deriuatum est, tamen est Latinitatis mediaeualis optima. De transpositione u. 230s., quem tam testes quam recentiores libri habent post 221, agit p. 130s. (quod uellem in apparatu indicauisset); sequitur transpositio uulgatam Hesiodi, at et alibi uersuum ordinem mutat Nicolaus. *Aetas* (u. 493): testes habent *aestas*, quod reddit Hesiodi *ἠέρας*; *aetas* nonnulli recentiores; tota res desideratur in apparatu critico. *Super* (u. 523): in apparatu lectionem *sub* ut difficiliorem citat editor: at tam difficilis est, ut (iam metri causa) non lectio, sed potius mendum esse uideatur. *Coccyx* (u. 523): *coccyx* habent testes; cur orthographiam recentiorum in textum receperit nescio. Ad u. 396-398 (Hes. Op.370-372) et 594-595 (Hes. Op.561-563) in apparatu adnotat uersus Hesiodicos “dubios nota[re] Solmsen”: quid ad Nicolaum? V. 811ss. (Dies = Hes. Op.765) *Dierum* ordinem ad chronologiam redegit Nicolaus, de quo agit editor p. 31-33; in apparatu nullam huius rei mentionem facit, lectorem mirantem relinquit. Sunt quaedam ad interpunctionem attinentia: u. 252 post *quemquam* comma desideratur; u. 319 post *sibi* comma superfluum, ne dicam falsum est; u. 443 post *resumunt* comma superfluum est; u. 592 post *ingens* omnes quos uidi libri aut comma aut punctum habent, hic desideratur; u. 789 *fuderit, ante ipsas supplexque ...* comma habet *r* post *ipsas*, recte, ut mihi uidetur; u. 792-793 ... *lebetes, nil tibi cum in sacris: etiam ... melius ... lebetes. nil tibi cum in sacris etiam ...* (C et r). Sunt quaedam uoces mediaeuales, quos lector beneuolus, integer uitae scelerisque purus, mirabitur, ut 653 *uegetes* et 830 *mandra*, quae omnia in marginalibus explanantur. At marginalia relegata sunt in appendicem (p. 213); accedit, quod inter subsidia lexicographica p. XVIIIs. data neque DuCangii neque Rammingeri Glossaria neque OLD neque ThLL inuenies; cur autem Suidae editionem Bekkerianam Adlerianae et secundam editionem Lexici Etymologici Aloisii Walde tertiae praetulerit, nescio. At momenti aut minoris aut minimi sunt haec omnia: habemus editionem maiorem, ne dicam maximam, operis poetae ingeniosi interpretisque Graecarum litterarum egregii, qui ad sensum uertendo Hesiodum Latinitate uere poetica donauerit; habemus recensionem, quae posteris fere nihil relinquat quod addant; habemus historiam textus eiusque receptionis, quam dicunt, tam luculente conscriptam, ut et aliorum libellorum fata eodem modo narrari cupias; habemus similitum apparatus copiosissimum, ex quo fontes dictionis Nicolai perfacile perspicere possis; habemus capitula de Nicolai familia, uita, arte poetica, quibus et uti et frui nemo fugiet, qui Nicolaum eiusue aequales cognoscere uelit. Et, licet nimio amore librorum, quod conicere ausim, multus fuerit editor in apparatu critico nonnullisque aliis partibus conscribendis, tamen laborem maximum, quem in hac editione posuit, maxime operae pretium esse censeo.

Immanuel MUSÄUS.

Fiachra MAC GÓRÁIN (ed.), *Dionysus and Rome: Religion and Literature*, Berlin / New York, W. de Gruyter, 2020 (Trends in Classics. Supplementary Volumes, 93), 23,5 × 15,5 cm, xii-246 p., fig., 101,85 €, ISBN 978-3-11-067156-8.

Fiachra Mac Góráin a entrepris avec succès la tâche difficile d'éditer un volume qui contribue à l'étude des manifestations romaines et italiennes de Dionysos, un sujet qui reçoit encore peu d'attention au sein des recherches dionysiaques. L'ouvrage comporte neuf contributions qui abordent l'étude de ce dieu sous différents points de vue (religieux,

politique et culturel), et qui s'appuient sur des sources variées incluant la littérature, l'épigraphie et l'iconographie. L'objectif du livre n'est pas de traiter exhaustivement de Dionysos / Liber à Rome et en Italie, ce qui serait impossible dans un volume d'environ 250 pages, mais plutôt d'offrir un panorama sur l'adaptation du dieu dans la culture romaine et sur la résistance qu'il a pu rencontrer, en insistant tout particulièrement sur des périodes, des auteurs et des témoignages auxquels la bibliographie antérieure n'avait pas prêté attention. Le volume prend dûment en considération des traitements de Bacchus jusque-là trop peu étudiés, comme ceux de Cicéron, d'Ovide dans les *Tristes*, de Stace dans la *Thébaïde*, ou encore la vision que les auteurs chrétiens ont eue du Liber latin. L'ensemble des contributeurs proposent une réflexion sur l'interface entre la culture grecque et la culture romaine, ainsi que sur la possibilité d'identifier et de définir des versions italiennes de Dionysos. L'introduction de Fiachra Mac Góráin lui-même constitue une excellente synthèse sur l'histoire de la présence de Dionysos / Bacchus / Liber sur le territoire italien depuis l'époque archaïque jusqu'aux premiers auteurs chrétiens. De même, l'auteur nous offre un *status quaestionis* complet sur les principales écoles scientifiques qui traitent des versions italiennes de Dionysos, situant ainsi les contributions du volume dans l'histoire de cette discipline. Selon Mac Góráin, l'interaction entre l'adaptation et la résistance dans la réception de Bacchus se ressent parmi certaines des plus importantes manifestations dionysiaques de la culture romaine : la fondation du temple de Cérès, Liber et Libera ; la répression par le sénat des Bacchanalia en 186 av. J.-C. ; les Liberalia ; l'utilisation de Dionysos par les dirigeants romains ; les références des poètes à Bacchus ; enfin, l'interface bachique-chrétienne, qui fait l'objet d'un bref aperçu. Ces diverses manifestations constituent les ingrédients de l'*interpretatio romana*, qui s'entend d'une part comme les différents genres de syncrétisme ou d'équivalence entre les divinités de divers cultes et religions, et d'autre part comme un polymorphisme religieux, en ce sens que le dieu des Bacchanalia doit être identifié au dieu des Liberalia et aux différentes formes de Dionysos / Bacchus / Liber qui étaient vénérées à travers toute l'Italie. Plusieurs des contributions qui, dans ce volume, relèvent davantage des études littéraires tendent à prendre position contre l'idée d'une présence uniforme de Dionysos dans la politique ou dans la littérature et les arts visuels. La contribution de Simon Perris et Fiachra Mac Góráin offre l'histoire exhaustive de la réception des *Bacchantes* d'Euripide depuis son état classique initial jusqu'à ses remaniements à l'époque byzantine christianisante de la *Chronographie* de Jean Malalas et du *Christus patiens*. Les auteurs prennent en considération les deux réceptions, grecque et latine, à travers la représentation de la pièce, ses reprises narratives et le discours chrétien. Ils en concluent que les réceptions de l'œuvre révèlent souvent des attitudes culturelles ou religieuses envers Dionysos qui sont typiques de leur temps et de leur lieu ; que, dans quelques cas précis, les réceptions des *Bacchantes* sous-tendent un discours à propos du rituel, et que le contraste et l'interaction entre les deux réceptions, grecque et romaine, sont en soi éclairants. L'importante étendue des sources grecques et latines citées (théâtre, épopée, didactique, épyllion, historiographie, biographie, citations scholastiques et textes théologiques) et le compendium bibliographique complet qui figure dans ce travail en font non seulement l'une des plus importantes contributions du volume, mais également un outil primordial pour tout spécialiste des œuvres d'Euripide et de la religion dionysiaque. Stéphanie Wyler, dans sa contribution sur les images archaïques et augustéennes de Dionysos, fournit un discours figuratif et réflexif sur les procédés mêmes d'appropriation et de domestication. Wyler, dont les travaux précédents ont beaucoup influencé le débat sur l'imaginaire de Bacchus, choisit d'examiner un ensemble d'images romaines archaïques et un groupe très spécifique d'images tirées de l'époque augustéenne qui représentent les rituels dionysiaques accomplis dans les dénommés 'paysages

sacro-idylliques'. Les représentations ainsi choisies de Dionysos / Liber à Rome (plusieurs fragments de la statuaire du sanctuaire datant du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. de Sant'Omobono dans le Forum Boarium, quelques descriptions de l'iconographie du temple de Cérès, Liber et Libera à la fin du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., une image de Liber sur une ciste gravée de Préneste datant du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., Liber sur la Ciste Ficoroni du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C.) ne sont pas très connues et constituent un discours figuratif et réflexif sur le Dionysos romain. Les paysages dionysiaques des débuts de l'époque augustéenne (fresque de Lanuvium, ainsi que les fresques et stucs de la Villa della Farnesina) illustrent la nouvelle vision augustéenne de Dionysos, en réponse au personnage dionysiaque exubérant cultivé par Marc Antoine. Pour tous ces exemples, Wyler montre comment les formes grecques acquièrent des modulations locales et identifie les manières dont celles-ci répondent et correspondent à des rituels romains ou italiens tout comme à des réalités politiques et sociales. Cette contribution est d'autant plus intéressante que la reproduction des images qui jalonnent le texte en clarifie considérablement la lecture. Le livre aborde avec un intérêt tout particulier la question épineuse de savoir si Liber Pater a une origine italique, si le dieu est une importation grecque, ou si Dionysos et ses versions italiques dérivent d'une source commune. La contribution de Daniele Miano analyse la relation entre Dionysos et des dieux italiens locaux (Liber et Fufluns) à travers le prisme des phénomènes de translation et de polymorphisme divin. L'auteur examine les concepts de 'translation', ou 'interprétation', et de multiplicité en s'appuyant sur des renvois pertinents à la bibliographie antérieure. Par la suite, il oriente la discussion vers deux cas d'étude, Vulci en Étrurie et Préneste dans le Latium, et argumente de façon convaincante en faveur de la fragmentation de Dionysos aux V<sup>e</sup>-III<sup>e</sup> siècles av. J.-C. à partir d'une méticuleuse analyse des sources épigraphiques et iconographiques. Le Fufluns Paȳje de Vulci avait une certaine connexion avec le Dionysos grec, mais doit avoir revêtu un caractère local profondément ancré. À Préneste, la translation de Dionysos apparaît plus fragmentée dans un certain nombre de figures divines dénommées différemment, à savoir Fufluns, L(e)iber et Hiaco. Julietta Steinhauer porte un regard nouveau sur la question des structures et de la configuration sociale du culte bachique dans la Rome médio-républicaine, en confrontant la lecture de l'histoire de Tite-Live avec celle du *senatus consultum de bacchanalibus*. Elle prend un soin particulier à montrer à quel point le décret sénatorial donne de la latitude aux femmes participantes tandis que les préjugés de Tite-Live concernant la participation des femmes au culte peuvent éventuellement être expliqués par une intention moralisatrice sous-jacente et par les idées augustéennes à propos d'un comportement spécifique au genre. Le sujet est central pour le culte bachique et a été l'objet de multiples débats préalables. Dans l'introduction, qui explique les aspects sur lesquels Julietta Steinhauer fixe son attention, une mention de la bibliographie la plus importante sur cet épisode fait défaut – un renvoi à l'introduction de Mac Góráin, dans laquelle cette bibliographie figure à la n. 71, eût été opportun. L'ancienne étude de A. Bruhl, *Liber Pater*, très citée dans d'autres contributions, n'apparaît pas ici malgré le fait que trois chapitres y sont dédiés au scandale des bacchanales, dans le cadre d'un exposé sur les mouvements dionysiaques entre les IV<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles et sur l'affaire elle-même, thèmes tous deux centraux dans la contribution de Steinhauer. De plus, il aurait été souhaitable d'inclure davantage de textes, notamment l'inscription de Tiriolo, qui est probablement d'accès plus difficile au grand public. Gesine Manuwald examine pour sa part les noms de *Dionysos*, de *Bacchus* et de *Liber* dans les œuvres de Cicéron et analyse des passages dans lesquels l'auteur latin aborde le polymorphisme du dieu. Cicéron emploie la dénomination de *Liber* lorsqu'il veut mettre en avant les aspects positifs du dieu romain, et de la fête et du culte qui lui sont associés ; il se réfère à *Bacchus* par métonymie pour désigner le vin et ses dérivés afin

de donner à voir la folie de l'ivresse ; il choisit le nom de *Dionysos* en référence au dieu grec et à sa généalogie. Pour Manuwald, si l'attitude de Cicéron envers les dieux n'est pas nécessairement représentative de celle de ses contemporains romains, elle est pour le moins acceptable et partagée par le public visé. Cette contribution est fondamentale pour qui veut comprendre la réception du dieu dans le cadre d'une analyse précise des œuvres philosophiques, oratoires, rhétoriques et épistolographiques de Cicéron. Il représente également un point d'entrée vers une analyse comparative de l'utilisation des trois noms du dieu en dehors de l'œuvre cicéronienne. À cet égard, du point de vue méthodologique, il aurait été intéressant de prendre en compte quelques références portant sur les différentes fonctions et motivations de ces noms, déjà bien étudiées pour ce qui concerne les sources grecques (par ex. Diod. Sic. 4, 5 1-6), ainsi que la bibliographie relative aux noms des dieux en grec ou, plus généralement, à l'emploi des épithètes et noms divins (par ex. N. Belayche *et al.*, *Nommer les dieux : Théonymes, épithètes, épicleses dans l'Antiquité*, Turnhout, 2005 ; R. Parker, *Greek Gods Abroad: Names, Nature, and Transformations*, Oakland, 2017 ; A. Bierl, *God of many names: Dionysus in the light of his cult epithets*, in A. Kavoulaki (ed.), *Πλειών: Papers in Memory of Christiane Sourvinou-Inwood*, Rethymnon, 2018, p. 229-288). John F. Miller offre quant à lui une rigoureuse analyse d'un hymne élégiaque à Bacchus composé par Ovide depuis son exil (*Tr.* 5. 3) à l'occasion des Liberalia, la principale fête romaine de Liber / Bacchus, lors de laquelle les poètes se rassemblaient pour le célébrer comme le dieu du patronage et de l'inspiration. Ovide y trace des analogies entre Bacchus et sa propre personne de poète exilé, et implore le dieu d'intervenir en sa faveur auprès d'Auguste. Par une référence conclusive à Apollon, le dieu patron d'Auguste, Ovide semble montrer clairement qu'Auguste essaie de s'approprier Bacchus tout en le marginalisant. La contribution de Miller est la seule du livre consacrée à un poète de l'époque d'Auguste. Ceci se justifie car la figure de Dionysos chez Horace, Virgile et même Lucrèce, qui font de leur mieux pour adapter le dieu aux besoins du régime, a été très bien étudiée dans d'autres travaux de certains contributeurs du volume, tels que Mac Góráin and Miller lui-même. Alessandro Schiesaro étudie Bacchus dans la *Thébaïde* de Stace, une œuvre qui bouleverse l'imaginaire bachique traditionnel. Le dieu y apparaît diminué, bien loin de l'image qui en fait un héros accompli de la culture ou une effrayante divinité châtiant l'hybris ; sa capacité à déterminer le cours des événements est considérablement limitée. Cette contribution, remarquablement composée, est primordiale étant donné le rôle central que joue Bacchus dans la *Thébaïde* et les nombreuses réadaptations dont sa figure fait l'objet dans la littérature romaine de l'époque. Toutefois, l'œuvre épique atteste d'une divergence entre le mythe littéraire et le rituel réel, comme il est parfois manifeste aux temps impériaux. Des inscriptions et des sarcophages de l'époque impériale suggèrent que le culte dionysiaque se poursuit sans relâche, mais que la notion d'un Dionysos dieu de la transgression se révèle être un mythe lorsqu'on la confronte à un corpus de données épigraphiques. Dionysos est un éminent sujet d'intérêt pour les premiers auteurs de la latinité chrétienne en raison de ses nombreux points communs avec le Christ. Le chapitre conclusif de Francesco Massa a pour but de clarifier la manière dont Tertullien, Arnobe, Lactance et Firmicus Maternus ont écrit au sujet de Dionysos et Liber, et également de montrer en quoi le Dionysos originellement grec attesté dans les textes et les images diffère d'un Liber porteur d'un trait distinctement romain provenant de la pratique rituelle. Massa démontre de manière adéquate comment ces auteurs se sont appropriés les motifs du culte dionysiaque, en reconnaissant ou en niant les similarités entre le christianisme et la religion dionysiaque, et en interprétant des textes dionysiaques dans une perspective chrétienne. L'hypothèse selon laquelle Firmicus Maternus aurait assimilé Liber au Diable est par ailleurs très attrayante. Les auteurs chrétiens opèrent généralement

à partir de la *koiné* héritée de l'imaginaire dionysiaque sans se référer aux pratiques rituelles véritablement répandues à travers l'Empire. Par conséquent, il n'est qu'occasionnellement possible de repérer une distinction faite selon leur point de vue entre le Dionysos grec et le Liber latin, ou de trouver la trace de caractéristiques culturelles régionales et géographiques dans leurs textes. Néanmoins, Massa souligne avec raison la pertinence et l'originalité du point de vue des auteurs chrétiens pour l'étude du culte dionysiaque. Chaque contribution recense la bibliographie qui lui est propre, ce qui facilite considérablement une consultation d'ordre thématique. En général, la bibliographie est très complète et actualisée, bien que davantage de titres auraient pu logiquement être encore signalés. Sur la question de savoir si Dionysos est un dieu unique ou la synthèse de plusieurs dieux, il conviendrait d'ajouter les intéressants travaux de A. Henrichs, *Dionysos: one or many* et de G. Sfameni, *Dioniso tra polinomia ed enoteismo: il caso degli Inni Orfici*, tous deux dans A. Bernabé et al., *Redefining Dionysos*, Berlin / Boston, 2013. À propos de Iacchos, auquel il est fait référence dans plusieurs contributions du volume, il conviendrait de citer : H. S. Versnel, "Ἰακχος: Some remarks suggested by an unpublished lekythos in the Villa Giulia, in *Talanta* 4, 1972, p. 23-38 ; K. Kerényi, *Eleusis: Archetypal Image of Mother and Daughter*, London, 1967, p. 156-158 ; A. I. Jiménez, *Iacchos in Plutarch*, in L. Roig Lanzillota / I. Muñoz (ed.), *Plutarch in the Religious and Philosophical Discourse of Late Antiquity*, Leiden / Boston, 2012, p. 125-135. À propos du passage de Plutarque (*Ant.* 24), cité à plusieurs reprises, il est possible de se référer à un article intéressant de S. Lebreton, *Dionysos Ômèstès (Plutarque, Thémistocle, 13 ; Antoine, 24)*, in L. Bodiou et al. (ed.), *Chemin faisant. Mythes, cultes et société en Grèce ancienne*, Rennes, 2009, p. 193-203. À propos de la question très controversée de la *omophagia*, il convient de citer, au moins, C. Van Liefferinge, *Les Grecs et le cru. Pratiques alimentaires, pratiques rituelles et représentations dionysiaques*, in *Kernos* 27, 2014, p. 75-97, avec sa bibliographie. À la fin du livre se trouve une série d'index (index rerum et nominum, index locorum, index des inscriptions et des artefacts visuels) très complets et très utiles pour d'ultérieures consultations ponctuelles. C'est avec une remarquable justesse, une méthodologie pertinente et un maniement habile des sources que le volume de Mac Góráin réussit à articuler un tableau très complet non seulement des nombreuses facettes du culte de Dionysos à Rome, mais aussi de l'interface qui se noue entre les deux cultures, grecque et romaine, à travers cette figure divine. Par son érudition, sa rigueur scientifique et sa clarté d'exposition, cet ouvrage est destiné à devenir une référence indispensable pour les spécialistes de Dionysos sous tous ses aspects, au sein ou en dehors du monde romain. L'une des plus grandes réussites du volume réside dans sa capacité à montrer la complexité d'un dieu qui ne se laisse pas limiter à un profil unique, qui se plie à l'*interpretatio* comme au polymorphisme religieux sans perdre son identité propre.

Ana Isabel JIMÉNEZ SAN CRISTÓBAL.

Caty SCHUCANY / Tamara MATTMANN, *Die Keramik von Augusta Raurica: Typologie und Chronologie*, Augst, Römerstadt Augusta Raurica, 2019 (Forschungen in Augst, 52), 30 × 22 cm, 479 p., fig., dépl., 92 fr. s., ISBN 978-3-7151-0052-4.

Die Reihe Forschungen in Augst wurde zuletzt mit Band 52, der der Keramik von *Augusta Raurica* gewidmet ist, fortgesetzt. Die Autorinnen C. Schucany und T. Mattmann versuchten die Aufgabe zu bewältigen, ein fundiertes Handbuch für die Keramik der Koloniestadt im engeren und des raurakischen Gebiets im weiteren Sinn zu schaffen (S. 11). In diesem Buch wird auf verschiedene Aspekte eingegangen, u. a. in Kapitel 3 auf die Keramikproduktion der Siedlung, im Kapitel 4 auf die vorhandenen Grundformen und im Kapitel 5 auf Datierungsfragen ehe im Kapitel 6 Modellensembles dargelegt werden.

Das Kapitel 1 definiert das Ziel und umreißt zunächst die Materialbasis klar und verständlich. Es ist der Arbeit zugute zu halten, dass eine quellenkritische Herangehensweise gewählt und mehrheitlich auf bereits publizierte Objekte zurückgegriffen wurde, was die Nachvollzieh- und Überprüfbarkeit erhöht. Schon mit Abb. 2 (S. 12) wird deutlich, dass mit dem beginnenden 2. Drittel des 1. Jhs. n. Chr. eine ausreichende Materialbasis vorliegt, welche erst für das 4. Jh. n. Chr. von den Autorinnen als nicht mehr ausreichend eingestuft wird, um fundierte Aussagen machen zu können. Das Kapitel 1 schließt mit Hinweisen zum Gebrauch des Handbuchs, welches – so viel sei bereits hier erwähnt – dem Nutzer einiges abverlangt. Es wird später noch einmal darauf zurückzukommen sein, wie sich ein Typ definiert und welche diagnostischen Merkmale erfüllt sein müssen. Die Autorinnen wählen einen Zugang über die Definition einer Grundform, um über einen Grundtyp den eigentlichen Typ zu definieren (S. 13). Damit wird begonnen, die angewandte Methode zu umreißen, ohne die wissenschaftstheoretischen Grundlagen zu streifen. Neben der reduzierten Ansprache der Grundform und des Grundtyps wird alsbald die Keramikgattung als essentiell herausgestrichen: Das gegenwärtige optische Erscheinungsbild macht Keramikfabrikate nach optisch wahrnehmbaren Kriterien unterscheidbar. Spätestens bei diesem Punkt muss allen Lesern klar sein, dass die vorliegende Arbeit zur Erstellung einer individuellen, regional beschränkten Typologie führen wird und nicht den Anspruch erhebt, eine generelle, für einen größeren Raum gültige Typologie zu schaffen. Des Weiteren streuen die Autorinnen auch auf Erfahrungswerte basierende Empfehlungen ein, wie mit größeren Fundmengen römerzeitlicher Keramik umgegangen werden kann. Das Kapitel 2 ist trotz seiner Kürze über elf Seiten in vielerlei Hinsicht ein Kernkapitel des Buches. Es widmet sich den Definitionen von Begriffen, die nach Ansicht der Autorinnen für das richtige Verständnis notwendig sind. Zunächst wird dem archäologischen Befund hinreichend Rechnung getragen: Zum Nachzeichnen diachroner Entwicklungen ist die Genese fundführender Strata zu analysieren (S. 15). Damit wird ein wesentliches Unterscheidungsmerkmal zu antiquarisch orientierten Vorlagen geschaffen, die den quellenkritischen Nexus zum Befund vermissen lassen. Man darf C. Schucany durchaus attestieren, dass sie ihrer Linie über die letzten 25 Jahre treu und seit der Publikation zum römerzeitlichen Baden / *Aquae Helveticae* dem Befund stark verhaftet geblieben ist (C. Schucany, *Aquae Helveticae: Zum Romanisierungsprozess am Beispiel des römischen Baden*, Basel, 1996). Dass z. B. mit Brandschutthorizonten keramisches Inventar fassbar wird, das vor dem anerkannten Ende der von der Archäologie angenommenen Umlaufzeit in den Boden gelangte und dieses gerade deshalb zur Lösung von Datierungsfragen anders zu behandeln ist als Stücke aus Planierschichten, wird jedoch nur unzureichend thematisiert. Noch im selben Kapitel wenden sich die Autorinnen detaillierter der Keramik zu. Der Leser hat in weiterer Folge die Aufgabe, die Erläuterungen zum Benennungssystem nicht nur zu verstehen, sondern auch die Systematik dahinter zu durchdringen. Die Adressaten dieses Werkes können daher zwei Gruppen zugewiesen werden: Die eine besteht aus den tatsächlichen Nutzern, die sich intensiver mit der Keramik der Region im Rahmen von Denkmalpflege und Forschung beschäftigen. Die andere umfasst Leser, die im Wesentlichen Anknüpfungspunkte für ihre eigenen wissenschaftlichen Fragestellungen sucht. Dies wird bereits auf S. 16 deutlich, wo sich ein Scheideweg abzeichnet: Die Bereitschaft vorausgesetzt, sich mit der erarbeiteten Systematik intensiver auseinanderzusetzen, ist den folgenden Ausführungen vieles abzugewinnen, manches wird aber auch vermisst. Fehlt diese Bereitschaft, wird ein Überblättern bis zum Kapitel 4 nicht unwahrscheinlich sein. Der Rezensent hat sich natürlich für den erstgenannten Weg entschieden und darf den Autorinnen angesichts der gewählten Nomenklatur eine gewisse Italophilie attestieren: Die auf B. Rütli zurückgehende und von S. Fünfschilling weitergeführte Benennung „AR“ für

die Gläser aus *Augusta Raurica* (B. Rütli, *Die römischen Gläser aus Augst und Kaiser-augst*, Augst, 1991; S. Fünfschilling, *Die römischen Gläser aus Augst Formenkatalog und Kaiseraugst: kommentierter und ausgewählte Neufunde 1981–2010 aus Augusta Raurica*, Augst, 2015) nötigte die Autorinnen zu Kreativität bei der Suche nach einer Abkürzung für die Keramik, die den ersten Teil der Typenansprache bildet. Die Entscheidung fiel in Anlehnung an die genannten Werke auf „ARc“ für „Augusta Raurica ceramica“. Der zweite Teil der Ansprache bezieht sich auf die Keramikgattung und erst der dritte auf den Grundtyp. Innerhalb des zweiten Teils erfolgt eine Unterteilung in eine Haupt- und Unterkategorie, welche mit einem Doppelpunkt zu trennen versucht wird. Die so entstandenen Komposita sollen eine gute Lesbarkeit sicherstellen, was aber der natürlichen Syntax der deutschen Sprache zuwiderläuft. Eine Leserschaft, die sich überwiegend aus Forschenden zur Keramik mit einem Tätigkeitsschwerpunkt in den römischen Nordwestprovinzen zusammensetzen dürfte, wird ihre Mühe mit dieser Systematik haben und erst nach einem gewissen Zeitaufwand einen Konnex herstellen können. Der am Beginn des Kapitels gemachten Feststellung, wonach anhand einer Randscherbe die Unterscheidung zwischen einem offenen und einem geschlossenen Gefäß in der Regel möglich ist, ist uneingeschränkt zu folgen. In Anbetracht des Eingangs geäußerten Anspruchs, ein Handbuch für *Augusta Raurica* und sein Umland zu schaffen (S. 11), kann diese eingeschränkte Konsumierbarkeit toleriert werden – auch vor dem Hintergrund, dass eine offene und damit erweiterbare Typologie geschaffen wurde. Bei den anschließenden Beschreibungen der Keramikgattungen tritt der regionale Bezug in besonderer Art und Weise in den Vordergrund. Die Systematisierung der Keramikgattungen gelangt schnell in einen diffusen Bereich, wonach in den Unterkategorien wegen des gewählten Benennungssystems charakterisierende Elemente priorisiert werden müssen. Ungeachtet sprachlicher Spitzfindigkeiten bezogen auf den Terminus „Gebrauchskeramik“ – unterliegt doch in den Umlauf gelangte Gefäßkeramik immer einem Gebrauch – fällt die Nachvollziehbarkeit der Abgrenzung zwischen dieser Gattung und der Grobkeramik bescheiden aus. Bis Nutzende dieses Werkes – weniger Lesende – dies feststellen müssen, ist für die helltonige Gebrauchskeramik und die festgestellten Fabrikate ein erhebliches Manko zu konstatieren: Zwar sind aussagekräftige Abbildungen der Oberflächen in ansprechender Qualität vorhanden, hochauflösende, maßstäbliche Fotos eines frischen Bruchs fehlen jedoch. Gerade zum Erkennen einer sicherlich in einem gewissen Ausmaß anzunehmenden, überregionalen Zirkulation der raurakischen Produktion wären diese überaus hilfreich. Dieser Missstand setzt sich bei der Darlegung der grautonigen Gebrauchskeramik fort, um dann – im Letzten inkonsequent – bei der Grobkeramik behoben zu werden. In einigen Fällen könnten Nutzende nach einem kritischen Blick auf Abb. 9 (S. 23) und Abb. 11 (S. 24) den Eindruck gewinnen, dass der Übergang zwischen grautoniger Gebrauchskeramik und Grobkeramik fließend ist, wodurch eine Zuweisung nur bedingt nachvollziehbar ist. Im Anschluss werden die festgestellten Grundformen und die verwendeten Abkürzungen erläutert. Die Reihung der Grundformen (ab S. 25) nach dem Alphabet darf als unglücklich bezeichnet werden. Sind Amphoren und Deckel entweder hinreichend wissenschaftlich durchdrungen oder eher als insignifikante Formen anzusehen, wird die Typenbildung bei Krügen, Kannen und Flaschen bereits problematisch, da der Wandungsverlauf lediglich erschlossen, aber nicht in ausreichend vielen Fällen belegt ist. Am Ende der Reihung werden Sammelgruppen zu offenen (Schüsseln, Schälchen, Schalen, Näpfe) und geschlossenen Gefäßen (Töpfe, Becher, Tonnen, Kochtöpfe) gebildet, was nur bedingt sinnvoll erscheint und im Letzten den Eindruck erweckt, dass dies nicht mehr ausreichend reflektiert worden ist. Dass in diesem Zusammenhang immer noch auf keltische und mediterrane Traditionen hingewiesen wird, ist angesichts der erschöpfend diskutierten Fragen zur Romanisierung und

Romanisation belanglos, aber bivalent, nachdem das Werk auch sonst keine funktionale und damit interpretative Gliederung des Spektrums erkennen lässt. Angesichts der Vorleistungen von C. Schucany (z. B. C. Schucany / St. Martin-Kilcher / L. Berger / D. Paunier (ed.), *Römische Keramik der Schweiz*, 1999, Basel) hätte man sich eine profundere funktionale Differenzierung dieser Gefäße erwartet. Ungeachtet der stringent umgesetzten Herangehensweise sind die Ergebnisse zwar nachvollziehbar, sie werden aber bei einigen Lesern auf ein gewisses Unverständnis stoßen: Auch wenn Platten und Teller ungeachtet des Fabrikats ohne viel Aufhebens als Tafel- bzw. Auftragsgeschirr identifiziert werden können, unterbleibt eine Differenzierung z. B. bei den Schüsseln. Als Beispiel sei hier auf die Form S6 (S. 295) verwiesen. Erst das Fabrikat liefert einen vagen Hinweis auf die mögliche Verwendung der einzelnen Stücke im Nahbereich der Tafel oder bei der Zubereitung. In Kapitel 3 wird ein pointierter Überblick zur Keramikproduktion in *Augusta Raurica* gegeben. In chronologischer Reihenfolge erhält der Leser einen Überblick bis in das mittlere 3. Jh. n. Chr. Die Zusammenfassung liefert das etwas überraschende Bild, wonach nur knapp ein Viertel der definierten Typen in den urbanen Betrieben hergestellt wurde, was die hohe Zahl der diagnostizierten Typen etwas fragwürdig erscheinen lässt. Im anschließenden Kapitel 4 werden die Grundformen der lokalen und regionalen Keramik sowie ihre jeweiligen Typen vorgestellt. Die einheitliche Gliederung ist der Übersichtlichkeit zuträglich und liefert Angaben zu Produktion und Vorkommen. Für Nutzer und Leser gleichermaßen praktisch sind Tabellen zur chronologischen Einordnung der Objekte. Repräsentative Abbildungen zu Form und Fabrikat vervollständigen das Bild. Im Kapitel 5 liefern die Autorinnen einen soliden Überblick zu den Datierungsgrundlagen. Die Vorstellung absolut datierter Referenzkomplexe offenbart anhand der Abb. 52 (S. 92 f.) ebenso schonungslos wie nüchtern welche Altlasten die provinziäl-römische Archäologie Deutschlands noch zu bewältigen hat, fehlt etwa zu Hofheim eine umfassende, solide Materialvorlage. Weiters werden profunde Einblicke in wichtige Schichtabfolgen der Stadt und evidente stratifizierte Fundensembles gewährt. Für diese Ausführungen gilt, wie für das ganze Werk, dass zahlreiche Tabellen der Übersichtlichkeit mehr als dienlich sind. Das Kapitel 6 liefert charakteristische Modellensembles für jedes Jahrhundertdrittel von der Zeitenwende bis zum beginnenden 4. Jh. n. Chr. Diesen Zusammenstellungen kommt überregionale Bedeutung zu und sie vermitteln ein hervorragendes Bild, mit welchen Formen in den einzelnen Zeiträumen gerechnet werden kann. Der wissenschaftliche Teil schließt mit mehrsprachigen Zusammenfassungen und einer erfreulich übersichtlichen Bibliografie. Das Kapitel 7 rundet als umfassender Katalog gemeinsam mit zwölf großformatigen Beilagen das Werk ab. Die Zeichnungen der Objekte sind in ihrer Qualität hervorragend und von nüchtern-sachlicher Eleganz; ästhetisch Anspruchsvolle könnten sich allenfalls an den uneinheitlichen Strichstärken der im Maßstab 1:4 und jeweils exemplarisch für einen Typ im Maßstab 1:1 abgebildeten Randpartien stören. Das Buch erfüllt hinsichtlich Bindung und Grammatik gehobene Qualitätsansprüche. Sicherlich kommt der eine oder andere Aspekt wie etwa ein theoretischer Überblick oder eine funktionale Ansprache der Typen in dieser Arbeit zu kurz. Ungeachtet der komplexen, wenig intuitiven Systematik liefert das Buch einen guten Überblick zu der in *Augusta Raurica* zirkulierenden Keramik und gibt auch Empfehlungen, wie mit größeren römerzeitlichen Keramikensembles umgegangen werden kann. Das Werk beweist, dass – entgegen dem Postulat in einem jüngst erschienen Handbuch (W. Czysz, *Handbuch der Provinziäl-römischen Archäologie. I, Quellen, Methoden, Ziele*, Wiesbaden, 2019, S. 314) – bei entsprechenden Fragestellungen auf naturwissenschaftliche Untersuchungen verzichtet werden kann und auch „nur“ mit archäologisch-geisteswissenschaftlichen Methoden nach wie vor Referenzwerke geschaffen werden können.

Karl OBERHOFER.

Christophe VENDRIES (ed.), *Cornua de Pompéi. Trompettes romaines de la gladiature*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2019 (Archéologie & Culture), 28 × 22 cm, 123 p., fig., 32 €, ISBN 978-2-7535-7895-1.

Les fouilles menées sur les sites vésuviens ont ramené au jour quelques dizaines d'instruments de musique : à Pompéi, une quinzaine de *tibiae* (αὐλοί en grec), cinq trompettes courbes (*cornua*), une trompette droite (*tuba*) – aucun instrument à cordes (en raison de la fragilité et du caractère combustible des matériaux), si ce n'est la cheville en os d'une lyre, d'identification d'ailleurs incertaine. C'est aux grandes trompettes courbes dont le tuyau s'enroule, typiquement romaines, qu'est consacré le présent ouvrage. Les auteurs se sont appuyés sur une étude des pièces originales, conservées à Naples, mais aussi de copies présentes dans divers musées, en particulier au MIM (Musée des instruments de musique) de Bruxelles. Chr. Vendries, éditeur du volume, est l'auteur de l'avant-propos et de la conclusion, ainsi que de deux des quatre contributions ici réunies. A. Vincent, *Les cornua dans le monde romain : usages et perceptions* (p. 13-30), distingue trois usages principaux pour les sonneries de trompettes : à l'armée ; dans les combats de gladiateurs ; de manière moins connue, lors de funérailles. Dans cette dernière circonstance, leur son puissant aurait été de nature à réveiller... un mort (en l'occurrence, Claude), si l'on en croit le chap. 12 de l'*Apocoloquintose*. Chr. Vendries, *Les cornua de Pompéi : de la fouille au Musée* (p. 31-63), retrace le parcours des instruments exhumés à Pompéi. On ignore le lieu précis où ont été trouvées, à date ancienne, les deux premières trompettes : traditionnellement, on les place dans l'amphithéâtre, mais cette provenance ne s'appuie sur aucun témoignage fiable. Une taverne (région V 2) a livré les deux suivantes, en 1884 ; on a imaginé que des gladiateurs les avaient abandonnées là au cours de l'éruption, nouvelle hypothèse gratuite. En revanche, c'est bien dans la palestre dite « samnite » qu'a été découverte la trompette droite ; l'objet était donc cette fois vraisemblablement en relation avec une pratique sportive. La contribution inclut une étude organologique détaillée de l'un des instruments. Chr. Vendries, *De l'original à la copie* (p. 65-77), examine la série de copies des *cornua* de Pompéi exécutées au XIX<sup>e</sup> siècle à Bruxelles, dans l'atelier de Victor-Charles Mahillon (1841-1924), qui fut conservateur du MIM. L'initiative bénéficia du soutien de la gloire de la musicologie antique que fut François-Auguste Gevaert (1828-1908), directeur du Conservatoire de Bruxelles et proche du roi Léopold II. Dans un appendice (p. 75), G. Dumoulin rend compte du mini-concert organisé au Louvre-Lens le 8 janvier 2018, au cours duquel il fit sonner, avec d'innombrables précautions, l'une des copies de Mahillon conservées au MIM. J'ai eu la chance d'assister à cette soirée, et je garde le souvenir du son puissant, à défaut d'être harmonieux, produit par la trompette ; on pourra s'en faire une idée en visionnant un clip en ligne <[www.youtube.com/watch?v=yOVLeivLoow](http://www.youtube.com/watch?v=yOVLeivLoow)>. R. Caussé et al., *La facture des trompes : étude acoustique et métallurgique, essai de modélisation* (p. 79-98), complètent avec science l'approche organologique des *cornua*. Le dossier des *cornua* de Pompéi étant ainsi solidement documenté, on souhaiterait qu'une étude comparable fût consacrée aux *tibiae* trouvées sur le site. Le volet organologique est déjà couvert par le travail d'O. Sutkowska, *One of nine tibiae from a villa rustica in the Vesuvian area re-discovered*, in R. Eichmann et al. (ed.), *Studien zur Musikarchäologie VIII. Sound from the Past: The Interpretation of Musical Artifacts in an Archaeological Context. Papers from the 7<sup>th</sup> Symposium of the International Study Group on Music Archaeology at the Tianjin Conservatory of Music, Tianjin, China, 20-25 September, 2010*, Rahden, 2012, p. 115-125. Mais il reste bien des aspects à cerner pour ces instruments non moins populaires dans le monde gréco-romain que les grandes trompettes, courbes ou droites.

Alain MARTIN.

Arsenii VETUSHKO-KALEVICH, *Compilation and Translation: Johannes Widekindi and the Origins of his Work on a Swedish-Russian War*, Lund, Lund University – Faculty of Humanities and Theology – Centre for Languages and Literature, 2019 (Studia Graeca et Latina Lundensia, 26), 22 × 16 cm, 219 p., fig., ISBN 978-91-88899-69-9.

Arsenii Vetushko-Kalevich' PhD dissertation, discussed at Lund in 2019, takes up an extensive and important work of seventeenth-century historiography produced in the Kingdom of Sweden, Johannes Widekindi's (JW, c. 1620-1678) history of the almost ten-year-long war waged by Sweden in Russia from 1609 to 1617. The work came out in two versions, a Swedish one entitled *Thet Swenska I Ryssland tijo åhrs Krijgz-Historie* (1671) and a Latin one, *Historia Belli Sveco-Moscovitici* (1672). According to JW, he first wrote the text in Latin and then translated it into Swedish. Vetushko-Kalevich's objective is to elucidate JW's working process as regards sources, on the one hand, and the translation process proper, on the other. An important external source for the process is JW's letters to his patron, Magnus Gabriel De La Gardie (1622-1686), Chancellor of the Realm from 1662. The subject matter is important from several points of view: that of seventeenth-century historiography, that of Neo-Latin and, last, but by no means least, that of seventeenth-century Swedish texts. In the Introduction (p. 2-9) Vetushko-Kalevich gives a competent outline of Latin-language historiography in the seventeenth-century Swedish realm which was catapulted, albeit for less than a hundred years, the *Stormaktstiden*, to European importance in the Thirty Years' War. Whether "Latin held its strongest ever position in Sweden in most linguistic domains" in the seventeenth century as compared to the Middle Ages and the sixteenth century may of course be debated, but the author is right in stressing its essential role both internally and internationally (e.g. in diplomacy, as witnessed by international treaties and official border stones, see below). Chapter 1 (p. 10-19) presents the biography and the works of JW, *historicus regni* in 1665-1678. Both scholarship and original sources are critically assessed. In particular the discussion on the origin of the patronymic *Widekindi* may be mentioned for precision and competence. The author does not give grounds, however, for using the simple patronymic to refer to JW in the way of a family name. A further discussion of the reasons for JW's two-month imprisonment in 1675 is equally convincing, with the demonstration of the unfoundedness of an interpretation put forward by Kovalenko *et al.* in connection with the modern Russian translation of the *Krijgz-Historie / Historia belli* with commentary. The Russian translation is dealt with in detail in chapter 2, p. 34-35. JW's other important historiographical work, the ill-fated *Gustaff Adolphs Historia* (1673, p. 17) and considerable contribution (c. 3000 verses) to Neo-Latin poetry, as well as his Latin orations, are given their due (p. 18). The concise description of JW's 1000-volume library (p. 15) makes once again evident the international character of the seventeenth-century *res publica litterarum*, with the majority of works in Latin: Classical historians both Greek and Roman, the most important Scandinavian historians from Saxo to Arngrímur Jónsson, Neo-Latin poetry, political philosophy with Grotius and Hobbes, and important philologists including Lipsius and Vossius. Consequently, the author's statement "a glance at the catalogue does not make it obvious that the owner (...) was a Swede" (p. 15), is somewhat unclear, considering JW's tasks. Chapter 2 (p. 20-37) deals with the works proper, including the history of research on *Krijgz-Historie / Historia belli* and the method applied by Vetushko-Kalevich, in a precise and overall competent way. It would have been interesting to know what might have happened to what JW called *Concept* (manuscript) of the *Historia belli*, which he deposited "in the archive" but seems to have disappeared (chapter 3, p. 46-47); Vetushko-Kalevich does not give any hypothesis as regards the manuscript(s) of the Swedish

version, either. Even if no detailed information were available, this aspect of the transmission warrants some discussion. Vetushko-Kalevich does occasionally refer to the hypothetical use of the Swedish-language manuscript in the printing process (e.g. p. 62), however without providing any further indication. In chapter 4 (p. 60-61) he reconstructs, somewhat tenuously but plausibly, the wording of the Latin-language manuscript through a comparison between S. Kobierzycki's *Historia Vladislai* (1655) and the Swedish text. The complicated genesis of the *Krijgz-Historie / Historia belli* is touched upon in chapter 2, though the main treatment follows in chapter 4. In particular, in chapter 2 the author proposes a hypothesis on the titles of the two versions: the Latin title *Historia belli Sueco-Muscovitici*, as registered on the title-page of the Latin edition of 1672, would be the original one, though not corresponding properly to the contents, whereas *Thet Swenska I Ryssland tijo åhrs Krijgz-Historie*, as per the title page of the 1671 edition, would be the final one. As grounds for this hypothesis, the author gives, firstly, the contents of the Latin text, which only presents summaries for books 9 and 10 that deal with the war proper against Muscovy in 1614-1621, secondly, the fact that the running titles of the Latin edition are formulated as *Belli Svecici in Moschovia gesti* and, thirdly, the fact that in "book-catalogues" (certainly estate inventory deeds, maybe also library inventories?) "the titles are sometimes rendered so freely that it is problematic to identify the books" (p. 25). As regards the first argument, while the full text of books 9 and 10 is absent, the summaries relay it to a high degree; as to the second one, it does not seem highly probable that running titles would correspond to the intention of the author while the formulation of the title page would simply be a "mistake" (p. 26). Finally, the title page of a printed work is not entirely comparable to the often inaccurate indications of works in a book list drafted for an estate inventory deed or even a library inventory put together in haste and with a certain indifference. Consequently, the discrepancy between the two titles seems to warrant further investigation. Vetushko-Kalevich's review of previous research on JW's work is again precise and competent, in particular as regards the critical assessment of the modern Russian translation of the text published in 2000. Chapter 3 (p. 38-48) deals with JW's own account of the genesis of *Krijgz-Historie / Historia* as it has been preserved in his eleven letters to Magnus Gabriel De La Gardie between 1661 and 1672 (Riksarkivet, De La Gardieska samlingen, E1596, Widekindi). While Vetushko-Kalevich presents a useful synopsis of the five Latin and six Swedish epistles on p. 39-43, it would have been even more helpful to include a transcription of these letters. It is to be hoped that such a transcription would be provided in a not too distant future. Chapter 4 (p. 49-110) accounts for what may be identified as JW's sources, the most important ones being Kobierzycki (see above), Chancellor Axel Oxenstierna's account of Swedish-Polish relations, *Historica relatio* (first printed in 1888, p. 85) and Petrus Petrejus' Swedish-language *Regni Muschovitici Sciographia* with marginal notes in Latin (1615), as well as documentary sources. The argumentation is on the whole well-conducted and convincing; Vetushko-Kalevich demonstrates the intertextual relationships through an in-depth reading of the works, making a strong case for the Latin text having indeed been the original and the Swedish one a translation, as stated by JW himself. Chapter 5 (p. 111-160) analyses JW's texts as a bilingual set. Vetushko-Kalevich shows here quite convincingly that the Swedish translation was produced by a number of individuals, and corroborates JW's own admission to Magnus Gabriel De la Gardie that he preferred *stylum populari et quo vulgus hominum loquitur modo fluere* (p. 160) rather than to reproduce the Latin eloquence of the original in Swedish. The text proper is followed by an extensive bibliography, an Index nominum and three Appendices. An Index rerum would have been helpful as well. Appendix 1 (p. 188-200) gives a list of JW's works both extant and lost; Appendix 2 (p. 201-216)

contains a list of the identified sources for select passages, and Appendix 3 (p. 217-219) provides emendations to a series of passages of the Latin text. On p. 219 Vetushko-Kalevich deals with the wording ([...] *rex Svecorum* [...] according to JW) of the Virtelä stone that marked the run of the Peace of Stolbovo (1617) border in the former Salmi parish (now Salmi, Republic of Karelia, Russian Federation) on the Karelian isthmus. The actual stone was apparently destroyed in WWII. A somewhat unfocused photo from 1935 (see <<https://finna.fi/Record/museovirasto.8F02F2A520FE3CC76EA3096BB0759289>>) shows the verse under discussion placed around the vertical split that had already been reported in 1751 (see J. R. Aspelin, *Protokoll den 30 mars 1876*, in *Historiallinen arkisto* 5, 1876, p. 111 <<https://www.doria.fi/handle/10024/167573>>). It is difficult to judge whether the last, partly visible letter before the cut is an *o* or a *c*, but palaeographically the position and curving would rather suggest *o*. Aspelin indeed gives the distich as *Hvc Regni Fines Posvit Gustavus Adolphvs, Rex Sveonvm, Favsto Nymine Dvret opvs*, which is metrically correct. Consequently, Vetushko-Kalevich's hypothesis regarding a misprint is vindicated. Interestingly, the *Svecorum* version continues to circulate on the internet, even with a seemingly photoshopped version of the 1935 picture showing something like *co* before the split. Whether JW's work is responsible for the offending version warrants more research. Some details: it would have been useful to give the currently used name in addition to that used in the period studied, e.g. add the Estonian form *Tartu* to the German *Dorpat*. As regards name forms, Vetushko-Kalevich most often uses (more or less) established English names for Swedish rulers (Gustavus Vasa, Gustavus Adolphus but, unexplainably, Charles X Gustav). The English of the dissertation would have profited from some revision, particularly in chapter 4. To conclude: Vetushko-Kalevich's well-documented, methodologically sound and well-written dissertation is an important contribution to the study of not only seventeenth-century historiography, but also Neo-Latin and Swedish-language literature of the *Stormakts-tiden*, demonstrating the indispensability of a very close reading of texts combined with a contextualized approach.

Outi MERISALO.